MMF 87.R16

by P. Longueville

LE SOLITAIRE ANGLOIS.



Philippe Quarll avec Beaufidelle

LE SOLITAIRE ANGLOIS,

OU,

AVANTURES MERVEILLEUSES DE PHILIPPEQUARLL.

Par Mr. DORRINGTON.

Traduit de l'Anglois.

A PARIS,

Chez { ETIENNE GANEAU, ruë S. Jacques, aux Armes de Dombes.
GUILLAME CAVELIER, ruë S. Jacques, près la Fontaine S. Severin, au Lys d'or.

M. D. CC. XXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PREFACE

DE

L'EDITEUR ANGLOIS.

DEpuis quelques années, il a paru en *Angleterre* divers Livres, dans l'espece desquels on pourroit vouloir confondre celui-ci. Tels sont *Robinson Crusoé*, *Moll Flanders*, & *le Colonel Jack*, Ouvrages qui ont autant diverti les Lecteurs du bas ordre, que les *Voïages de Lemuel Gulliver*, ont plû à ceux d'un ordre supérieur. Mais on feroit tort au *Solitaire Anglois* de le ranger dans cette classe. Quoiqu'il ne soit ni aussi plein d'Histoires plaisantes que les premiers Romans que je viens de nommer, ni semé de trais satyriques comme

le dernier, il l'emporte pourtant sur eux, en ce qu'il ne s'y trouve pas un seul mot, qui ne soit conforme à l'exacte vérité. C'est un avantage qui vaut bien la peine qu'on tâche de le faire remarquer, & d'ailleurs le Public doit être bien aise qu'on l'en instruise, car rien ne rend une lecture aussi agréable, que de savoir qu'on s'intéresse à dès personnages réels.

Je dois maintenant rendre compte de la maniere dont ce Manuscrit est parvenu entre mès mains. Il y a un an ou environ, qu'il me fut donné par un Marchand distingué de *Bristol*, nommé Monsieur *Edoüard Dorrington*, dont on voudra bien que je dise quelque chose, puisque sa réputation ne peut manquer d'augmenter celle de l'ouvrage que je publie. Voici donc son histoire en peu de mots.

Monsieur *Edoüard Dorrington*, descend d'une famille très ancien-

ne & très-honorable de la Comté de *Straffort*. Monsieur *Joseph Dorrington*, son grand pere, alla s'établir à *Frome* dans la Comté de *Somerset*, où il devint un des premiers Marchands de Bestiaux du Roïaume. Il ne laissa en mourant qu'un fils nommé *Richard*, pere de mon ami, & deux filles. Monsieur *Richard Dorrington* étudia quelque tems en Médecine à *Gray's-Inn*. Mais préférant la Province à la Ville, il se retira à *Frome*, où il épousa Mademoiselle *Marguerite Groves* de *Taunton*, qui lui apporta environ mille livres sterling en mariage. Il se fixa avec elle à *Bath*, où son intégrité & son habileté le firent considérer comme un des premiers hommes de sa profession. Il acquit de grands biens, qu'il laissa par sa mort * à son fils unique. Monsieur *Edoüard Dorrington*,

* Arrivée en 1708.

qu'il

qu'il avoit mis en apprentiſſage chez Monſieur *Etienne Graham de Briſtol.* Ce jeune homme gagna à tel point les bonnes graces de ſon maître par ſon exactitude & par ſa politeſſe, que ce Marchand en fit ſon aſſocié & ſon gendre, dès que ſon apprentiſſage fut fini. Maintenant il eſt pour la ſeconde fois au *Mexique.*

On juge bien qu'une perſonne de ce caractere, & qui d'ailleurs eſt fort connuë, ne s'amuſeroit pas à tromper le Public par un recuëil d'avantures romaneſques. Ainſi on ne peut que regarder comme véritables en tout les trois Livres qui compoſent cet Ouvrage. Le premier, eſt une Relation que Monſieur *Dorrington* fait de ſon Voïage, de la maniere dont il trouva *Quarll*, de leur converſation, & de beaucoup d'autres particularitez. Les deux ſuivans ſont tirez des Mémoires mêmes de

Quarll

Quarll avec une ſcrupuleuſe fidelité.

Il ne s'agiroit donc plus que de prévenir le Public ſur la pureté de la morale & ſur la beauté des ſentimens qui régnent dans ces Avantures. Mais il ne faut qu'ouvrir le Livre pour s'en convaincre mieux que par ce que je pourrois en dire.

P. L.

EXPLICATION
DE LA
CARTE.

A. L'endroit où le Solitaire fit naufrage.
B. Celui où Monsieur *Dorrington* aborda.
C. Le bois qui a environ trois quarts de mille de large.
D. Les bosquets formez d'un seul arbre.
E. La Maison du Solitaire.
F. Le champ où il avoit planté des pois & des féves.
G. Fontaine qui sort du Rocher.
H. Bassin où tombent les eaux de cete Fontaine.
I. Etang qui a deux cent verges de long & cent de large.
K. Lac entre le Rocher & l'Isle.
L. Cavité du Rocher qui sert d'Oratoire au Solitaire.

STANCES
SUR
LA SOLITUDE
DE PHILIPPE QUARLL.

HEureux qui dès la fleur de l'âge,
Soutenu par un Maître sage,
A foulé de ses premiers pas
Les sentiers purs de l'Evangile,
Et qui dès l'enfance docile
A sçu ce qu'il falloit faire, & ne pas faire.

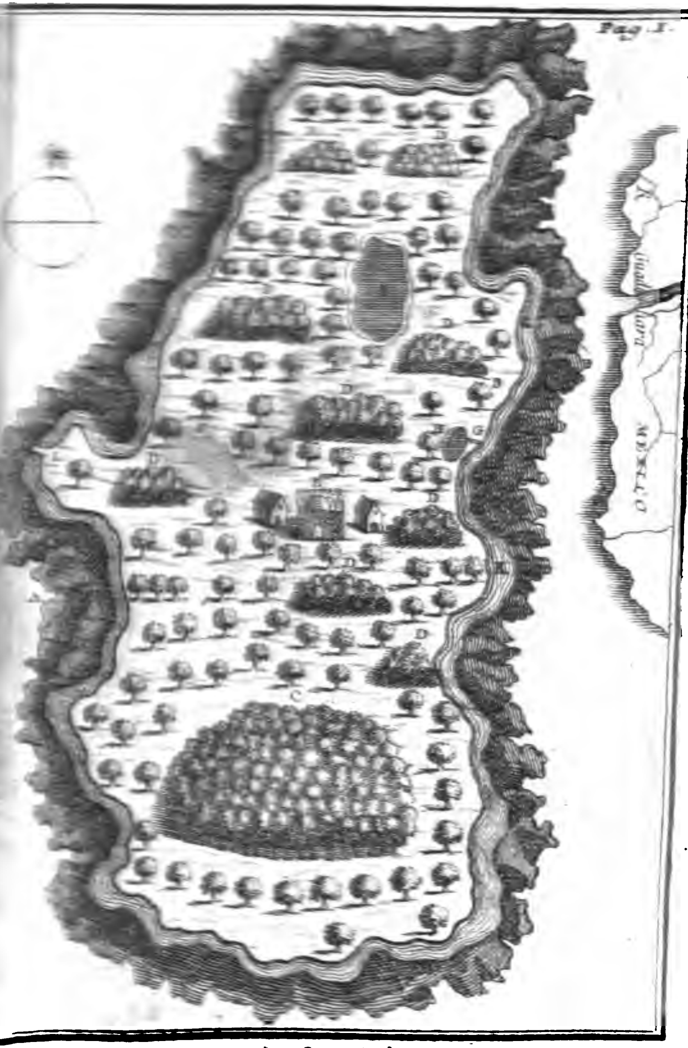
Tel fut le Heros de ce Livre,
Dans la suite la jeunesse ivre,
Aux plaisirs courant le livrer,
Le mit au bord du précipice,
Mais tout à coup un Dieu propice
Entend ses cris, se leve, & vient le délivrer.

A l'instant la vertu solide,
Qui jadis lui servit de guide,
L'arrache aux charmes du peché.
Pour se fuir il fuit l'Angleterre,
Et le Ciel dans une autre terre
Lui procure à jamais un azile caché.

Jamais la pâle inquiétude
De ſa ſauvage ſolitude
Ne trouble la tranquillité.
La paix de l'ame, l'abondance ;
Les vertus & l'indépendance
De ces paiſibles lieux font la félicité.

Tel le premier hôte du monde
Vivoit dans une paix profonde ;
Rien ne troubloit ſes doux plaiſirs ;
Et le Pere de la Nature,
Amoureux de ſa Créature,
Aimoit à ſurpaſſer ſes avides déſirs.

LE



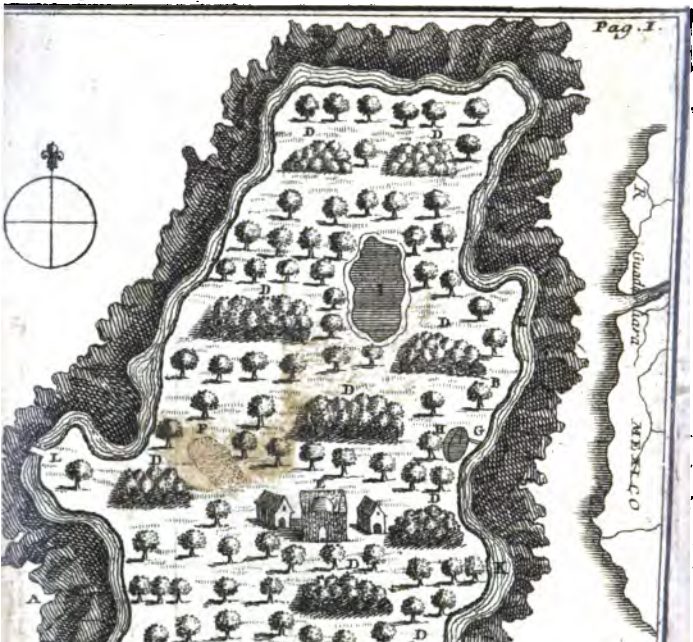
La Carte de l'Isle de Philippe Quarll.

LE SOLITAIRE ANGLOIS.

LIVRE PREMIER.

Comment on trouva Mr. QUARLL. Deſcription de ſes habits, de ſa demeure & de ſes meubles. Ses entretiens avec les perſonnes qui le découvrirent.

COMME j'avois conclu les affaires de negoce qui avoient été le but de mon voyage, & que je n'étois plus arrêté au *Mexique* que par les vents contraires, en attendant qu'ils changeaſſent, je ne manquois pas un ſeul jour d'aller me promener le long de la mer. Une fois qu'il faiſoit un tems charmant, & que la mer étoit d'un calme extraordi-



La Carte de l'Isle de Philippe Quarll.

LE SOLITAIRE ANGLOIS.

LIVRE PREMIER.

Comment on trouva Mr. Quarll. Description de ses habits, de sa demeure & de ses meubles. Ses entretiens avec les personnes qui le découvrirent.

COMME j'avois conclu les affaires de negoce qui avoient été le but de mon voyage, & que je n'étois plus arrêté au *Mexique* que par les vents contraires, en attendant qu'ils changeassent, je ne manquois pas un seul jour d'aller me promener le long de la mer. Une fois qu'il faisoit un tems charmant, & que la mer étoit d'un calme extraordi-

naire, je partis de grand matin pour faire ma promenade accoutumée, & je m'accoſtai je ne ſais comment d'un *Eſpagnol* qui demeuroit au *Mexique*. Cet homme s'appelloit *Alvarado*.

Après que nous eûmes conſideré pluſieurs rochers, il m'en fit remarquer un, ſitué environ à ſept lieuës de la côte. Il me raconta que ſa vaſte étendue faiſoit croire qu'il contenoit des terres habitables: mais qu'il étoit dangereux d'en approcher, parce qu'en certains endroits il y avoit des bas-fonds, & qu'en d'autres la mer étoit trop profonde pour des chaloupes, outre qu'il y faiſoit des tempêtes preſque continuelles. Que c'eſt ce qui avoit détourné juſqu'alors les particuliers d'y faire des découvertes, perſuadez que les avantages qui reviendroient de cette entrepriſe ne vaudroient pas les dépenſes & les peines qu'elle auroit coûté. Je puis vous en parler ſavamment, continua-t-il. Un jour qu'il faiſoit auſſi beau qu'aujourd'hui, j'eus la curioſité d'aller avec quelques-uns de mes amis auſſi près du rocher que nous pourrions ſans riſque, & nous en approchâmes même juſqu'à cinquante verges. Il n'y eut pas moyen d'avancer plus, & il fallut nous en retourner, auſſi ſavans que nous étions

étions partis. Seulement, comme je ne vais jamais me promener du côté de la mer, sans avoir une ligne & une baguette, j'eus le plaisir de prendre quelques poissons d'un gout délicieux, qui se jouoient sur la superficie de l'eau; ils sont à peu près de la grandeur d'un harang dans sa primeur, & de la forme d'un goujon. Leurs écailles de diverses couleurs ressemblent assez à celles d'un maquereau; il faut les pêcher dans une belle journée, car j'ai remarqué depuis qu'ils sont plus ou moins beaux, selon que le tems est serein ou sombre.

Le récit de l'*Espagnol* me donna envie d'essaier cette Pêche. *Alvarado* étoit fourni à son ordinaire de lignes & d'hameçons; nous prîmes quelques limaçons, qui mangent les tortues qu'ils trouvent mortes sur les rochers, & que ces poissons aiment beaucoup: il ne nous falloit plus qu'un bateau. Nous convînmes avec un jeune garçon, qui servoit dans la chaloupe du vaisseau qui m'avoit amené: il consentit à nous mener, moiennant un chelin, tandis que le maître du vaisseau étoit absent pour un voyage, où il devoit rester quelque tems.

Nous voilà donc partis. Le poisson venoit en foule. On auroit dit qu'il s'em-

pressoit à se faire prendre, & nous étions de la meilleure humeur du monde. Sur ces entrefaites, notre jeune Pilote qui avoit vû de la lumiere entre les pointes du rocher, se déshabille pour voir ce que c'étoit, & grimpe de rochers en rochers, armé d'un croc pour assurer ses pas. Il arriva enfin jusqu'au haut & passa de l'autre côté, d'où il revint, en nous appellant avec des cris qui marquoient sa surprise & sa joie. Messieurs, Messieurs, laissez-là votre pêche, nous cria-t-il, il y a ici bien autre chose à faire : je viens de découvrir une nouvelle terre, jamais le Soleil n'a rien éclairé d'aussi beau.

Nous ne nous le fimes pas dire deux fois. Notre pêche nous avoit fourni un grand plat de poisson; nous attachons la chaloupe à une pointe du rocher, & nous grimpons à l'endroit où étoit notre Pilote. Nous apperçumes en effet une contrée délicieuse, mais en même-tems nous nous trouvâmes dans le dernier embarras, parce qu'il y avoit au pied du rocher un lac d'environ un mille de longueur, & que ni *Alvarado*, ni moi ne savions nager. Mais notre guide qui étoit bon nageur, s'étant jetté dans l'eau, il se trouva qu'elle ne lui venoit qu'à la poitrine,

poitrine, de forte que nous y entrâmes après lui, & que nous arrivames à l'autre rivage, qui avoit environ cinq ou six pieds de haut.

Nous nous trouvâmes alors dans un païs plat & uni, les prairies étoient d'une verdure charmante : nous y respirions une odeur délicieuse comme celle des Camomilles : on y voioit de toutes parts de grands arbres de diverses especes, dont les uns formoient des allées, & les autres étoient entassez en bouquets de differente hauteur & grandeur. Lorsque nous fûmes dans un endroit, où la distance des arbres laissoit un passage libre à nos regards, nous découvrîmes à quelque distance un bois d'une étendue considerable, que la nature sembloit y avoir planté pour former cette perspective enchantée que nous voïions. Je voulus d'abord avancer pour observer de près les beautez que l'éloignement déroboit à ma vûe. *Alvarado* qui jusqu'alors n'avoit rien remarqué par où il put juger que le païs étoit habité, me dissuada autant qu'il pût de suivre ma curiosité, de peur que quelques bêtes farouches ne vinssent se jetter sur nous : sa précaution étoit fondée ; l'épaisseur du bois donnoit lieu de soupçonner

qu'il y eut des animaux dangereux. Nous prîmes donc d'un autre côté, où il y avoit de belles allées, & çà & là, comme des petits bosquets. Ces derniers nous paroissoient composez de quarante ou cinquante arbres ; mais nous nous apperçûmes bien-tôt avec surprise que chacun venoit d'un seul arbre, qui du milieu de son tronc, à cinq ou six pieds de terre, jettoit des branches, lesquelles se recourbant en bas, y reprenoient racine, & devenoient de nouveaux arbres, d'où il en naissoit encore d'autres.

Nous nous promenâmes quelque tems sous ces arbres merveilleux, dont nous en découvrîmes ensuite un grand nombre, & nous admirions ensemble l'art & la puissance du maître de la nature. Nous remarquâmes que quelques-uns servoient de retraite à des Singes, leur fuite précipitée nous empêchoit d'en discerner la couleur : cependant, en avançant, nous vîmes qu'il y en avoit de deux especes, les uns avec le dos verd & le reste jaune, & les autres gris sur le dos & le reste blanc, ce qui faisoit des bêtes d'une beauté charmante.

A quelque distance de cet endroit, j'apperçus quelque chose, que je pris pour des maisons, & j'en avertis *Alvara-*

do. Si cela est, n'avançons pas, répondit le prudent *Espagnol*, qui craignoit qu'il n'y eût là des Sauvages qui reçussent mal notre visite: il voulut en même-tems retourner sur ses pas. Je lui dis là-dessus qu'il seroit tems de faire notre retraite, quand nous aurions apperçu le danger. Non, il ne sera peut-être plus tems alors, me répondit-il, si les malheurs ne suivent pas toujours les dangers, du moins les dangers sont toujours une raison suffisante pour craindre quelques malheurs. Eh bien, à la bonne heure, repliquai-je; quand nous verrons les ennemis, nous en serons à quelque distance: fuiez alors, si vous le jugez à propos: pour moi, j'ai le long bâton de notre Guide, armé de fer à un bout, & garni d'un croc à l'autre, je ferai l'exercice avec cette arme jusqu'à ce que vous soiez en sureté: suivez-moi maintenant.

La honte le persuada mieux que mes discours: ainsi nous avançames assez, pour remarquer que ce que nous avions pris pour des maisons, étoient comme des treilles composées d'arbres verds. Je veux bien avoüer que je commençai à craindre ce que l'*Espagnol* avoit prédit, & que je doutai s'il ne vaudroit pas

mieux éviter le peril, que d'aller au devant. Néanmoins je dissimulai ma crainte, de peur d'augmenter & d'autoriser celle d'*Alvarado*, qui auroit été ravi d'avoir ce prétexte pour s'enfuir. J'eus beau faire, il s'apperçut que je marchois moins vîte qu'auparavant, & concluant d'abord que je voïois quelque chose qui n'iroit pas bien pour nous, ce ne fut que plaintes & gémissemens de sa part. Qu'avoit-il à faire de s'abandonner à mes conseils? Nous payerions bien cher notre impertinente curiosité. Ce que nous voïions ressemboit mieux à des retraites de voleurs, ou à des cabanes de Sauvages, qu'à des demeures de Chrétiens.

Tels étoient les discours que sa frayeur lui dictoit, & en même tems nous approchions d'une colline couverte d'arbres, où paissoient quelques animaux que je reconnus être des chevres, & qu'*Alvarado* jugea être des bêtes sauvages, à la vîtesse avec laquelle elles s'enfuirent dès quelles nous eurent apperçus. Pour moi, jugeant autrement, j'inférai de leur fuite que ces treilles n'étoient pas ce que j'avois pensé. Voici comme je raisonnois; si ces arbres servoient de demeure à quelques hommes, les chevres accoutumées

accoutumées à voir des créatures de notre espece ne fuiroient pas devant nous, & si elles étoient des animaux farouches, elles ne viendroient pas paître en des endroits que des hommes habitent. Il y a quelque apparence que ceci aura été la retraite de quelque Solitaire qui y est mort, ou qui est allé vivre ailleurs. Comme *Alvarado* n'avoit encore rien vû de contraire à ce que je supposois, il commença à se rendre, & nous continuâmes notre marche.

Lorsque nous fumes à portée de discerner les choses, nous tombâmes dans la derniere surprise. Ce qui se présentoit à nos yeux surpassoit les meilleurs ouvrages de l'Art : la régularité & le bon gout y regnoient de toutes parts, & rien néanmoins n'y ressembloit à ce qui est travaillé par les hommes. La nature & le tems paroissoient seuls capables d'avoir bâti cet Edifice : en un mot, ce n'étoient ni des maisons, ni des cabanes, ni des cabinets de verdure ; c'étoit quelque chose qui en avoit & l'utilité & l'agrément.

Après en avoir admiré long-tems les dehors, sans être interrompu, que par le chant harmonieux d'une infinité d'oiseaux perchez sur une haye qui

environnoit un arpent de terre voisin, nous eûmes la curiosité d'examiner les dedans de cette charmante retraite. La premiere chose que nous y remarquâmes, fut qu'elle avoit environ neuf pieds de hauteur, & autant en quarré, les murailles en étoient droites & unies. Ce qui formoit le toit, étoient des feüilles vertes ressemblantes à celles des Meuriers, & appliquées les unes sur les autres avec autant de justesse & de propreté que les ardoises dont nous couvrons nos maisons. Le milieu du toit se terminoit en espece de coupole, & étoit couvert de même que le reste: enfin à chaque coin du logis il y avoit un arbre droit comme un cyprès, & sans branches, jusqu'à la hauteur de douze pieds, où commençant à naître, elles répandoient un ombrage delicieux sur le toit, & y faisoient une espece de dais ou de berceau: il n'y avoit pas jusqu'à la porte qui ne fut un chef-d'œuvre. Elle étoit composée de petites branches d'arbres entrelassées avec art, & fermée avec un verroüil de bois, qui s'enchassoit dans une gâche de la même matiere.

Comme elle étoit fermée par dehors, nous jugeâmes que le maître en étoit

sorti,

forti, ce qui nous donna la hardiesse d'y entrer. Nous apperçûmes d'abord vis-à-vis de la porte un lit placé sur la terre qui étoit polie & nette comme une glace. On ne s'aviseroit jamais de quoi cette couche étoit faite: la couverture qui avoit trois pouces d'épais étoit d'herbes seches qui avoient conservé leur verdure, & qui valoient le coton & la laine pour la douceur & pour la chaleur. Le lit étoit de la même nature & du même ouvrage, excepté qu'il avoit trois fois autant d'épaisseur, ce qui le rendoit aussi mou qu'un lit de plume, & dessous, il y avoit un matelas semblable, mais un peu moins maniable.

Il ne paroissoit, ni plus de magnificence, ni moins d'industrie dans le reste des meubles. Imaginez-vous deux planches de chênes minces & polies, posées sur quatre pieux enfoncez dans la terre: voilà la table. Une chaise mise auprès étoit du même travail que la porte. Dans un coin, à terre, on voyoit un petit coffre comme sont ceux des Matelots. Il pendoit à la muraille une camisolle & des culotes de toile semblables à celles des Mariniers quand ils sont à bord. D'un autre côté, on avoit accroché un habit long & un bonnet,

tissus d'herbes comme la couverture du lit, & épais de la moitié d'un travers de doigt, ce que nous jugeâmes être un habillement d'hyver.

Nous n'avions pû voir par dehors de quoi cette maison étoit faite, parce que les feüilles qui la couvroient par tout, ne laissoient rien appercevoir que leur verdure. Nous reconnûmes en l'examinant par dedans que c'étoit un amas de plusieurs arbres serrez les uns contre lesautres, qui formoient un mur inébranlable & épais d'environ six pieds. Leurs tiges droites, polies & couleur d'olive ressembloient à un ouvrage de boiserie: leurs branches chargées de feüilles, qui s'étendoient au-dessus de la chambre, se croisoient & se confondoient les unes dans les autres, aidées sans doute par l'adresse de l'architecte, ce qui composoit un plat fonds d'une beauté enchantée, & que la pluie ne pouvoit penetrer. Je n'avois encore consideré ces choses qu'en gros: je voulus ensuite regarder ce qu'il y avoit dans le petit coffre qu'on avoit laissé ouvert, & j'y trouvai des feüilles de parchemin: l'inquiétude & l'impatience d'*Alvarado* ne me laisserent pas le loisir de voir ce que c'étoit. Il avoit tant de peur que l'hôte

l'hôte ne revint, qu'il fallut ſortir d'abord.

Pour comble de malheur, en nous en allant, nous remarquâmes deux arquebuſes à un coin de la chambre, derriere la porte. Ce ſpectacle acheva d'intimider mes deux Compagnons, & à dire le vrai, il m'émut moi-même un peu. En effet, juſqu'alors, j'avois cru me trouver dans la ſolitude d'un Hermite, mais des armes dans un lieu, où en ce cas j'aurois dû ne voir qu'un crucifix & des images, ne pouvoient guéres me laiſſer dans cette penſée. Néanmoins, après avoir manié ces deux armes, leur roüille me convainquit qu'elles ne pouvoient avoir ſervi de pluſieurs années, de ſorte que je retombai dans mon premier ſentiment, & que je les pris pour des reſtes d'un n'aufrage que l'Hermite auroit rencontrez par hazard ſur un rocher. Je le dis à mes compagnons, qui toujours entêtez, qu'il y avoit à craindre en ce lieu, ſe hâtoient d'en ſortir, ſans vouloir rien regarder d'avantage. A la fin pourtant, je leur démontrai par tant de raiſons, que ſi ces armes avoient été deſtinées à un mauvais uſage, on les auroit conſervées avec plus de ſoin, qu'ils conſentirent à venir

venir voir les autres appartemens qui étoient de la même façon & de la même nature, quoique bâtis pour des fins différentes.

Le premier étoit couvert de tous côtez de la même sorte d'herbe qui croissoit à terre, & qui étoit aussi unie que si on l'avoit applanie avec des rouleaux: derriere cet endroit, il y avoit plusieurs loges, comme des chenils, mais nous n'y vîmes ni n'entendîmes point de chiens.

J'ai oublié de dire que pendant que nous examinions tout, nous avions mis notre jeune Matelot en sentinelle, pour nous avertir au cas qu'il vit venir quelqu'un: ainsi nous entrâmes sans rien craindre dans cette cabane, qui n'étoit fermée que comme l'autre, & qui se trouva être une cuisine. Nous y vîmes plusieurs coquilles de differentes grandeurs, que nous jugeâmes devoir servir en guise d'assietes, de plats, & autres batteries de cuisine. Quelques-unes étoient usées par dehors, à force d'avoir été sur le feu, mais le dedans étoit d'une extrême propreté: pour les autres, par dedans & par dehors, elles ressembloient à des nacres de perle. A un bout de la chambre, il y avoit une sorte

sorte de fourneau, comme on en a dans les grandes cuisines: à deux ou trois pieds de distance étoit l'âtre, où il paroissoit qu'il y avoit eu du feu depuis peu, ainsi que dans le fourneau, vû qu'il y avoit encore des charbons & des cendres fraiches. Ces choses me confirmerent dans la pensée que nous étions dans un Hermitage. *Alvarado* de son côté voyoit avec plaisir des fourneaux où il avoit cru voir des lits, & des poilons où il avoit appréhendé de rencontrer des armes.

C'étoient autant de circonstances qui diminuoient la crainte où il étoit que des Sauvages ne vinssent nous massacrer. Il me disoit lui-même, qu'il ne pouvoit croire qu'il demeurât plusieurs personnes dans l'endroit où nous étions. Que s'il y en avoit qui fussent allez dans le reste de l'Isle, il falloit qu'ils ne nous eussent pas vûs, & que d'ailleurs nous aurions dû en rencontrer quelques-uns. Je fus ravi qu'il m'aidât ainsi lui-même à dissiper ses frayeurs, & j'en considerai les choses avec moins de précipitation. Le premier objet de notre curiosité furent plusieurs coquilles couvertes, sur une tablette soutenue par deux bâtons enfoncez dans le mur, qui étoit de gazon. Il y avoit dans les unes des anchoyes

marinées,

marinées, dans les autres des mousserons, & dans d'autres des câpres, ou autres choses semblables. Sur une autre tablette derriere la porte, étoient diverses sortes de poissons secs. A terre, d'un autre côté, il y avoit deux coffres ouverts, pleins de poisson salé & de viande fumée. Fort bien, dis-je, un hôte qui se connoît ainsi en mets, & qui les aime, ne peut être un Barbare. Une seule chose nous embarassoit, c'est que ces provisions paroissoient trop Epicuriennes pour un Hermite. Là-dessus *Alvarado* me parla de la sorte.

Il y six ans que je suis au *Mexique*, pendant lesquels j'ai été plus de vingt fois au *Perou*, & jamais je n'ai entendu parler de cette Isle. Telle est la difficulté d'y aborder, que j'ose assurer que nous sommes les seuls qui ayent osé l'entreprendre, ou qui y ayent réüssi : ainsi je suis assez porté à conclure, que quelques-uns de ces déterminez Flibustiers qui infestent nos Mers, auront cherché ici un azyle, & que la maison où nous sommes est celle de leur Capitaine, qui aura distribué ses compagnons dans des caves creusées sous les rochers.

Il y avoit trop d'apparence à ce qu'il disoit pour que je voulusse le démentir.

Néanmoins,

Néanmoins, je combattis sa pensée, de peur qu'il ne voulut à toute force se retirer, avant que nous eussions visité le reste. Je lui répondis que ses conjectures étoient probables, que peut-être aussi elles étoient fausses: que même en les supposant certaines, il n'en étoit pas moins certain qu'il n'y avoit personne auprès de nous qui nous inquiétât; qu'ainsi nous pouvions en liberté entrer dans les autres appartemens. Je l'entraînai en même-tems dans un endroit, fermé comme les deux autres, auxquels d'ailleurs il ne ressembloit nullement, ni pour la façon, ni pour l'usage. C'étoit un véritable cabinet de verdure, composé d'arbres plantez à un pied l'un de l'autre, dont les branches entrelassées d'une maniere reguliere, formoient plusieurs compartimens agréables, où il n'y avoit que l'air qui pût y entrer. Il nous parut de la même hauteur & largeur que la Cuisine, qui étoit à l'autre bout du logis, tellement que la maison se trouvoit entre deux aîles d'une parfaite uniformité. Nous ne pûmes douter à la fraicheur de ce lieu, que ce ne fût un azile dans les jours chauds contre l'ardeur du Soleil. Nous y trouvâmes sur des planches des coquilles larges, profondes,

bien mieux valu nous retirer, que de ſatisfaire une curioſité inutile & indiſcrete. Que ferons-nous à préſent ? En même-tems le jeune Mouſſe ſe mit à pleurer, & me dit qu'il voudroit bien n'avoir jamais touché notre argent, que ce petit profit alloit lui couter bien cher. J'avoue que je n'étois pas moi-même ſans émotion, & néanmoins il falloit que j'encourageaſſe les autres, & que je diſſimulaſſe mes ſentimens. Ce n'eſt pas là un petit embarras. Cependant je vins à bout de faire bonne mine, ce qui les raſſura un peu, après quoi je leur fis voir que le danger étoit égal, ſoit que nous attendiſſions l'ennemi, ou que nous allaſſions à ſa rencontre.

Nous marchâmes donc au devant de la voix, & nous avions fait à peine cinquante pas, que nous apperçumes à une grande diſtance quelque choſe de reſſemblant à un homme, avec une autre créature, qui ſe perdit entre les arbres, avant que nous euſions pû diſcerner ce que c'étoit. Là-deſſus chacun de nous s'en forma des idées proportionnées aux differens degrez de ſa peur : *Alvarado* vouloit que l'homme fut un Géant, & l'autre créature un homme d'une taille ordinaire,

naire, tous deux armez de pied en cap. Le Mousse qui appréhendoit plus la mort que l'esclavage, auquel il s'étoit accoutumé sous un maître dur & impitoiable, assuroit avoir vû une ourse avec son petit, & s'efforçoit de nous inspirer la fraieur qu'il sentoit, pour la justifier, nous avions même mille peines à l'empêcher de se jetter dans le lac à la nage. En un mot chacun croioit voir ce qu'il appréhendoit davantage. Moi seul, moins allarmé que les autres, je distinguois mieux les objets, & il me sembloit n'avoir remarqué qu'un homme d'une grandeur ordinaire avec un chien, de sorte que mes discours les ébranloient assez pour les remettre tant soit peu.

Enfin après avoir avancé environ la longueur de cent pas, nous revîmes les mêmes objets moins éloignez, & dans un endroit où aucun arbre ne pouvoit les dérober à notre vûe. Alors il n'y eut peur qui tint : mes compagnons furent obligez de convenir que le Géant & l'ourse s'étoient changez en un homme ordinaire ; seulement, nous ne pûmes reconnoître quel animal l'accompagnoit, parce qu'il s'élança sur un arbre dès qu'il nous eut apperçu. Mais pour l'homme qui venoit vers nous pas à pas,

il fut bien-tôt à la portée de nôtre vûe. Il paroissoit âgé, une longue barbe blanche lui descendoit sur la poitrine qui étoit nue : des cheveux de la même couleur lui couvroient les épaules, & tomboient jusques sur les reins.

Cet extérieur qui inspiroit plus de respect que de frayeur, commençoit à rappeller le courage de mes gens, qui tâcherent de rejetter sur la distance l'erreur où l'appréhension seule les avoit jettez. Cependant le Vieillard qui s'étoit approché assez de nous, pour remarquer que nous parlions Anglois, laissa tomber un fagot & une hache qu'il portoit, courut au devant de moi, & m'embrassa, en disant, mes chers Compatriotes ; car je vois que vous l'êtes a votre langage, par quel hazard êtes vous venus dans un endroit dont l'accès est défendu par mille perils, & où on ne peut aborder qu'après avoir évité mille fois la mort ? Avez-vous donc fait naufrage ? Non, graces à Dieu, mon Reverend Pere, lui dis-je, la simple curiosité nous amenoit ici, & le calme extraordinaire qu'il fait l'a favorisée autant que nous pouvions le souhaiter. Vous-même, oserois-je vous demander comment vous vous trouvez dans

ce

ce desert. Il me répondit que c'étoit par le secours de la providence, qui l'avoit tiré des portes de la mort, pour le placer dans cet azyle assuré & paisible. C'est mon naufrage qui m'a sauvé, dit-il. Ces mots me faisoient croire que des Corsaires auroient donné la chasse à son Navire, & qu'il se seroit sauvé de leurs mains, en échouant contre les rochers. Là-dessus, je lui dis que puisqu'il avoit évité la servitude, il devoit songer à sortir avec nous d'un lieu, où sa vieillesse demeureroit sans aucun secours humain, s'il ne saisissoit l'occasion présente. Vous êtes dans l'erreur, repliqua le bon Vieillard. Quiconque espere en Dieu n'a pas besoin des hommes. J'en conviens, Monsieur, lui repliquai-je: quoi, ne peut-on avoir de confiance en Dieu, sans rejetter avec mépris l'assistance de notre prochain? Je ne doute point de votre pieté: seulement, je me defie de la fragilité de la nature, & de l'infirmité de la viellesse, & c'est ce qui me fait souhaiter que vous vous mettiez à portée d'être secouru. Vous pouvez vivre dans le monde, sans relâcher de votre dévotion, & sans courir risque que rien la refroidisse ou la trouble. Le bon homme me fit cette réponse. Quand je devrois être

Empereur

Empereur de l'Univers, je ne vous suivrois pas, & vous-même vous cesseriez de m'en presser, si vous saviez combien je mene une vie heureuse & tranquille. Ni habits, ni nourritures, ni commoditez, rien ne manque. Je ne suis point asservi aux modes ni aux tems : j'ai de tout selon mes besoins & selon mon gout. Vous voiez par exemple mon habit d'été : l'hyver j'en ai qui conviennent à la saison ; quant à ce qui est des vivres, je pourrois vous dire que j'ai à choisir, viande commune, poisson ou gibier. Venez dîner avec moi, & je parie dix contre un que je vai vous servir de la venaison, & peut-être un plat de gibier.

Il nous mena là-dessus dans un bois éloigné d'environ un mille, où il avoit tendu des pieges en plusieurs endroits d'un taillis, & nous y trouvâmes un animal qui ressembloit à un faon, de la grandeur d'un lievre, la couleur comme un renard, & les pieds & la tête comme une chevre. Ne vous l'avois-je pas bien promis que je vous donnerois de la venaison, dit le bon homme? Voions maintenant si j'aurai du gibier.

Nous allames en même tems dans un endroit, où pendoit entre deux grands arbres

arbres un filet au fond duquel il avoit pratiqué une eſpece de ſac, qui ſe refermoit dès que l'oiſeau étoit dedans. Il s'y trouva deux oiſeaux ſemblables à une bécaſſe, mais de la grandeur & de la couleur d'un Faiſan. Bon, dit le Vieillard. Voilà du gibier que j'ai, ſans être obligé d'en offrir moins qu'il ne vaut, ni que les volailliers aient juré qu'il leur coute plus qu'il ne coute en effet, voions à préſent ſi nous aurons auſſi du poiſſon, il ne nous en coutera que la peine de faire environ un demi mille. Ce n'eſt pas la peine, Monſieur, lui répondis-je, nous ne ſommes que quatre, & voilà des vivres pour vingt perſonnes ; ſi vous avez envie de manger du poiſſon, nous en avons dans notre chaloupe de l'autre côté du rocher. Bien conſeillé, repliqua le Vieillard ſolitaire, nous traverſerons un lac, & nous grimperons deux fois le long d'un rocher inacceſſible, pour attraper avec peine ce que nous pouvons avoir en nous promenant dans des bois délicieux, pendant qu'une infinité d'oiſeaux nous réjouiront par leurs concerts mélodieux ! A combien de travaux inutiles s'expoſe l'homme ! baiſſez-vous ſeulement, regardez, & voiez s'il n'y a pas là dequoi faire un paſ-

ſable repas ? Tandis que nous parlions, nous étions arrivez à un réſervoir abondant en poiſſons, & c'eſt ce qu'il me montroit. Je me récriai ſur ſon bonheur, en des termes pleins d'admiration, ſur quoi il me dit, vous avez raiſon, Monſieur, je ſuis dans un ſecond Paradis terreſtre, excepté qu'il n'y a ici ni fruit défendu, ni femme qui puiſſe me tenter. Je ne pouvois nier que la Providence ne le traitât en bonne mere, mais il me ſembloit que l'âge devoit avoir épuiſé ſes forces, & je lui diſois : bon, bon, l'âge repliqua le Vieillard en ſouriant : je ſuis moins vieux qu'à mon arrivée dans ce déſert, & néanmoins je n'avois alors que vingt-huit ans, & il y en a déja cinquante du tems que je parle ; il eſt vrai pourtant que je pourrois paſſer pour vieux, ſi j'avois vêcu comme les autres hommes, qui ſemblent trouver la mort trop éloignée, tant ils ſe hâtent de l'approcher par leurs débauches : mais je n'ai eu ni occaſion, ni envie de le faire. Vous me répondrez peut-être que ſi on ne s'apperçoit pas encore en moi du ravage des années, il y paroîtra un jour ou l'autre, & qu'il n'y a pas de conſtitution dont le temps n'altere enfin la vigueur.

gueur. Oui, je l'avoue, & j'avoue encore qu'un nombre considérable de jours qui ont passé sur ma tête, ne m'ont gueres vieilli, parce que je ne les ai point prévenu, ainsi que ces gens qui mettent leur vie en double, si on peut parler de la sorte, & qui sont pressez de vivre; jugez-en par cette vigueur de poitrine, & tâchez de faire mieux, vous qui vous croiez moins âgé que moi. Là-dessus il toussa d'un ton clair & vigoureux, dont mes oreilles retentirent pendant quelques minutes, & j'avouai que je ne me sentois pas capable d'en faire autant. Il proposa ensuite qu'un de nous allât prendre une grande pierre environ à deux verges de l'endroit où nous étions, & la lui apportât: il y a apparence que vous y réüissirez sans peine, continua-t-il; du moins elle ne semble pas d'une extrême pesanteur. La chose ne me paroissoit pas aussi facile qu'on la faisoit: cependant pour faire plaisir à mon Hôte, je m'offris à rouler jusqu'à lui cette pierre digne des Heros d'*Homère* & de *Virgile*: après avoir eu milles peines à la remuer, je fus enfin obligé d'y renoncer, tandis qu'à ma grande surprise, il l'enleva de terre, & la porta comme en se jouant

 à

à l'endroit qu'il m'avoit marqué. Eh bien, nous dit-il ! voiez combien il est avantageux de vivre loin du monde, & de ne pas user ses forces en les prodiguant: Si vous n'aviez pas reçu tant d'assistance des autres hommes, je suis porté à croire qu'elle ne vous seroit pas nécessaire en aussi peu de tems qu'il y apparence qu'elle le deviendra: allons réparer nos forces par un bon repas, il est assez tard pour n'avoir plus de tems à perdre.

Nous allâmes sur le champ à l'endroit où les fagots étoient demeurez, & nous en chargeâmes notre Mousse, après quoi nous prîmes le chemin de la Cuisine. Nous nous mîmes tous à travailler, l'un faisoit du feu, tandis que l'autre écorchoit le Faon, & qu'un troisiéme plumoit le gibier. Le bon homme nous dit, qu'il étoit fâché de ne pouvoir pas nous épargner cette peine, que notre présence avoit effarouché son domestique. Je vois que ce mot vous étonne, continua-t-il ; que seroit-ce donc, si je vous disois, que celui dont je parle est un Naturel de cette Isle, & que elle n'est Dieu merci habitée que par moi & par des Singes ? Je compris par ce discours que ce prétendu valet étoit un Singe, le même qui s'étoit sauvé

vé sur un arbre à notre approche, & le bon homme m'avoua que j'avois raison; & que semblable à son maître, ce Singe n'aimoit pas la compagnie. Je lui demandai là-dessus comment il avoit pû accoutumer cet animal à lui obéir, & à ne pas regretter la liberté, dont il pouvoit aller jouir avec ses semblables. Je vais vous l'apprendre, me dit le bon Solitaire. Je le pris jeune, & je le comblois de caresses, à quoi il témoignoit une extrême sensibilité, de-là vient qu'il s'est fait à moi, & qu'il ne voudroit pas me quitter aujourd'hui, quand même il n'auroit pas à craindre d'être chassé par les Singes sauvages, ce qui lui arriveroit infailliblement. J'en avois un autre auparavant, ajouta-t-il, je puis dire que la Providence me l'avoit envoïé pour m'aider & pour me divertir; car il n'y a rien qu'il n'eut l'adresse de faire, ou pour me soulager dans mes travaux, ou pour dissiper l'ennui de ma solitude. C'est ainsi que je vécus douze ans: comme je l'ai marqué sur mes mémoires, mémoires que par parenthese j'aurois faits en forme de Journal, si l'ordre des jours ne s'étoit échapé de ma mémoire, de sorte que je me contente de fêter le septiéme jour

quel qu'il soit, & de compter les années par hivers.

Au reste, voici comme ce Singe me tomba entre les mains, continua-t-il : un jour que j'avois rôti une grande quantité de racines, & que je les laissois refroidir un peu sur la table, je sortis pour aller prendre l'air, sans songer à fermer ma porte. Après une promenade d'une heure ou deux, de retour au logis, j'y trouve un Singe, que l'odeur des mets avoit attiré, & qui les mangeoit en profitant de mon absence. Ma présence le surprit extrêmement, il demeura coi, & se contenta de discontinuer son repas pour me regarder en face. Cet hôte sur qui je n'avois point compté, excita d'abord mon admiration ; en effet aucune créature de son espece n'en approchoit pour la beauté: imaginez-vous un dos d'un verd charmant, une tête & un ventre d'un beau jaune, une peau dont l'éclat ressembloit à de l'or bruni ; voilà comme étoit fait mon Singe. Vous ne sauriez croire quelle envie je me sentis de devenir le maître de ce bel animal, seulement son âge me faisoit craindre de ne pouvoir jamais l'apprivoiser, tellement que j'avois déja résolu de le tenir à la chaîne.

Là-

Là-dessus, je me hâte de fermer la porte, & le Singe troublé de se voir enfermé, commence à chercher de tous côtez par où il pourra s'enfuir: dès que je m'apperçus de son embarras, je tournai le dos, pour lui donner le tems de se rassurer, & il se remit presque d'abord à manger de ces racines, avec une tranquillité, qui me fit esperer que je pourrois le rendre familier. J'avois remarqué qu'il étoit venu me voler auprès de moi des racines frites, qu'il aimoit plus que les crues, & qui sont moins pesantes sur l'estomac, ce qui m'avoit fait aviser de lui en jetter quelquesunes. Il témoigna qu'il étoit fâché, & se tint coi quelque tems, comme pour deviner mes sentimens par mes regards: enfin, voiant que son action ne me déplaisoit pas, il se mit à manger avec un nouvel appetit. J'étois charmé de lui trouver tant de douceur, comme vous pouvez croire; je versai de l'eau dans une coquille, & je la mis à terre aussi près de lui que je pus sans l'effaroucher; le croiriez-vous? déja familier, il y vint boire hardiment, après quoi il me regarda encore en face, en s'essuiant les babines avec une nonchalance qui vous auroit fait éclater de rire, & qui ne se

 dementit

démentit pas un moment, quoique je fusse venu auprès de lui ramasser la coquille.

Ne doutant plus alors qu'il ne devint bien-tôt aussi privé qu'un chien, je résolus de demeurer au logis le reste de la journée, pour l'accoutumer à me voir, je fis avec lui un leger souper, & j'allai me coucher de bonne heure. Mon Singe vint d'abord se mettre en travers au pied du lit, & s'y tint en repos jusqu'au lendemain matin, que je remarquai en me levant, qu'il avoit les yeux sur les miens pour observer mes actions. Je me hazardai alors à le prendre, il me laissa faire, je le caressai, je lui donnai à manger, en un mot je m'apperçus qu'il ne me craignoit déja plus. J'avois cependant une affaire pressante dehors, & mon dessein étoit de l'enfermer jusqu'à mon retour; je me trouvai bien embarrassé quand je voulu sortir: il m'avoit suivi jusqu'à la porte, & je ne pouvois gueres l'ouvrir, sans courir risque de le perdre, car bien qu'il fut apprivoisé, notre connoissance étoit trop récente, pour compter qu'il la préferât au plaisir d'être libre. L'unique chose qui me rassuroit, c'est qu'il ne s'empressoit pas pour sortir, & qu'il n'a-
vançoit

vançoit qu'autant que moi, comme s'il avoit voulu me faire entendre qu'il avoit envie, non de s'enfuir, mais de me suivre. Je me hazardai donc à le laisser sortir avec moi, dans la pensée que s'il s'enfuioit, il reviendroit un jour ou l'autre voir un hôte chez qui il n'avoit reçu que des bons traitemens. Nous voilà donc tous deux en campagne, lui bien aise, & moi bien embarrassé; j'eus plus de bonheur que je n'avois cru, le fidele Singe m'accompagna & revint de lui-même avec moi.

Après une experience semblable, je ne craignis plus d'en faire mon compagnon de voyages, comme j'en avois fait mon commensal. Néanmoins, un jour que j'avois besoin de bois menu pour ma cuisine, comme il falloit passer près d'un bois taillis où gîtent plusieurs Singes, je n'osai le mener avec moi, crainte que ses compagnons ne me l'enlevassent. Je prends donc doucement le paquet de cordes, dont je lie toujours mes fagots, & j'épie l'occasion de sortir sans qu'il s'en apperçoive. Je ne saurois m'ôter de la tête qu'il devina ma pensée, quand je songe qu'il se tenoit près de la porte, jettant les yeux tantôt sur moi, & tantôt sur ce paquet de

cordes, comme s'il avoit voulu en avoir un semblable. Toujours veux-je bien vous avoüer que le prenant sur ce pied, je lui coupai une partie de ma corde, & qu'il justifia ma conduite par la sienne. Nous passâmes dans l'endroit où je craignois qu'il ne m'échapât, & il me suivit toujours pas à pas, bien que d'autres Singes vinssent souvent à côté de lui, comme pour l'emmener avec eux. Ce n'est pas tout, étant arrivez au bois où j'avois coutume de couper des branches seches, lorsque j'en eus abattus une bonne quantité, je commençai à les coucher en travers sur la corde, comme on sait que cela se fait quand on veut lier un fagot. Le Singe ne m'eut pas plutôt vû travailler, qu'il se mit à m'imiter avec une vitesse & une adresse qui me surprirent, & il avoit déja fait un grand fagot, que je n'en avois encore qu'un petit: le malheur est qu'après l'avoir lié, à mon exemple, il ne put soulever la charge qu'il s'étoit destinée, avec plus de zele que de prudence. C'étoit un plaisir de voir son embarras: je crois qu'il tourna bien vingt fois autour de ce fagot, en me regardant en face à chaque fois, comme pour me prier de l'aider. Enfin après m'être assez diverti
des

dès efforts inutiles qu'il faisoit, je lui donnai mon fagot qui étoit leger, pour prendre le sien, & le Singe ravi du troc, reprit gaiement avec moi le chemin du logis.

Alors assuré de ce bel animal, dont la derniere action me promettoit & du service & du plaisir de sa part, je remerciai la Providence qui me l'avoit envoyé dans un desert où je devois aussi peu m'y attendre, puisque les animaux effarouchez par la vûe d'une créature humaine, s'enfuïent d'abord, loin d'être traitables & dociles au point qu'il l'étoit. Aussi je fus heureux tant que je le conservai: mais mon bonheur ne dura gueres. Mon cher *Beaufidelle* fut tué par des Singes d'une espece différente; un jour qu'il étoit allé seul puiser de l'eau, car vous devez savoir que c'étoit lui qui m'alloit querir de l'eau & du bois, & que je n'avois qu'à lui montrer une corde ou mon seau, pour lui faire entendre à quoi je voulois l'employer.

En finissant ce discours, comme le bon Solitaire me parut attendri sur la perte de ce Singe bien-aimé, l'unique compagnon de sa solitude, je lui dis que je ne pouvois blâmer ses sentimens,

 quoique

quoique sans doute le Singe que nous lui avions vû : dût contribuer beaucoup à lui en inspirer d'autres. Non, non, Monsieur, il s'en faut bien, repliqua le vieillard ; il est vrai que celui dont vous parlez m'accompagne en tout lieu, porte un fagot, puise de l'eau, pique un poulet, tourne la broche, & me rend enfin mille sortes de services ; ce n'est pourtant point mon cher *Beaufidelle*, & d'ailleur il est souvent malheureux dans ce qu'il entrepend à mon exemple. Il n'y a que deux jours encore qu'il me donna une preuve de son talent à gâter ce qu'il imite : après avoir écrit cinq ou six heures de suite, je fus obligé de sortir, & je laissai par mégard sur la table, la plume, l'ancre & le parchemin que je venois d'emploier. J'étois à peine dehors, que voilà mon imitateur infortuné qui se met à l'œuvre, barbouille ce que j'avois fait, & grifonne de même une dixaine de feüilles, en observant toujours de les remettre à mesure dans mon coffre, comme il avoit remarqué que je faisois d'ordinaire. Mon retour l'empêcha par bonheur de continuer son ouvrage ; cependant il me gâta en un quart d'heure ce qui m'avoit couté six mois à écrire, & je n'osai même

me

me lui témoigner mon ressentiment, ni le battre, persuadé que ma vengeance n'auroit pas réparé sa faute, outre que j'aurois peut-être perdu cet animal que je regreterois à présent.

Je lui demandai là-dessus comment il en étoit devenu le maître. Par une rencontre imprévûe, me répondit-il. J'avois cherché long-tems un successeur à *Beaufidelle*, & j'avois perdu mes peines, parce que les Singes de cette Isle n'abandonnent jamais leurs petits d'un pas, tant ils les aiment passionément, à moins qu'en jouant ensemble, ils n'entrent dans un endroit où nichent des Singes d'une autre espece: alors les Meres n'osent les suivre, & on pourroit attraper les petits, si on se trouvoit assez à tems auprès d'eux. Mais la chose est presque impossible, car les vieux Singes étranglent d'abord ces jeunes, & c'est ce qui les empêche de se multiplier, sans quoi les herbes & les fruits de l'Isle ne suffiroient pas pour leur nourriture. J'avois donc renoncé à mon dessein, lorsque, il y a environ huit ans, j'allai me promener sous un bouquet d'arbres où les Singes verds se retirent ordinairement. Tandis que je m'amusois à considerer avec plaisir la beauté de leur couleur & la vivacité

cité de leurs mouvemens, je vis à quelque distance un Singe gris tomber du haut d'un arbre, poursuivi par un Singe d'une autre espece. Je cours d'abord sur le champ de bataille, j'arrache le vaincu des pattes du vainqueur, qui lui avoit déja enfoncé les dents & les ongles dans la gorge, je lui ouvre le gosier qui étoit fermé presque tout-à-fait, & je remarque avec joie qu'il commençoit à respirer assez librement. Je fus charmé de ce hazard qui me donnoit un Singe que j'avois cherché tant de tems inutilement. Je me hâtai de porter chez moi le pauvre animal, je lui donnai du lait chaud, je le couchai sur mon lit, en un mot j'eus en deux ou trois jours la satisfaction de le voir guéri tout-à-fait, & les bons traitemens que je lui ai faits depuis, sont cause qu'il est aujourd'hui d'une grandeur extraordinaire pour son espece: Néanmoins encore une fois ce n'est pas mon *Beaufidelle.* Outre qu'il a le malheur d'être de la race qui m'a tué ce bel animal, il n'en a ni la beauté, ni l'adresse, d'ailleurs il n'y a point de jours qu'il ne me divertisse par les fantaisies plaisantes dont il s'avise. Il faut que je vous en entretienne, en attendant le

dîner,

dîner, si vous voulez bien avoir la bonté de prendre part à l'unique chose qui me réjoüisse dans mon desert, & considerer qu'un rien est précieux à un homme placé dans une situation comme la mienne.

Nous lui témoignâmes qu'il nous feroit plaisir, & reprit la parole en ces termes. Comme ce Singe m'aime à la folie, & qu'il m'accompagne toujours en quelque endroit que j'aille, il m'avoit vû souvent regarder dans mes filets, s'il n'y avoit point quelque oiseau de pris. Un jour que j'étois occupé à écrire, il se mit dans la tête d'aller seul faire la même chose : il y trouve un oiseau, le plume tout en vie, & me l'apporte, défiguré & méconnoissable, comme vous pouvez vous l'imaginer. Jamais Chasseur ne fut aussi content de sa capture. La pauvre bête ne savoit que faire pour me témoigner sa joie d'avoir réüssi avec tant d'adresse ; c'étoit des cris, des gestes, des mouvemens à faire mourir de rire : cependant, l'oiseau qu'il avoit lâché, prit la fuite, & le laissa dans un étonnement, qui lui donna à lui-même une avance considerable. Lorsque mon Singe fut revenu un peu de sa surprise, il poursuivit sa proie avec une

une vîtesse incroïable, & l'attrapa avéc bien de la peine ; leur combat dura un bon quart d'heure. Enfin l'oiseau n'en pouvant plus, se coucha devant son vainqueur, qui me le rapporta sur le champ, avec cette précaution qu'il le tint toujours par une cuisse, jusqu'à ce que je lui eusse coupé la gorge.

Une autre fois, il me divertit encore beaucoup, mais d'une autre maniere. Un matin, de bonne heure, que j'étois occupé dans ma cabane, il sort sans que je m'en apperçoive, & demeure dehors un tems assez considerable. Craignant pour lui le même sort que son prédécesseur avoit eu, j'allai enfin le chercher auprès de mes filets, où je savois qu'il faisoit de fréquens voïages. Il y étoit en effet, bien occupé avec un oiseau de la même espece que celui que nous avons, qui se défendoit avec autant d'adresse que de courage. Les deux Champions étoient à peu près de la même grandeur, l'oiseau bequetoit mon Singe, tantôt aux oreilles, tantôt à la cuisse, tantôt à la queuë, tantôt aux pates de devant : c'étoit peine perdue, le Singe le tenoit par une cuisse, & lui donnoit des coups de pate sur le dos pour le faire tomber à terre, le matter & le

plumer

plumer ensuite à son aise. Cependant, mon chasseur eut beau faire, l'oiseau fatigué du combat lui échapa, & se sauva dans les brossailles, où il auroit été perdu pour moi, si je ne m'étois d'abord jetté dessus; ainsi finit cette avanture.

Le bon Vieillard s'étoit apperçu pendant qu'il parloit que le dîner étoit presque prêt. Il nous emmena sur le champ dans sa salle, & couvrit la table, tandis que notre Mousse prenoit garde au rôti. La nape composée d'un morceau de voile étoit un peu usée, mais propre, trois coquilles d'une grandeur raisonnable nous servoient d'assiettes, qu'on auroit prises pour des nacres de perle. Messieurs, je n'ai point d'autres plats, nous dit notre hôte; si vous pouvez vous résoudre à manger dans des coquilles, vous trouverez qu'elles ne gâtent point les mets. Je lui répondis; que je préferois un service pareil à l'argent, & que peut-être aucun Prince en *Europe* n'avoit un buffet aussi curieux & aussi propre. Pour aussi curieux, oui, repliqua le Vieillard; d'ailleurs je doute qu'il y en ait de plus propre. En même tems, nous nous mîmes à table, lui sur sa chaise, où nous le forçâmes

de

de s'asseoir, & nous sur son coffre.

Le premier plat étoit une soupe dont l'odeur délicieuse excitoit mon appetit. Deux coquilles de moules nous tenoient lieu de cuilliere, à l'*Espagnol* & à moi, tandis que le Solitaire mangeoit avec une cuilliere, qu'il avoit fait lui-même, & que nous n'avions point voulu prendre, quoiqu'il nous en priât instamment. Jamais je n'ai goûté, ni au *Pontaque*,* ni ailleurs de soupe comparable à la nôtre. On y avoit mis une moitié de notre Faon, plusieurs sortes d'herbes, qui ont un goût comme les artichaux, les asperges & le sèlleri, des racines frites au lieu de pain grillé, qu'on auroit prises pour des chataignes, & des poids verds d'une douceur extraordinaire. Je ne pus m'empêcher de dire en me récriant sur l'excellence de cette soupe, que c'étoit bien dommage que l'accès d'une isle pareille fut fermée par la nature comme il l'étoit. La nature prodigue ici ce qu'on lui arrache ailleurs, continuai-je. Il faut labourer, semer, moissonner en *Europe* : ici la terre prévient votre travail ; & se plaît à aller au devant de vos vœux. Quel heureux sejour, s'il y avoit des habitans !

* Auberge fameuse de *Londres*.

Quel

Quel heureux séjour, dites-vous, interrompit le Vieillard? dites plutôt, quel malheureux sejour ne seroit-ce pas, s'il étoit habité! maintenant il est à couvert des maux dont abondent vos villes célebres & populeuses. On n'a que des louanges & des actions de graces pour la nature, parce qu'elle offre ici de son plein gré ce qu'elle ne vend en *Europe* qu'à l'industrie & au travail. Aussi quelles injustices ne lui faites-vous pas dans vos discours? Si un homme est adonné à quelque vice, vous dites que c'est un effet de sa nature, au lieu que c'en est un de la corruption de son cœur: mal raisonné; car si nous sommes pervers, ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre: au contraire, c'est par notre propre faute qu'elle a perdu, & son innocence originelle, & sa premiere indulgence pour les hommes. Au reste, ces pois que vous m'avez paru admirer sont bien du cru du païs, mais ils viennent d'ailleurs, & sont un fruit dont la Providence a récompensé mes peines. J'ai labouré le terrain, le ciel a fourni la semence, la nature l'a nourrie, & le tems l'a fait croître. Avec sept poids & trois feves, je recueillis assez de graine en quatre années de tems pour ense-

mencer une grande piece de terre, de ſorte qu'aujourd'hui j'en ai une abondante proviſion, & que j'en réſerve encore pour les ſemailles.

En achevant ces réflexions, comme nous ne mangions plus de ſoupe, le Vieillard alla lui-même porter le reſte à notre Mouſſe qui étoit dans la cuiſine, & revint chargé d'un plat de bouilli, avec des huitres, ſervi dans une coquille propre & profonde. A ce ſervice ſucceda le rôti compoſé du reſte de notre Faon, avec quelques coquilles de diverſes ſortes de marinades délicates, dont je n'avois jamais goûté en ma vie, parmi leſquelles il y avoit des mouſſerons d'un goût & d'une couleur qui paſſe tout ce que je puis dire. Le bon Vieilard nous dit qu'ils ne croiſſoient qu'en un ſeul endroit de l'iſle, & qu'il y en avoit remarqué de trois grandeurs, les uns qu'il marinoit, les autres qu'il étuvoit, & quelques autres qui avoient plus de quatre pouces, qu'il grilloit en guiſe de côtelettes de veau. Je lui répondis, qu'autant qu'ils étoient délicieux, autant ils étoient inutiles, vû la bonté des mets, qui n'avoient pas beſoin d'aſſaiſonnement qui les relevât. Vous avez raiſon, Monſieur, repliqua le

le Solitaire ; le roti auroit pû se passer des mousserons, mais vous ne pouvez vous passer d'appetit pour le gibier qui nous reste : voilà pourquoi je vous les ai présentez. En même-tems il nous apporta les oiseaux, qu'il avoit trouvez dans ses filets, & nous pressa d'un air gratieux d'en goûter : nous ne pouvions résister à des instances aussi honnêtes ; nous nous rendîmes donc à ses prieres, aussi je puis protester que de la vie je n'ai rien mangé, qui méritât mieux qu'on pressât un hôte : c'étoit un fumet, une couleur, un goût exquis ; il ne sembloit pas que nous eussions rien mangé, à voir avec quel appetit nous expediâmes ce gibier.

Le dessert vint ensuite. Il consistoit en un petit fromage que le Vieillard avoit fait lui-même, & qui lui donna occasion de nous raconter comment il attrapoit les Gazelles, du lait desquelles il le composoit. Ce sujet l'engagea dans des réflexions sensées sur la conduite miraculeuse de la Providence, sur les obligations étroites que nous avons à Dieu, sur les grands motifs qui nous portent à l'aimer & à le servir, sur la tranquilité qui naît d'une conscience pure, & sur le trésor inestimable, d'être content

de

de ſon état. Il vint à examiner les differens caracteres des hommes, & donna de grandes louanges aux parens, qui inſpiroient de bonne heure des principes ſages & vertueux à leurs enfans. C'eſt ce qui le conduiſit à louer ces perſonnes pieuſes d'entre nous, qui ont fondé des écoles pour les enfans des pauvres, au lieu de pourvoir à leur ſubſiſtance, perſuadées que le premier article preſſoit davantage; & qu'il étoit moins difficile d'arriver au ſecond.

Je ne vous ai encore fait aucune queſtion touchant l'*Angleterre*, continua le bon vieillard; ce n'eſt pourtant pas que j'aïe oublié ma chere patrie, quoiqu'il y ait cinquante ans que j'en ſois ſorti, elle eſt toujours préſente à ma mémoire, & rien de ce qui la touche ne m'eſt indifferent. Je m'intereſſe même à ſes Rois, bien que je me croye pour toujours affranchi de la puiſſance des Princes. Quel eſt donc celui qui la gouverne? Je lui répondis qu'il s'appelloit *George*; qu'il étoit moins le maître que le pere de ſes Sujets; qu'il ſavoit allier la clemence avec la juſtice, encourager la vertu, exterminer le vice, & faire fleurir la religion & la charité. A ces mots le bon homme ne put cacher ſa joie en
ſon

son zele. Que le ciel benisse ce pieux Souverain, s'écria-t-il avec transport! Puisse sa postérité regner long-tems sur le Trône de la *Grande-Bretagne*! Puisse ce Roïaume se rendre digne de ses Rois par une obéissance & une fidelité, qui effacent enfin le souvenir honteux & exécrable de ses rebellions passées! En même tems, il remplit une coquille, que nous vuidâmes tour à tour à la santé du Roi & de la famille Roïale, & à la prosperité de l'Eglise. Ainsi finit un repas délicieux & une conversation aussi agréable qu'instructive.

Je mourois d'envie de savoir comment le Solitaire étoit venu dans cette isle, & par quel secret il avoit sçu défendre sa santé contre les fatigues & contre la vieillesse: je pris à la fin la liberté de lui demander. Pour mon histoire, le reste du jour ne suffiroit pas pour vous la raconter, me dit-il; je vous la donnerai avant votre départ, écrite de ma propre main. Ces mémoires ont occupé mon loisir, & peut-être ils serviront à égaier le vôtre. Quant à ma vigueur dont vous paroissez surpris, ma recette est courte & facile, & je veux bien vous en faire part, mais je crains que vous n'en puissiez faire usa-

ge.

ge. Elle consiste en trois choses, des exercices sains, des repas sobres, & une vie pure : si vous avez assez de force pour vous réduire à cette diete, vous ménagerez votre santé, vous épargnerez votre bourse, & pour comble de bonheur, vous conserverez de tous les biens le plus précieux, je veux dire votre ame. Encore une fois, j'apprehende bien que les séductions & du monde, & des passions ne vous empêchent de suivre ce salutaire régime, car elles seront toujours auprès de vous pour vous nuire : j'ose donc vous recommander les maximes suivantes. L'honneur que vous me faites de me demander des conseils, justifie la liberté que je prends.

Faites que le monde vous aime, mais ne l'aimez pas assez pour vous fier trop à lui.

N'accablez point vos amis de bienfaits, de peur de fatiguer leur reconnoissance.

Ne consumez ni votre vigueur, ni vos biens dans les plaisirs des femmes, si vous ne voulez y perdre encore l'honneur.

Ne confiez point à une femme les secrets que vous ne voulez pas déclarer à tout le monde.

Ne

Ne faites point de contrats dans la joie étourdie & tumultueuſe qu'inſpire le vin. Vous agiriez alors avec une candeur & une générosité, qui honoreroient trop votre ſiecle, pour honorer beaucoup votre prudence.

Quiconque joue, riſque de ſe ruiner, ou de ruiner un autre. Le premier eſt d'un homme imprudent, & le ſecond d'un méchant homme.

Il y a peu d'honneur à s'expoſer ſur des fondemens ſûrs, & peu de ſageſſe à s'expoſer au hazard.

Enfin travaillez de telle maniere à acquerir des richeſſes, que vous ne vous les reprochiez jamais, & faites-en un tel uſage, que perſonne ne vous les envie.

Je remerciai le Vieillard de ces ſages leçons, qu'il me donna par écrit, ſur l'inſtante priere que je lui en fis. J'étois charmé de ſa ſageſſe, de ſa civilité & de ſon bonheur. J'aurois volontiers paſſé le reſte de mes jours avec lui, ſi la vieilleſſe avancée de mon pere & de ma mere ne m'avoit demandé des ſoins & des conſolations, que je ne pouvois ni ne devois leur refuſer. Il y avoit même certains momens où il me ſembloit que j'aurois briſé toute ſorte de nœuds

pour mener une vie innocente & tranquille dans le desert: cependant je cédai enfin au devoir & à la nature, & je pris congé du Vieillard, en lui témoignant combien je me faisois de violence pour l'abandonnner. Il s'en apperçut aisément, & me dit d'un air qui marquoit qu'il étoit touché ; je vous avoüe, Monsieur, que j'aurois été ravi d'avoir dans ma solitude un compagnon sensible comme vous aux plaisirs purs qu'elle me fournit, mais vous avez dans le monde des parens qui soupirent après vous : que le ciel vous protege, & vous ramene sain & sauf entre leurs bras. Au reste, vous ne reverrez sans doute jamais cette Isle, & moi-même je ne vous conseillerois point d'en courir le risque deux fois. Allons donc voir le reste des curiositez de mon desert, nous avons encore assez de tems.

Comme nous sortions, je jettai par hazard les yeux sur les arquebuses placées derriere la porte, dont j'avois oublié de lui parler: il n'attendit pas que je l'interrogeasse : il me dit qu'elles étoient un trophée de la victoire que la Providence lui avoit accordée sur ses ennemis, & un monument de sa quatriéme délivrance miraculeuse. Il

nous

nous raconta ensuite qu'il avoit été pillé une fois par les *Indiens*, & deux fois attaqué indignement par des Corsaires, qui vouloient le montrer dans les foires, comme s'il eût été un monstre.

En nous entretenant de la sorte, nous passions sous plusieurs de ces bosquets que j'ai décrits, qui sont composez d'un seul arbre. Enfin nous arrivâmes sous celui que le Solitaire préferoit aux autres, à cause de sa beauté & de sa grandeur; il couvroit de ses branches tout un arpent de terre, & c'étoit la promenade favorite du bon Vieillard. Il en prit occasion de louer la providence, dont la sagesse & la bonté avoient fait l'Univers pour l'usage & pour le plaisir de l'homme, & donné aux choses des vertus propres à rendre la vie heureuse, sans les funestes effets de la désobéïssance qui défigura l'ouvrage de Dieu.

Ses sages réflexions furent interrompues par un combat de Singes de diverses especes, que le hazard avoit fait rencontrer dans un même endroit. L'adresse de ces guerriers nous divertit beaucoup: mais par malheur, il vinrent à nous appercevoir, & prirent la fuite dans leurs differens quartiers, qui étoient

 voisins

voisins les uns des autres, tellement qu'ils pouvoient observer les mouvemens reciproques de leurs ennemis. Je suis fâché que le combat n'ait pas duré davantage, dis-je, à mon hôte; j'aurois volontiers passé une heure à considerer de pareils combattans. C'est un plaisir qu'on peut vous procurer aisément, répondit le Vieillard. Là-dessus, il tire de ses poches des racines rôties, qu'il avoit coutume d'y mettre, pour leur en jetter quand il passoit dans cet endroit, afin de les apprivoiser tant soit peu. Il les rompt en petits morceaux, qu'il jette à terre, de maniere qu'il fût vû des deux partis, qui s'épioient au travers des feüilles des arbres. Il coupe ensuite une vingtaine de bâtons, de l'épaisseur d'un pouce ou environ, & d'un pied & demi de long, qu'il jette aussi à terre sur les racines, après quoi nous allons à quelques pas de-là nous cacher derriere les arbres. Nous ne savions ni les uns ni les autres à quoi devoit aboutir ce manege; nous en fûmes bientôt instruits par l'arrivée des Singes, qui se jetterent sur leur proie, dès qu'ils nous crurent éloignez; comme les verds avoient moins de chemin à faire, ils arriverent les premiers, & s'efforcerent de

 chasser

chasser les autres, qui accouroient pour leur enlever le butin. La mêlée fut chaude, & la victoire balança souvent : chaque parti étoit vainqueur, & vaincu tour à tour : enfin l'avantage demeura aux Singes gris, & ils mirent leurs adversaires en fuite : mais ceux-ci n'allerent pas bien loin. Ils n'eurent pas plutôt trouvé les petits bâtons, dont j'ai parlé tout à l'heure, qu'on eût dit qu'ils avoient retrouvé de nouvelles forces ; armez de ces especes de massues, ils font face, tombent sur ceux qui les poursuivoient, les ébranlent, les enfoncent, les chargent, & les obligent de s'enfuir à leur tour. Vous auriez dit que c'étoit de ces combats que notre Canaille se donne dans les élections pour le Parlement. Cependant les traîneurs des deux armées appercevant le champ de bataille vuide, & les provisions mal gardées ; s'étoient jettez dessus comme d'un commun accord, & mangeoient à leur aise ce qui devoit être le prix du combat de leurs camarades. Ces derniers s'en apperçurent à la fin, & vinrent fondre ensemble sur les pillards, comme sur des ennemis communs. Ceux-ci leur laisserent d'abord le champ libre, sans qu'il y restat la moindre chose, &

ainsi finit la bataille, dont nous dissipâmes les restes, en avançant au travers des Singes, qui s'enfuirent les uns d'un côté & les autres de l'autre.

Nous sortîmes alors de dessous les arbres, pour mieux découvrir les rochers, dont le Vieillard nous avoit raconté des choses assez étonnantes pour mériter notre curiosité. En effet, nous fûmes à peine dans un endroit découvert, que nous vîmes à quelque distance un nombre considerable de bâtimens, comme des clochers, d'espace en espace, en un mot une Ville magnifique, & le tout disposé de telle sorte, que j'aurois juré qu'il n'y avoit point d'illusion, si je n'en avois été averti d'avance. *Alvatado* & le Mousse se mirent d'abord à protester qu'ils ne se trompoient point, que ce qu'ils voioient étoit une Ville, que même elle étoit dans l'Isle, qu'on ne leur en feroit pas accroire sur un article semblable, qu'il avoient graces à Dieu la vûe bonne. Eh bien, ne détournez point la vûe, & avancez, répondit le Vieillard, vous verrez qui est le trompeur, de vos yeux, ou de moi. Il avoit raison. A mesure que nous approchions du rocher, il changeoit de forme insensiblement: ce qui paroissoit uni se divisoit;

ſoit ; ce qui avoit paru devant s'écartoit & s'enfonçoit ; tantôt nous perdions une maiſon de vûe ; tantôt c'étoit une tour qui diſparoiſſoit : en peu de tems nous ne vîmes plus qu'un rocher heriſſé de pointes, & la Ville ſe diſſipa comme un phantôme.

Le bon Solitaire qui avoit l'art de tirer de tout des réflexions utiles & ſages, en fit alors ſur les erreurs fréquentes où on tombe quand on juge des choſes ſans en être à une portée ſuffiſante : mais pour comble de malheur, ce ne ſont pas nos ſens ſeuls qui nous trompent de cette maniere, continua-t-il : la raiſon même oſe ſoumettre à ſes déciſions témeraires des choſes auxquelles il lui eſt impoſſible d'atteindre jamais : c'eſt ainſi qu'elle prononce d'un ton ferme ſur l'infini, ſur les decrets de Dieu, ſur ſes attributs, & qu'elle ne prend point garde que l'intervalle immenſe qui eſt entre elle & les objets de ſes penſées, l'empêche de les diſcerner ſûrement.

En achevant ce diſcours, nous nous trouvâmes au pied d'un roc qui avançoit comme une eſpece de baſtion, & où nous eûmes un nouveau ſujet d'étonnement. Nous vîmes un bel arc-en-

 ciel,

ciel, qui sembloit sortir de la bouche d'un Géant, couché sur le roc, & qui passoit d'un côté du lac à l'autre. Les couleurs vives & variées du véritable arc-en-ciel n'égalent point celles que nous voïions. Je m'imaginois d'abord qu'il étoit formé des raïons du soleil, qui tombant sur des eaux dormantes, étoient réflechis en l'air, ce qui produisoit ce cercle merveilleux, & je le dis à *Alvarado.* Non, non, vous vous trompez, dit le bon *Espagnol*, qui après ce qu'il venoit de voir, ne pouvoit s'ôter de l'esprit qu'il ne fut dans une Isle enchantée. Ceci est encore une nouvelle illusion. Nous ferions mieux de nous en aller, que de venir admirer comme nous faisons, les ouvrages du malin esprit. Le bon Solitaire éclata de rire à ce discours, & dit à *Alvarado* qu'on voïoit assez combien peu il avoit étudié la nature, mais qu'il fit seulement quelques pas pour se convaincre de la vérité. Le pieux *Espagnol* auroit résisté volontiers à cette tentation, mais il y alloit de l'honneur de son courage de ne le pas faire. Nous avançâmes donc, & lui aussi, & il se trouva que l'endroit d'où venoit l'arc-en-ciel, étoit une fontaine d'une eau claire & délicieuse, & rien de plus. Il n'y

eut

eut que ce Géant prétendu, dont nous ne sçûmes que faire, quand nous fûmes auprès, à cause de sa figure bizarre, qui pouvoit ressembler à mille choses. Le Vieillard soutenoit que la figure du bassin qui étoit ce Géant, pouvoit être comparée à une baleine, qui jette de l'eau par une de ses narines. *Alvarado* croïoit qu'il avoit plus de l'air, ou d'un cheval, ou pour mieux dire d'un bœuf, à cause qu'on voïoit clairement comme des especes de cornes : pour moi, je ne savois qu'en dire, sinon que ce que nous voïions ressembloit à ces bâtimens antiques qu'on élevoit au-dessus des sources dans les premiers tems. Nous demandâmes là-dessus à *Thimothée Anchors*, notre Mousse, ce qu'il en pensoit. Voulez-vous le savoir, Messieurs, nous dit-il ? Cela ressemble à une vieille pompe rapetassée, qui est au fond de la cour de ma mere, dans *Rose-mari Lane*.

Cette comparaison nous fit rire tous, & ne décida rien. Seulement nous convînmes que jamais nous n'avions bû d'eau aussi pure & aussi bonne. Mais rien ne me surprit autant que la force qu'il lui falloit pour sauter à cinq verges de sa source dans un bassin. Il est sûr qu'on ne voit rien de pareil dans les jardins

mêmes des Princes, & que les meilleurs Physiciens n'ont pû jusqu'ici attraper ce secret de la nature. La proportion & la régularité se joignoient encore aux autres merveilles, pour me les faire admirer davantage. Le bassin qui étoit presque rond, avoit environ huit pieds de diametre, & les bords étoient revêtus d'herbes odoriferantes, & de petites fleurs, qui sembloient avoir été mises là par la nature pour achever d'embelir cet endroit.

Après avoir consideré long-tems avec plaisir cette régularité admirable dans un lieu désert & sauvage, je proposai d'aller ailleurs, mais le Vieillard me dit en m'arrêtant par la main, vous n'avez pas encore remarqué tout, Monsieur, Vous voïez avec quelle roideur cette fontaine jette de l'eau sans cesse de l'épaisseur d'un pouce : il s'ensuit qu'il en tombe par heure environ la valeur de quatre cent pintes de *Paris*. Néanmoins l'eau est toujours à la même hauteur dans le bassin, sans qu'elle déborde ou qu'elle baisse jamais. Que pensez-vous de cette merveille ? J'avoue qu'elle merite qu'on en examine la cause, lui disje ; & en même-tems, je me mis en devoir de chercher par où l'eau pouvoit s'écouler :

s'écouler : mais il me conseilla de ne point prendre une peine inutile à vouloir découvrir ce que la Nature avoit caché avec tant de soin. J'y ai perdu moi-même bien du tems, continua-t'il : cependant je n'ai pû trouver que l'endroit d'où cet eau sort pour former un beau vivier ; il est à un mille avant dans le païs, nous passerons auprès en nous rendant au Lac, & vous pourrez le voir chemin faisant.

Nous allâmes ensuite vers un endroit du rocher, où nous remarquâmes plusieurs concavitez les unes sur les autres, qu'on auroit prises pour autant de niches de statues. Je suis bien-aise de vous tenir ici, nous dit le bon Vieillard ; je vais vous régaler d'un concert de musiciens invisibles, que vous m'avouerez valoir bien les trompettes, les hautbois, & les meilleurs chœurs de musique qu'il y ait au monde. C'est ici que je viens faire mes dévotions deux fois par jour. A ces mots, *Alvarado* toujours plein de la pensée que l'Isle étoit enchantée, crut n'en devoir plus faire aucun doute, & considera ce rocher comme le séjour des esprits immondes, tellement qu'il prit congé de notre Solitaire, en lui disant, qu'il n'étoit point curieux de choses surnaturelles.

ſurnaturelles. Notre hôte eut beau lui dire, qu'il n'y avoit rien là de ſurnaturel, mais bien du prodigieux & de l'extraordinaire : que nous ne chanterions autre choſe que des pſeaumes ; qu'il ne pouvoit y avoir du mal à le faire : que c'étoit au contraire un ſaint exercice qui faiſoit partie du culte divin, & auquel les bonnes ames devoient toutes prendre part. Cela peut être, dit *Alvarado* : mais j'aime à voir ceux avec qui je prie Dieu, & je ne me ſens pas fait pour la compagnie des Eſprits. Pour vous, Monſieur *Dorrington*, faites comme vous le jugerez à propos ; prenez garde ſeulement que votre curioſité ne vous coute bien cher, *Timothée*, & moi allons vous attendre dans notre chaloupe, où nous vous prions de vous rendre de bonne heure. Il remercia enſuite le vieux Solitaire, de l'humanité avec laquelle il nous avoit reçus, & le laiſſa vivement piqué des ſoupçons injurieux, que lui *Alvarado* avoit fait éclater en ſa préſence. Que s'imagine donc vos compagnons, me dit le pieux Vieillard ? ſur quoi jugent-ils que jaïe commerce avec le Diable ? Où ont-ils jamais entendu dire que cet eſprit aime à chanter les loüanges de Dieu ; car je

ne

ne voudrois pas pour tout l'Univers que les échos admirables dont je vous parle repetassent autre chose, & fussent souillez par des chansons profanes. J'essaiai d'excuser leur timidité, en la rejettant sur la pernicieuse coutume qu'ont les Nourrices d'effraier les enfans par des contes de spectres, de lutins, de revenans, de sorciers. Vous avez raison, répondit-il, elles n'ont en vûe que de faire taire leurs nourriçons pour ce moment: cependant leurs récits fabuleux font une impression profonde & durable dans le cerveau des enfans, qui ne manquent point de s'en ressentir, lorsqu'ils sont parvenus à un âge meur, par les fraïeurs ridicules auxquelles ils sont sujets.

Sur ces entrefaites, nous nous trouvâmes aussi prés du rocher aux échos, que le pouvoit permettre le lac, qui en cet endroit n'avoit pas plus de sept à huit pieds de large. Lorsque nous fûmes dans la concavité du roc, le bon homme me fit asseoir, & entonna le cent dix-septiéme Pseaume d'une voix forte & nette, qu'il conduisoit avec un art & un gout qui passent tout ce qu'on peut dire. A l'instant, ses paroles furent redites par

je

je ne ſais combien d'Echos ; on auroit juré qu'il y avoit là une centaine de Muſiciens cachez. Pour moi, la melodie m'avoit jetté dans une extaſe délicieuſe, qui me faiſoit oublier, & en quel lieu j'étois, & avec quelle impatience on devoit m'attendre ailleurs ; il me ſembloit entendre les concerts des Eſprits céleſtes dont parle l'Ecriture. Le bon Vieillard chanta enſuite un hymne, par où il avoit coutume de finir chaque journée, après quoi me prenant par la main pour me retirer de mon enchantement, allons, Monſieur, il eſt tems de partir, me dit-il ; je ne vous arrêterai plus que pour vous montrer le vivier dont je vous ai parlé, il n'eſt pas loin d'ici.

En effet, dès que nous eûmes marché environ une cinquantaine de pas, nous aperçûmes à quelque diſtance, entre les arbres, des oiſeaux ſemblables aux Canards, hors que ceux-ci ſont de beaucoup moins gros, qui prirent la fuite vers le vivier à meſure que nous en approchions ; lorſque nous y fûmes arrivez, je fus ſurpris de la clarté de ſes eaux, au travers deſquelles on remarquoit comme de gros rubis, des émeraudes, des hyacintes & autres pierres

pierres précieuses. J'en voulus prendre quelques-unes, mais je sentis qu'elles m'échapoient, & je vis à la fin que c'étoient des poissons, qui en s'enfuiant, sembloient laisser derriere eux une longue trainée de lumiere, comme ces étoiles qu'on croit voir tomber dans les nuits d'été. Je mesurai ensuite l'étang, il a quarante verges ou environ de longueur, & près de trente de largeur; sa figure est une ovale presque parfaite: diverses sortes d'herbes & des fleurs de différentes couleurs font une seconde ovale à l'entour: on y voioit de places en places des paniers, où le Vieillard me dit qu'il mettroit à manger pour ses Canards, qu'il avoit trouvé le secret d'apprivoiser en dénichant plusieurs petits. Je remarquai encore l'endroit par où le bassin se vuidoit dans l'étang, & celui par où l'étang se jettoit dans le lac.

Nous en étions-là, lorsque le Viellard prenant garde que la nuit approchoit, me dit en me serrant la main, je voudrois bien, ou qu'il fut de meilleure heure, ou que vous pussiez remettre votre départ à demain matin, à cause du danger que vous allez courir parmi les rochers & les

les écueils dans l'obſcurité de la nuit : mais il n'y a pas moien ; c'eſt pourquoi je ne vous retiens plus. Voici les mémoires que je vous ai promis continua t'il, en me donnant un rouleau de parchemin, qu'il avoit mis exprès dans ſa poche. Le ſtyle en eſt rude & peu châtié : mais auſſi je ne les ai point écrits par une vanité d'auteur qui veut briller. Je n'avois en vûe que de me remettre ſous les yeux les graces ſans nombre que Dieu m'a faites depuis ma jeuneſſe, & les effets miraculeux de ſa providence à mon égard. je ſongeois que ſi ces écrits avoient le bonheur de tomber après ma mort entre les mains du public, ils pourroient ſervir à conſoler & encourager les perſonnes affligées, en leur faiſant voir par mon exemple, que quiconque met en Dieu ſon unique confiance, le trouve à la fin propice & ſecourable. Maintenant mon intention eſt en partie remplie, puiſque vous avez ces pieces, & que je compte que vous voudrez bien les recevoir. & les publier en *Angleterre* : je vous prie de les donner non telles, que je les ai compoſées, mais en forme d'hiſtoire, que vous formerez à votre maniere, des

materiaux

materiaux qu'elles contiennent. Ce qui me fait souhaiter ce changement, c'est que si je parlois moi-même dans cet ouvrage; il y a certaines choses que je n'aurois pas bonne grace à dire, & sur lesquelles la malignité des Censeurs m'accuseroit sans doute d'amour propre. Je lui promis que je n'y manquerois pas, & que je veillerois avec soin à ce qu'il n'y eût rien dans cette histoire; qui pût en obscurcir le lustre, ou affoiblir le merite de celui qui en étoit le sujet.

Là-dessus le bon Solitaire me prit dans ses bras nuds, & m'embrassa d'un air où la tendresse étoit peinte, en me disant les larmes aux yeux, que mon départ renouvelloit ses anciens chagrins, & que le plaisir de ma compagnie lui rendroit long-tems insipides ceux dont il avoit joüi auparavant dans sa solitude. C'est la premiere fois depuis cinquante ans que j'ai eu la joie de voir un de mes chers compatriote, me dit-il: maintenant me voilà privé pour toujours de la société des hommes. En achevant ces mots, la tristesse le saisit, il laissa tomber sa tête sur mon col, & il me serra tendrement dans ses bras, sans pouvoir ouvrir la bouche. Cette

action

action touchante ne pouvoit que m'émouvoir moi-même, j'étois hors d'état de prononcer une seule parole : il se remit le premier, & se résigna à la volonté de Dieu. Nous nous embrassâmes encore, il me donna mille bénédictions, & je pris congé de lui en le remerciant de ses bontez pour moi : il voulut m'accompagner jusqu'au rocher de l'autre côté duquel étoient nos gens, & j'eus même de la peine à l'empêcher d'avancer jusqu'à la chaloupe. Enfin mes prieres l'emporterent, nous nous embrassâmes encore ; & je retrouvai mes compagnons, qui me gronderent beaucoup d'être demeuré seul tant de tems & avec tant de confiance avec un Necromantien comme celui-là ; car enfin, vous me répondrez tout ce qu'il vous plaira, disoit l'*Espagnol* : mais vous ne me ferez jamais accroire : qu'un homme au milieu d'un desert inaccessible, ne doive tant de plaisirs qu'au secours de la nature seule. Ce qu'il dit avec tant d'emphase sur la Providence, il l'entend de la Magie, & ses prétendus échos sont de veritables Démons, dont l'office est d'exciter sur ces côtes les tempêtes frequentes qui les rendent inabordables,

&

& qui ont fait périr tant de Navires. Pour moi, je n'en fais pas le fin, je ne me crois nullement en sûreté, tant que je suis à portée de ses sortileges : en même-tems il s'empara d'une rame du jeune *Timothée*, & se mit à ramer de son mieux. Le Mousse prenant la parole à son tour, lui dit, il est certain qu'avec ses longs cheveux & sa barbe épaisse & blanche, il ressemble tout à fait à un Sorcier ; je croirois même qu'il compose ses charmes à présent, car nous allons avoir du mauvais tems, & je voudrois pour beaucoup être bien loin de ces rochers.

Effectivement peu de tems après, le vent s'éleva, & la mer devint assez rude, de sorte qu'il me fallut prendre le gouvernail, pour éviter les écueils où les flots nous poussoient à tous momens ; le vent se calma, dès que nous fumes en pleine mer, je pris une des rames, & nous arrivâmes à la côte, bien fatiguez, mais contens au delà de ce qu'on peu dire. Nous nous rendîmes à la premiere cabane, qui n'étoit habitée que de deux vieux *Indiens*, mari & femme, lesquels nous aiderent à préparer notre pêche & à la manger.

Ce qui se passa depuis ce tems-là jusqu'à

jusqu'à mon départ ne mérite pas que j'en entretienne le Public. Nous levâmes l'ancre le dix-septiéme de *May*. * Nous arrivâmes à *Panama*, sans qu'il nous en coutât que quelques tempêtes, dont le plaisir de séjourner quelques jours en terre ferme nous consola comme à l'ordinaire. Le Navire remit à la voile le cinquiéme de *Juin*, avec un vent favorable, après que nous eûmes négocié avec les *Espagnols* du bled, du coton, des lingots d'or & d'argent de la résine, des gommes & du poivre. Tel fut le commencement de notre voiage.

Nous n'étions pas à vingt lieues en mer, qu'il s'éleva un orage violent, qui dura quelques heures, & qui nous chassoit au *Nord Nord est*. Nous perdimes en cette occasion Monsieur *Jean Davis*, notre Chirurgien, renversé de dessus le tillac dans la mer par un flot prodigieux, qui passa par dessus notre château d'avant; par bonheur le Vaisseau ne fut pas endommagé. La perte de cet excellent homme nous empêcha de sentir le plaisir d'avoir échapé à ce danger avec tant de bonheur.

Il étoit autant le Chapelain que le

* 1724.

Chirurgien du Navire, & sa pieté exemplaire lui avoit fait donner parmi nous le nom de notre Théologien, nom qui à la verité lui étoit assez bien dû: car il avoit étudié à *Oxford* dans le College de *Hart-Hall* & ses parens l'avoient destiné au Ministere: mais l'amour de la Medecine & de la Chirurgie l'avoient emporté sur leur inclination, il s'étoit adonné à la derniere, & enfin quelques malheurs l'avoient obligé dans sa trente-cinquiéme année à quitter l'*Angleterre* *, tellement qu'il s'étoit embarqué à bord de *Jean & Marie*, qui partoient pour la *Nouvelle Angleterre*, où il avoit demeuré douze ans. C'étoit là que nous l'avions pris, pour remplacer notre Chirurgien qui étoit mort dans le voiage, & justement il vint à nous manquer lorsque nous nous flattions de le ramener bien-tôt dans sa Patrie, où nous nous faisions un plaisir de le rendre à sa famille. Je ne puis m'empêcher de rendre ici à sa mémoire ce que je voudrois lui rendre à lui même. C'étoit un homme pieux, sobre, juste, prêt à faire plaisir, & qui ne savoit ce que c'étoit que de faire tort à qui que ce soit; sa mo-

* En 1711.

rale

rale étoit saine & pure. Quoiqu'il n'eut pas reçu les ordres sacrez, il n'y avoit pas de jours, qu'il ne nous fit plusieurs fois la priere, & qu'il ne nous adressât d'utiles exhortations. Il faisoit l'office divin les Dimanches & les Fêtes, avec une dévotion qui inspiroit du respect, & pour ces saints jours, & pour sa personne même. il nous entretenoit souvent de la nature & de l'énormité du peché, qui donna occa- aux souffrances de *Jesus-Christ*, sur les tourmens de l'enfer, sur les plaisirs destinez aux bien-heureux, sur la création du monde, sur la bonté de la Providence, qui avoit formé tant de chose agréables & utiles pour les hommes. Quelquefois, il faisoit tomber la conversation sur la Philosophie naturelle qu'il possedoit, & d'autresfois sur d'autres Sciences, dont il savoit tirer des conclusions qui conduisoient à la pieté. Ajoutez à tant de vertus une humilité qui les lui faisoit ignorer à lui-même, une condescendence qui le faisoit agir avec nous, comme si nous avions eu nous mêmes ces vertus, une imagination vive & brillante, une humeur égale, une conversation amusante & gaie, voilà quel étoit

Monsieur

Monsieur *Davis*, que le Capitaine, l'Equipage & moi regretâmes également.

Je reviens maintenant à notre voiage. Je ne parlerai point des côtes de ces mers, que nos Géographes ont décrites parfaitement, & qui d'ailleurs ne servent de rien à mon sujet. Je dirai seulement un mot des places où nous négociâmes, de celles où nous touchâmes pour prendre des provisions & de ce qui nous arriva de remarquable sur notre route.

Le tems étant devenu beau, je me mis à lire les Mémoires du bon Solitaire; que je n'avois pas encore eu le loisir d'examiner à mon aise: il me sembloit que je voiois & que j'entendois encore cet homme sage & religieux. Je sentois en feüilletant ses écrits ce naturel qu'on ne sauroit contrefaire, & cette persuasion intime qui fait tant de plaisir, & que j'avois remarquée dans sa conversation. Je considerois avec étonnement par combien de malheurs Dieu l'avoit conduit enfin dans cette paisible & innocente solitude. J'admirois la direction immediate de la Providence en sa personne. Abandonné du monde entier, qu'il avoit abandonné lui-même

me avec joie, il paroiſſoit par ſes écrit qu'il ne le regrettoit pas dans cette Iſle inhabitée où les flots l'avoient jetté, & que cinquante années de ſolitude & de méditation ſur les miſeres & les folies des hommes n'avoient fait que l'affermir dans ſa réſolution de ſervir Dieu avec plus de pureté. Je m'imaginois être encore avec lui dans ſa cabane à l'abri des inquiétudes, de l'oppreſſion, des cérémonies, & de l'uſure. C'eſt ainſi que je paſſai le tems juſqu'à la Baie de *Gorgona* dans le *Perou*, ſans prendre garde aux éclairs, aux tonnerres fréquens, & à la pluie que nous eûmes preſque ſans ceſſe.

Lorſque nous fûmes en cet endroit, nous envoïâmes à terre une chaloupe montée de vingt hommes bien armez, avec ordre de nous apporter des proviſions à quelque prix que ce fût, parce que nous commencions à en manquer, & que nous n'en avions pas aſſez pris à *Panama*. C'eſt un terrain bas & marécageux. On y trouva un village aſſez pauvre, d'où néanmoins nos gens nous amenerent ſix cochons & quatre chevres, ſans compter quelques lingots d'or des mines voiſines, que les *Indiens* leur donnérent, en

leur

leur proteſtant que ces mines étoient peu de choſe. Les habitans de cette Iſle ſont belliqueux, & ſe battent avec des dards, dont la pointe eſt d'un bois dur comme le fer: elle a environ ſix lieües de longueur. On y trouve des ſinges, des lézards, des liévres, des cochons d'inde, & pluſieurs ſortes de ſerpens gros comme la jambe, ce qui fait qu'il y a un danger éminent à ſe promener en certains endroits de l'Iſle. Un de nos gens qui en fut mordú, ne vêcut que ſix heures, quoique peut-être il auroit été guéri de cette bleſſure, ſi notre Chirurgien, Monſieur *Davis*, avoit été encore vivant. Nous y pêchâmes quelques ſurmulets, & divers autres poiſſons d'un goût excellent, qui ſont inconnus parmi nous. Nous y trouvâmes auſſi un animal que les *Indiens* appellent *Mundago*, & que les *Eſpagnols* nomment *Pareſſeux*, nom qui lui convient parfaitement, vû la lenteur avec laquelle il ſe meut; il mange le fruit & les feüilles de l'arbre où il ſe trouve, & il en deſcend gras & luiſant. Mais malheur à lui, s'il n'y a pas quelque autre arbre auprès, ou ſi cet arbre eſt un peu haut, car il meurt

de faim, avant qu'il ait pu se résoudre à prendre la peine d'y grimper. Il est d'une extrême laideur, & ressemble à un singe, excepté qu'il a plus de poil, que ce poil est d'une longueur extraordinaire, & que d'ailleurs il est pesant & stupide.

Tandis que nous étions à la vûe de cette Isle, un *Espagnol* me raconta l'histoire d'un certain *Thomas Jenkins*, de la Province de *Lancastre*, Bosseman ou contre-maître sur un Vaisseau dont j'ai oublié le nom, qui fut laissé dans cette Isle, où il demeura seul deux ans & trois mois. Il fut découvert par quelques *Indiens*, qui vendoient de huitres aux *Espagnols*, & trouva moien de s'échaper de leurs mains, en se cachant dans les bois, où il aima mieux mener une vie errante & malheureuse, que d'être livré aux *Espagnols*. Enfin des *Anglois* qui trafiquoient sur cette côte, en entendirent parler aux *Indiens*, & s'imaginerent qu'il pourroit bien avoir été jetté là par quelques-uns des Pirates, qui infestoient ces mers, ce qui étoit la verité. Là-dessus, ils envoierent leur chaloupe dans l'Isle avec six hommes, auxquels ils donnerent une trompette parlante

parfaite. Ils le trouverent à la fin, après l'avoir cherché pendant six heures entieres, & avoir traversé plusieurs forêts.

Il leur raconta que le premier jour, il fut saisi de tristesse, & pensa tomber dans un désespoir affreux, lorsqu'il songea qu'il n'avoit aucun secours à attendre des hommes. Les Corsaires ne lui avoient laissé que ses habits & son couteau. Encore, s'il lui avoient donné des armes à feu & des munitions, il auroit eu le tems de se remettre, & le moien de pourvoir à sa subsistance en tuant des cochons d'inde ou du gibier, supposé qu'il y en eut, car il ne s'en apperçut que le lendemain, en reconnoissant l'Isle avec plus d'exactitude. Mais encore une fois ils lui avoient ôté jusqu'à la moindre chose. Pour achever de le désoler, il remarqua que l'Isle étoit pleine de serpens d'une grandeur prodigieuse, & il lui fallut grimper à la hâte sur un arbre élevé pour y passer la nuit. Il n'y a que ceux qui ont été dans une situation pareille, qui puissent en sentir l'horreur, & la faire sentir aux autres. Néanmoins il eut le courage de se résoudre à vivre, s'il étoit possible, & il trouva le lendemain

demain des coquillages excellens, qui lui suffirent pendant cinq jours, au bout desquels il prit par hazard un jeune chevreau. Il ne lui manquoit que dequoi cuire sa proie. Il se ressouvint par bonheur qu'il avoit souvent fait du feu, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre; sur le champ, il en fait l'épreuve avec du bois de Piment, à la maniere des *Indiens*, la chose lui réüissit, & il grille un morceau de sa proie. Il travaille ensuite à se bâtir une cabane, où il puisse se mettre à couvert, & cuire son manger à son aise. D'abord il avoit été réduit à griller son poisson & son gibier; Il s'avise de planter en terre deux morceaux de bois, en guise de chenets, & de se faire avec son canif une longue broche pour rôtir sa viande. Chaque jour il imaginoit ainsi quelque invention nouvelle, & supléoit par son adresse, tantôt à un meuble qui lui manquoit, & tantôt à un autre. Les ruisseaux qui couloient dans les vallées lui fournissoient de bonne eau & en abondance. Il trouva à la longue une nouvelle espece de piége, ou de trebuchet, où il prenoit des chevreaux. Il imagina un ragout délicieux de

choux,

choux, qu'il assaisonnoit avec le fruit du Piment, qui ressemble au poivre de la *Jamaïque*. Il dénichoit aussi quelques fois des œufs qui étoient d'un goût exquis. Cette vie laborieuse & agitée le rendit à la fin d'une vigueur & d'une agilité qui passe l'imagination. Il attrapoit les chevreuils à la course, & il lui arriva même un jour de prendre par ce moyen des Canettons, qui à la verité n'avoient pas encore la force de voler, mais qu'un autre que lui n'auroit pourtant jamais pu atteindre. Il leur coupa les aîles, & les mit près de sa hutte dans un petit ruisseau, où ils étoient devenus apprivoisez en moins de rien, lorsque une belle nuit, une troupe de Singes se jettérent sur ces pauvres oiseaux, dont ils ne laissérent pas un seul en vie. Cependant ses habits s'étoient usez, & ses souliers ne pouvoient plus lui servir. Il pourvut encore à ce besoin, en se faisant un habillement complet de peaux de lievre, qu'il cousit comme il put, en partie avec des fils tirez de ses vieux habits, & en partie avec des lanieres déliées de cuir. Il ne fit pas plus de façons à ses souliers; des peaux de liévre mises en quatre doubles, & cousuës aussi

avec des courroies, qu'il y passoit dans des trous faits avec son canif, devinrent pour lui une chaussure telle qu'il lui falloit. Voilà l'état où les *Anglois* le trouverent. Accoutumé à ce genre extraordinaire de vie, il fut un tems considerable à ne pouvoir souffrir les mets & les vivres qu'on lui donnoit sur le Vaisseau.

Après avoir séjourné trois jours dans cette Baie, où nous primes une grande quantité de chevreaux & de *maïs*, nous fimes voile vers les Isles de *Gallapago*. Nous eûmes d'abord plusieurs orages, du vent, de grosses pluies, & plusieurs de nos gens furent fort incommodez, ce que nous attribuâmes au foie des veaux de mer qui est mal sain, & dont ils avoient trop mangé. Le troisiéme jour de notre navigation, le tems changea, & nous eûmes des calmes fréquents.

Dans cet intervalle il nous arriva une avanture assez drôle. Une de nos *Negresses*, qui étoient trois sur notre bord, accoucha d'un garçon, noir comme sa mere, & beau comme un Ange. Elle avoit toujours été avec nous depuis notre départ du *Brésil*, &

nous

nous rendoit des bons services en qualité de blanchisseuse. La pauvre *Juno* se trouva grosse du fait d'un de nos gens nommé *Thomas Higgins* : je lui servis d'accoucheur avec les deux autres *Negresses*. J'avois acheté une petite provision de vin à *Panama*, j'en donnai une bouteille à la femme en couche, une aux deux assistantes, & une troisiémeme à *Higgins*, avec qui je la bus à la santé de l'accouchée. Le Capitaine pour comble de bonheur voulut bien ne pas traiter les coupables avec la rigueur des loix, pour ne point irriter son monde, dont il avoit besoin dans un voiage d'aussi long cours que le notre. Il se contenta d'obliger *Higgins* à promettre qu'il donneroit deux pistoles à *Juno*, pour élever l'enfant, dès qu'ils seroient arrivez au *Brésil*, ce que notre homme accorda d'abord avec plaisir. Tout alloit bien jusques là, lorsque *Thomas* se mit à réfléchir que cet enfant étoit son enfant & son image, que la *Negresse* n'étoit pas moins une femme qu'une blanche, & qu'il commettroit un crime atroce, s'il permettoit que le fruit de leurs plaisirs fut élevé dans l'idolatrie. Je m'apperçus bien-tôt de ses remords à son

air sombre & melancolique, & il s'adressa même à moi pour me demander quel parti je lui conseillois de prendre. Celui d'être joieux, lui répondis-je. Pourquoi s'embarasser d'une chose, qui est arrivée en *Amerique* à tant d'autres *Anglois*, sans qu'ils s'en soient jamais fait le moindre scrupule? J'eus beau dire, je ne le persuadai point, le crime des autres n'excuse pas le mien, répondit-il, & là dessus il me quitta, pénétré d'une tristesse qui me toucha; j'en avertis sur le champ le Capitaine, qui se mocqua de la délicatesse d'*Higgins*, & qui daigna à peine écouter mon récit, tant que je le pris seulement du côté de la conscience: mais je ne tardai pas à le faire changer de ton. Ecoutez, Monsieur, la chose est de conséquence, lui dis-je, j'ai vû des gens, que de moindres chagrins ont plongé dans une mélancolie funeste & incurable, & qui se sont défaits eux-mêmes dans un accès de leur mal: Il seroit fâcheux qu'*Higgins* eut le même sort, car c'est un garçon doux, utile & d'un bon naturel. N'y auroit-il, pas quelque moien de lui remettre l'esprit en repos? Oüi sans doute, Monsieur *Dorrington*, reprit le Capitaine.

Nous

Nous avons à bord le livre des *Communes Prieres :* cependant quand j'y songe, nous avons perdu le pauvre Monsieur *Davis* notre Chirurgien & notre Aumônier ; il n'y avoit que lui qui pût faire notre affaire. Pardonnez moi, elle est encore faisable, lui repliquai-je : depuis la perte que nous avons faite de Monsieur *Davis*, n'avons nous pas consolé nos malades, & rendu les derniers devoirs aux morts, selon les Rites de l'Eglise *Anglicane*, sans que personne y ait trouvé à redire ? Pourquoi donc ne pourrions nous point baptiser de même ? Il n'y a jamais de crime à faire une bonne action : ainsi au cas que vous y consentiez, je serai le Chapelain en cette occasion-ci, comme j'ai été l'Accoucheur dans l'autre, il n'y a plus qu'une difficulté qui m'arrête, nous n'avons point de Parrains ni de Marraines : néanmoins, comme vous le savez bien, le Sacrement du Baptême ne peut s'administrer décemment, & avec les regles prescrites par l'Eglise, sans les personnes en question. Le Capitaine répondit, que lui & son Lieutenant Monsieur *Clark* serviroient de Parrains. Voilà qui va bien, Monsieur, lui dis-je ; mais qui prendrons nous

pour Marraine ? Vous n'ignorez pas que nous n'avons aucune Chrêtienne sur notre bord. Je lui faisois exprès tant d'objections l'une après l'autre, sans lui en fournir la solution, afin de le piquer au jeu, par l'honneur qu'il se feroit d'avoir imaginé des expédiens pour tout. Mon homme se mit d'abord à rêver d'un air chagrin. Enfin reprenant la parole, Morbleu, vous m'embarassez étrangement, dit-il. Dequoi s'avise aussi *Higgins* de s'amouracher d'une Noire ? N'importe, j'en viendrai à bout. Nous avons à bord des *Negresses*, dont nous ferions aisément des Chrêtiennes, si on vouloit bien les presser tant soit peu. Il n'y a qu'à les catéchiser & les baptiser, elles sont d'âge à se passer de Parrains & de Marraines, & à repondre pour elles-mêmes; elles nous serviront ensuite de Marraines: J'applaudis à cette invention, & je le comblai de louanges & de remerciemens, qui lui firent un plaisir extraordinaire. En même tems, il fit appeller une des *Negresses*, que nous avions nommée *Diana*, & qui avoit environ vingt trois ans; il lui versa d'abord un grand verre de vin, qu'elle but à sa santé, après quoi il lui dit;

Or

Or ça, *Diana*, je compte que tu n'auras pas les mêmes fantaisies que ta Sœur *Juno*, & que tu ne donneras point un semblable regal, baste, comment se porte l'enfant ? Bien, Monsieur le Capitaine, dit-elle, il crie comme un petit perdu : cela ne fait point de mal, répondit le Capitaine, *Diana*, je t'envoie chercher pour une autre affaire. Ne te souvient-tu pas de Monsieur *Davis*, notre Chirurgien & notre Aumônier, qui t'a donné des remedes dans tes maladies ? Tu sais que c'étoit un brave homme, il te remontroit tes devoirs, & t'aprenoit à dire tes prieres. Ne les dis tu plus ? Serois tu fâchée d'être bonne Chrêtienne ? Elle répondit en *Anglois* corrompu & avec une simplicité merveilleuse, que les prieres étoient excellentes, qu'elle ne manquoit pas un seul jour à les dire, & qu'elle ne demandoit pas mieux que d'être baptisée pour en apprendre d'avantage, bon j'en suis bien aise, *Diana*, dit le Capitaine, qui me fit signe en même tems de lire à haute voix le formulaire du baptême des Adultes : Monsieur va te faire la grace que tu souhaites. Je la baptisai en effet, le Capitaine lui souffloit les réponses qu'elle devoit me faire, & nous

la nommâmes *Elisabeth*, comme notre Navire. Il ne restoit plus que de baptiser de même l'enfant nouveau né. Tandis que nous buvions une bouteille de vin, notre néophyte alla le chercher, & nous l'apporta dans la cabine, habillé du mieux qu'il lui fut possible, *Thomas Higgins* arriva dans le même moment, pâle, abbatu, défait, ne sachant ce que lui vouloit le Capitaine; nous nous hâtames de le tirer d'embarras. Le Capitaine lui dit que la *Negresse* venoit de recevoir le baptême, qu'on alloit le conferer au fils de *Juno*, que lui, son Lieutenant, & la nouvelle Chrêtienne, seroient parrains & marraine, qu'il s'agissoit seulement de savoir quel nom il vouloit qu'on donnât à son enfant : il répondit qu'il souhaitoit que ce fut le sien même. Jamais de la vie je n'ai vû un changement aussi subit que celui qui parut dans son visage, nous en fumes tous étonnez au dernier point. Ses yeux mornes devinrent vifs, son teint se ranima, une rougeur soudaine succéda à sa pâleur, la gaïeté prit dans son cœur la place des rémords qui le déchiroient; en un mot ce n'étoit plus le même homme, & il est surprenant que l'excès de sa joie ne le fit point mourir

rir sur le champ. Je baptisai ensuite l'enfant avec autant de décence qu'il me fut possible, & ses parrains le nommérent *Thomas*. Alors le Capitaine dit à *Higgins*, *Thomas*, comme cet enfant est né sur mon bord, & que j'en suis parrain, je crois que c'est à moi à prendre garde à son éducation, bien que je ne sois pas son pere: c'est aussi ce que je ferai, s'il plaît à Dieu, tant que je serai au monde, & je pourvoirai même à son entretien. Ce discours nous tira les larmes des yeux, & nous remerciâmes tous le Capitaine pour *Higgins*, qui ne savoit que faire pour lui témoigner sa joie & sa reconnoissance. La cérémonie fut suivie d'un repas, dont nous fûmes, le Lieutenant, moi, *Higgins* & *Elisabeth*, & où la joie autant que le vin anima la conversation, & ainsi finit l'histoire.

Le lendemain nous eûmes une chaleur extraordinaire, & il tomba la nuit une rosée épaisse & froide, qui coûta la vie à trois hommes de l'équipage.

Le vingt-cinq, pendant la nuit, la mer parut rouge comme du sang, sur quoi un nommé *Etienne Jones* accourut nous avertir, que nous nous hâtassions, qu'on n'avoit jamais rien vû de semblable

blable. Nous imaginions d'abord que nos gens se trompoient : mais dès que nous fumes sur le tillac, nous apperçûmes à la lueur de la Lune qu'ils avoient raison, & nous conjecturâmes que c'étoit une grande quantité de frai que le hazard avoit ramassé en cet endroit.

Le cinquiéme de Juillet, nous arrivâmes aux Isles de *Callapago*, & nous jettâmes l'ancre à environ un mille de la côté, dans un terrain uni & sablonneux. Notre dessein étoit d'y faire de l'eau, mais nous n'en trouvâmes point ; & pour comble de malheur plusieurs de nos gens tomberent malades : néanmoins il n'en mourut aucun jusqu'á notre arrivée à l'Isle de *Puna* dans le *Perou*. Nous entrâmes de là dans la riviere de *Guiaquill*, où nous vendîmes quelques marchandises aux *Indiens*, qui en auroient pris encore d'avantage, sans la jalousie des *Espagnols*, qui nous regardoient comme autant d'espions envoiez par les Boucaniers ; ainsi nous jugeâmes à propos de lever l'ancre, aprés avoir pris autant d'eau & de provisions, qu'il nous en falloit jusqu'à l'Isle de *Lobos*.

Le dix au soir, nous nous trouvâmes devant l'Isle de *Sancta Clara* ; où nous passâmes la nuit avec une tranquillité dont

dont nous ne devions pas long-tems joüir : en effet, le lendemain, comme nous pensions mettre à la voile, on reconnut que le vaisseau avoit fait une voie d'eau, de sorte que nous fûmes obligez d'avoir sans cesse la main à la pompe. Notre malheur ne se borna pas là : nous n'avions pas encore fait six lieües, qu'il s'éleva un vent violent, & que le ciel parut d'une noirceur épouventable, au *Nord-est*. Les nuages s'avançoient de notre côté ; nous ferlâmes l'une après l'autre tout ce que nous avions de voiles : un instant après nous fûmes accueillis d'une grosse pluie, de tonnerres & d'éclairs. La mer sembloit être un étang de feu, les nuages étoient noirs sur nos têtes, & d'un rouge sanglant à l'horison. Les flots élevez jusqu'aux nuës par le vent, brilloient comme des éclairs, & retomboient avec un bruit affreux, nous y perdîmes une de nos ancres, qu'ils arrachérent de dessus le pont, avec un fracas qui répandit la consternation parmi nous : cependant nous n'osions, ni avancer ni reculer, ni faire le moindre mouvement, de peur que notre vaisseau ne coulât à fonds. Par bonheur, le vent & la pluie s'abbattirent, & nous remarquâmes avec joie le

feu

feu *Saint Elme* sur le haut de notre grand mât. On sait que ce Phénomene est d'un heureux présage, quand il paroît dans un lieu élevé, où il brille comme une petite étoile, au lieu qu'il pronostique une tempête prochaine & violente, lorsqu'on le voit se glisser comme un ver sur le tillac. Les mariniers croient que c'est une espece de gelée, condensée par le vent de la pluie, les vapeurs de la mer & l'air, parce qu'on ne le remarque jamais que dans le tems orageux. Quoiqu'il en soit, le beau tems qu'il nous annonçoit, succéda bientôt à l'orage, & nous eûmes une navigation favorable jusqu'au dix-huit, que nous abordâmes à l'Isle de *Lobos* vers le minuit, excepté qu'il nous fallut toujours pomper sans relâche.

Nous moüillâmes sur un fonds net & propre, entre deux Isles, où nous avions vingt brasses d'eau. Il fut résolu d'y carener notre vaisseau : ainsi aiant pris le tems que la mer étoit haute, nous le toüâmes dans un abri au Sud de l'Isle, où nous le hallâmes comme nous pûmes à terre, & nos charpentiers se mirent à l'ouvrage dès le lendemain. L'Isle est sterile & manque d'eau fraiche. Nous y tuâmes beaucoup de veaux

marins

marins, des lions de mer, des pingoins, je ne ſais quels oiſeaux de mer gros comme des canards, dont la chair eſt un ragout aſſez mediocre, au lieu que les œufs en ſont excellens, & de petits oiſeaux noirs, qui font des trous dans la terre pour y paſſer la nuit, & qui ſont un manger délicieux. On y trouve encore beaucoup de vautours & de corbeaux, nous ne crûmes pas qu'ils valuſſent un grain de poudre.

Voilà comme nous paſſions notre tems en attendant que le navire fut prêt. Enfin, le vingt ſix nous nous trouvâmes en état de partir, & le ſept d'Août ſuivant, nous mîmes pied à terre dans l'Iſle de *Femando*. Juſtement, l'hiver venoit d'y finir, car il ne dure que deux mois en cette patrie de l'*Amerique*, ſavoir pendant *Juin* & *Juillet*. Nous y trouvâmes quelques *Européens* qui avoient été jettez ou abandonnez, & qui nous raconterent qu'ils avoient vêcu à leur aiſe dans cette Iſle. Nous y racommodâmes nos voiles, & nous nous y divertîmes à la pêche, L'Iſle eſt également ſaine & agréable. Ceux de nos gens qui avoient été indiſpoſez ſur la mer, y recouvrerent tous la ſanté, graces à la pureté de l'air, & à la bonté des fruits du

Piment,

Piment, qui y abondent & qui répandent dans l'Isle une odeur délicieuse. Notre Capitaine y fit du bois & de l'eau, & nous prîmes une quantité considerable de lions de mer, & de veaux marins, qui sont un manger excellent, hors le foie dont il est mal-sain de goûter. Nous tuâmes aussi une trentaine de chevreaux, & nous cueillîmes du cresson alenois, dont nos Mariniers avoient un besoin extreme pour le scorbut, dont la plûpart étoient attaquez.

Le douze nous mîmes à la voile pour le *Cap Verd* dans le *Chili*, & on moüilla devant l'Isle de *San Jago*, où nous envoïâmes une chaloupe, qui rapporta quelques cochons, des moutons, du maïs & du piment. Le traitement que les Sauvages de cet endroit ont reçu des *François*, les a rendus artificieux & fripons, tellement que s'ils ne peuvent trouver avec vous un avantage qui les satisfasse, ils sçavent y supléer par leur adresse à vous voler: néanmoins nous nous tirâmes assez bien de leurs mains.

Nous levâmes l'ancre le vingtiéme; & nous tournâmes au tour du *Cap de Horn*, qui est à cinquante & un degrez & quinze minutes, selon le calcul de notre Pilote, car pour moi, j'avoüe que

j'ignore

j'ignore ces ſortes de choſes parfaitement. Nous eûmes beau tems dans cette Navigation, & il ne nous arriva rien de remarquable, ſi ce n'eſt que le vingt neuf un Corſaire nous donna la chaſſe pendant douze heures entieres, juſqu'à ce que la nuit nous ſépara.

Le quatre Septembre, nous dépaſſâmes l'Iſle de *Faulkland*, où nous vîmes une infinité de Marſouins, dont les narines ſembloient autant de gros jets d'eau.

Le cinq, un de nos hommes tomba dans la mer, en faiſant quelque manœuvre, & fut noié avant qu'on eût pû le ſecourir.

Le vingt cinq, nous dépaſſâmes le Cap *Saint Antoine*, près de l'embouchure de *Rio de la Plata*, d'où nous arrivâmes quatre jours après à l'Iſle *Grande*, ſur la côte du *Bréſil*. Nous y prîmes un Pilote, qui nous conduiſit la ſonde à la main dans un abri à la pointe méridionale de l'Iſle. Elle a environ neuf lieües de longueur, & le terrain y eſt élevé ſur le bord de l'eau. Bois de charpente, bonne eau, ſinges, gibiers, oranges, limons, bœufs, moutons, cochons, volailles, ſucre, tout y abonde. Comme il faiſoit un chaud extreme, nous y bûmes du *Rum* & du

Punch *

Punch * délicieux, en quantité, & nous fîmes une provision considerable de citrons.

Le Capitaine avoit reçu en cet endroit une lettre, par laquelle les propriétaires du vaisseau lui commandoient de revenir en droiture, sans passer par la nouvelle *Angleterre*, selon leur prémiere intention : c'est ce qui fit que nous remîmes a la voile avec assez de précipitation. Je repris pendant notre route les mémoires du bon Solitaire, que je lus encore avec un nouveau plaisir, & je travaillai à les rédiger en bon ordre, pour les publier dès que je serois dans ma patrie. Je puis protester que je n'y ai ni ajouté, ni rétranché, ni changé quoi que ce soit dans le fond de l'histoire, seulement je corrigai le stile qu'une absence de cinquante ans & la désacccoutumance de parler avoient rendus un peu vieux & négligé. Je détachai aussi les vingt-huit prémieres années de sa vie des cinquante suivantes, pour faire des unes & des autres deux livres sépa-

* Deux sortes de liqueurs que les *Anglois* font. La prémiere s'apelle en *France* eau des *Barbades*. La seconde est composée d'eau de vie, de sucre, & de jus de citron.

rez,

rez, en ſorte que mon voiage en contienne trois. Voilà tout ce qu'il y a de moi dans l'Hiſtoire du *Solitaire Anglois.*

Je l'avois déja aſſez avancée, lorſque nous abordâmes à l'Iſle de *Juan Fernandez*, où nous vîmes un oiſeau nommé *Alcatres*, qui eſt d'une grandeur prodigieuſe & dont les aîles ont depuis huit juſqu'à dix pieds de large. Il s'y trouve auſſi un Serpent, qu'on appelle *Liboia*, dont on raconte des choſes qui me paroiſſent incroiables, quoique pluſieurs *Portugais* nous les aient affirmées d'un air à devoir nous perſuader. On dit entre autres, qu'il y en a qui ont trente pieds de long, & qui ſont de la groſſeur d'un muid de vin, à quoi on ajoute qu'ils mangent un Chevreuil eu un repas. Quoiqu'il en ſoit, nous trafiquâmes dans cette Iſle avec les *Portugais*, que nous traitâmes civilement, & qui nous fournirent de tout ce qui nous étoit néceſſaire. Pendant notre ſéjour parmi eux, il leur arriva un Brigantin chargé de *Negres*, pour travailler aux mines d'or. Nous perdîmes au même endroit ſept hommes de l'équipage, dont quatre moururent, & trois deſerterent. La perte de ces derniers ne nous chagrina pas beaucoup, parce que *Timothée Anchors*

les

les avoit entendu méditer ensemble un complot, de faire revolter l'équipage contre le Capitaine, & de se rendre maîtres du Navire dès que nous serions en mer; ensuite lorsqu'il vinrent à considerer les difficultez de leur dessein, l'incertitude d'y engager assez de monde pour le faire reüssir, & la rigueur des supplices auxquels ils devoient s'attendre si la chose tournoit mal, ils aimerent mieux s'enfuir que de rien entreprendre contre nous, ou de s'exposer à être trahis l'un par l'autre. Notre Capitaine ne meritoit pas que les siens le traitassent de la sorte. C'étoit un homme d'une bonté extraordinaire; mais il n'y a rien qui puisse toucher ces ames brutales & farouches : la terreur seule ou leur intérêt peuvent en arracher quelque chose, & ils n'auroient pas cessé de remuer tant qu'ils auroient été dans le navire.

Le dix d'Octobre, après avoir laissé à terre une de nos *Negresses*, qui ne vouloit pas se faire Chretienne, nous mîmes à la voile, ne nous reservant de femmes que *Juno* & *Elisabeth*, que le Capitaine prit pour servantes, afin qu'elles élevassent l'enfant de *Higgins*. Il ne nous arriva rien de remarquable pendant les premieres vingt quatre heures, nous passâmes le

tropique

tropique le ſecond jour, & le lendemain nous vîmes terre. Nous courions au *Sud Sud-Oueſt*, & il fit un tems ſombre toute la nuit, avec des ondées de pluie. A la pointe du jour, nous découvrîmes l'Iſle de l'*Aſcenſion*, où nous jettâmes l'ancre, environ à neuf heures, la mer y eſt d'une profondeur extreme. Nous repartîmes le lendemain, & nous allâmes au *Nord-Nord eſt* avec un vent frais, juſqu'au dix ſept, que nous paſſâmes la ligne.

Le jour ſuivant il nous arriva une avanture fâcheuſe. Nous avions amené du *Mexique* un jeune ours, avec lequel nos gens avoient coutume de badiner, & qu'ils ſe plaiſoient à agaçer par mille malices. Un *Irlandois* nommé *Thad Obryan*, qui avoit environ ſeize ans, s'aviſa de faire comme les autres, & trouva moien de lui paſſer une petite corde à la jambe gauche, moienant quoi, maître de l'animal, il le traînoit d'un bout du navire à l'autre à ſa fantaiſie: à la fin, l'ours devint furieux de ſe voir balotté en cette maniere, le pauvre *Thady* vint à gliſſer: dans le même inſtant, l'ours le ſaiſit à la gorge, avec tant de rage & de violence, que *Thady* étoit mort avant qu'on put l'arracher d'entre les pattes de cette bête.

Nous

Nous n'avancions qu'avec une extrême lenteur vers les Isles du *Cap Verd*, à cause d'un calme continuel, qui nous désoloit. Le vingt-six, il s'éleva un ouragan violent accompagné d'éclairs, & on eût dit que le ciel & la mer étoient en feu, mais la tempête ne dura que quelques heures. Nous eûmes ensuite un tems charmant, & le vent étoit Sud en plein, de sorte que le trois *Novembre* au matin, un Matelot apperçut terre du haut du grand mât. On jugea d'abord que c'étoit une des Isles du *Cap Verd*, & en effet il se trouva que c'étoit l'Isle *Saint Vincent*, où nous jettâmes l'ancre dans un fonds de cinq pieds d'eau. Nous dépassâmes le lendemain l'Isle de *Saint Nicolas* qui est la principale de celles du Cap. Il y en a une d'où on tire une quantité prodigieuse de sel qui se congele de soi même dans les marais salans. On y trouve des chevreuils qui ne valent pas grand chose, & un peu de gibier. Nous y vîmes aussi des *Flamands*. Ce sont de grands & gros oiseaux, qui ressemblent aux Herons, & qui ont le plumage rougeâtre: ils vont chercher leur nourriture dans les lieux marécageux, & dans les étangs où il n'y a que peu d'eau, il est difficile de les tuer à cause de leur vîtesse.

Nous

Nous achetâmes de l'ambre gris des *Espagnols* dans l'Isle de *Saint Nicolas*; nous nous apperçûmes qu'ils vouloient nous attraper avec leur ambre contrefait. Il y a là quelques vignes & plantations qui appartiennent aux *Portuguais*. Leur vin ressemble à celui de *Madere*, par le goût, la couleur pâle, & l'épaisseur. Les habitans y sont noirs, & vivent ensemble dans les vallées.

Pendant notre séjour dans cette Isle, nous nettoïâmes notre fonds de cale, & nous creusâmes des puits à terre pour nous fournir d'eau fraiche; il ne s'en fallut gueres que nous n'eussions pris une peine inutile, par la faute d'un de nos gens, qui étant allé au fonds de cale avec une chandelle, y mit le feu à une bale de coton. Par un bonheur extraordinaire, on s'en apperçut à la fumée épaisse qui se répandit dans le Vaisseau, avant que la flamme eut pû percer & s'étendre aux autres bales : ainsi nous y apportâmes un prompt secours, & nous étendîmes le coton sur le Pont, de peur qu'il n'y fut resté quelques étincelles, qui nous auroient rejettez bientôt dans le même embarras.

Le huit, nous dépassâmes l'Isle de *Mayo*, qui est une de celles du *Cap Verd*.

Nous découvrîmes au *Sud-Ouest* l'Isle *del Fuego*, nommée ainsi d'un Volcan qui y brûle sans cesse, & dont les Vaisseaux apperçoivent les flammes pendant la nuit à une distance considerable. *Les Potuguais* de *Saint Nicolas* nous dirent qu'il y avoit néanmoins des habitans dans cette Isle, au pied de la montagne près de la mer, & qu'on y trouvoit des arbres de *Cocos*, des chevreuils & du gibier.

Nous apprîmes des mêmes personnes qu'il y avoit dans l'Isle de *Saint Antamio* une sorte d'araignées d'une extrême grosseur, qui filoient leur toile entre deux arbres, & qui savoient lui donner tant de force, qu'un homme avoit peine à la rompre. Ils ajoûtoient qu'on y trouve des ânes sauvages, & qu'il y a des salines, où sans aucun travail de la part des habitans, le Soleil durcit une quantité prodigieuse de sel, dont on charge tous les ans plusieurs Navires; que le débit peu considerable, étoit ce qui faisoit que les *Potuguais* en laissoient une partie.

Lorsque nous eûmes terminé nos affaires aux Isles du *Cap verd*, nous levâmes l'ancre, & nous partîmes avec un vent frais, qui nous portoit au *Sud Sud-Ouest*.

Ouest. Le dix-sept au soir, nous apperçûmes trois Vaissaux au *Ouest Nord-Ouest*, qui nous parurent tenir la route des Isles *Canaries*, qui étoit la nôtre. La nuit fut charmante, & nous passâmes le Tropique à la pointe du jour. Nous remarquâmes alors des nuages épais à l'horison qui nous annonçoient une tempête prochaine: le vent étoit au *Nord Nord-Ouest*. Nous ferlâmes nos voiles, excepté celles du grand mât & du mât de misaine, & nous lestâmes le Navire d'une maniere égale. Comme le vent augmentoit; & que les flots grossissoient à mesure, il fallut caler encore ces deux voiles, & abattre même nos mâts à demi, sans quoi nous aurions couru un danger extrême, si le vent les avoit fait tomber sur notre pont, ainsi qu'il y avoit apparence qu'il l'auroit fait. Cependant le vent soufloit avec une violence incroïable, & il tomboit des torrens de pluie, qui nous inondoient. Heureusement cet orage ne dura que quatre heures, & le tems se mit au beau. Sur le soir, environ à six heures, le vent devint *Sud-Ouest*, & nous apperçûmes le *Pic de Teneriffe* à quelque neuf lieuës de distance: nous vîmes aussi des poissons volans & des herbes de mer

E ij qui

qui surnagent sur les flots. Un vent frais soufla toute la nuit, & nous dépassâmes les *Canaries* à la pointe du jour.

Le vingt-un, nous jettâmes l'ancre dans le port de *Sancta Cruz*, Ville de l'Isle de *Teneriffe*, où nous avions trente pieds d'eau sur un fond noir, & limoneux, à environ un demi mille de la côte. En général, le terrain est assez élevé dans cet endroit, & il y a du danger à en approcher avec des chaloupes, jusques-là que les Vaisseaux mêmes sont obligez quelquefois de sortir du port pour entrer en pleine mer, ou de faire filer leurs ancres, parce que ce havre est tout-à-fait ouvert du côté de l'Est. Les Navires ne manquent point d'y faire de l'eau qui est excellente.

Sancta Cruz est une petite ville, qui fait face à la mer, avec deux Forts pour défendre le Havre; il y a quelques Marchands *Anglois* qui y sont établis. Les maisons sont basses, uniformes & couvertes de tuile. Il y croît de toutes parts des orangers, des limoniers, des vins de *Malvoisie*, de *Canarie* & de *Verdona*. Les Jardins y sont d'une beauté enchantée. C'est dommage qu'à *Oratavia* le païs va toujours en montant & en descendant,

de

de ſorte qu'on ne peut s'y promener à pied, & qu'on y uſe une infinité d'ânes & de mulets. La Ville eſt pleine de Couvents. Le Païs fournit en abondance du froment, de l'orge, du maïs, des pois, des féves, des pommes, des poires, des prunes, des ceriſes, des grenades, des citrons, de la ſalade, enfin toute ſorte de fruits & d'herbages excellens. Chevaux, Anes, Mulets, Vaches, Chevreuils, Cochons, Bêtes fauves, Gibier, Volaille; vous y avez de tout, & en quantité: néanmoins les proviſions ſont cheres dans les Iſles où on trafique; mais non pas dans les autres.

L'Iſle de *Fer* eſt remarquable, en ce qu'il n'y a d'eau fraiche qu'au milieu de l'Iſle, ſous un arbre, dont le ſommet eſt toujours couvert de nuages, & des feüilles duquel dégoute ſans ceſſe une eau excellente à boire.

Les Iſles *Canaries* ſont le rendez-vous ordinaire de la Flotte *Eſpagnole* à ſon retour d'*Amerique*, & c'eſt-là qu'elle reçoit les ordres du Roi pour décharger ſes Marchandiſes.

Nous partîmes le vingt-cinq *Novembre* de *Sancta Cruz* pour les Iſles *Canaries*. Elles ſont d'une fertilité extraordinaire, & on y fait deux recoltes par

 an.

an. Les revenus des Isles consistent en miel, en cire, en sucre & en vins excellens, dont nous fîmes de grosses emplettes. Il y croît aussi un certain arbre, dont il coule un liqueur rouge, qu'ils appellent sang de dragon. Malgré la chaleur qu'il y fait, l'air y est fort salubre, & en général c'est un païs des dieux.

Le trois de *Decembre*, après avoir acheté ce que nous voulions, nous prîmes la route de l'Isle de *Madere* avec un bon vent, & nous apperçûmes plusieurs vaisseaux devant nous. Le jour suivant, sur les huit heures du matin, nous vîmes *Madere* à quatre lieuës de nous, & nous y allâmes mouiller. C'est une Isle charmante & fertile. Les vins qu'elle produit sont d'une force & d'une délicatesse qui les ont rendus célebres : nous y ancrâmes dans un port fait en demi-lune qui est proche de la ville. Environ à six lieuës est une autre Isle nommée *Porto Sancto*, qui produit les mêmes denrées que *Madere*, où nous prîmes trente tonneaux de vin.

Nous en partîmes le dix avec un vent d'*Ouest* ; nous n'avions pas fait six lieuës, qu'il devint *Nord-d'Ouest*, & que le ciel se couvrit de nuages épais & noirs,

ce

ce qui préſageoit une tempête : nous prîmes les précautions qui étoient naturelles en une occaſion ſemblable, & nous nous en trouvâmes bien. Le vent devint fort en un moment, la pluie commença à tomber ave la grêle, les flots s'élevoient à une hauteur prodigieuſe, & ils jetterent même un dauphin ſur notre bord; néanmoins notre vaiſſeau ne fut pas endommagé, & le mauvais tems ne dura que dix-huit heures. Le reſte de notre navigation ſe paſſa comme nous pouvions le ſouhaiter, & nous arrivâmes dans notre patrie le troiſiéme *Janvier* de l'année ſuivante.

J'eſpere que la deſcription de ce voïage du *Mexique* n'aura pas déplu au Public; du moins, je puis aſſurer que je ne me ſuis propoſé de choquer qui que ce ſoit, & que je n'ai eu en vûe que de délaſſer mes compatriotes pendant quelques momens.

NB. *J'ai communiqué les mémoires ſuivans à un ami de* Londres, *qui s'eſt chargé de les publier : s'ils ſont bien reçus, je ne pourrai recevoir de nouvelle, qui me faſſe plus de plaiſir à mon retour dans ma patrie. En attendant, mes affaires me rappellent au*

 Perou

Perou *& au* Mexique, *où j'espere revoir mon cher Solitaire* Philippe Quarll.

Du Vaisseau le Bristol, *ce* 6. Novembre 1725,

EDOUARD DORRINGTON.

FIN du Livre Premier.

LE SOLITAIRE ANGLOIS.

LIVRE SECOND.

Naiſſance & éducation de Monſieur Quarll. *Ses avantures extraordinaires depuis ſon enfance. Son arrivée dans l'Iſle deſerte. Le tout extrait des Mémoires donnez par lui-même à Monſieur* Edouard Dorrington, *Auteur du Livre précédent*

PHilippe *Quarll* naquit à *Londres* dans la Paroiſſe de Saint *Gilles* en mil ſix cens quarante-ſept. Son pere *Thomas Quarll* avoit été un maître Maçon aſſez bien dans ſes affaires ; aïant eu du malheur dans quelques entrepriſes, il avoit été reduit au métier pénible & bas d'ouvrier en briques, & ſa femme s'étoit miſe à coudre des voiles de vaiſſeaux,

& à nettoier les maiſons. *Philippe* né dans ces triſtes circonſtances, fut abandonné aux ſoins de quelques voiſins charitables, qui voulurent bien le garder pour un profit médiocre, juſqu'à ce qu'il fut en état de parler & de marcher ſeul. On le mit enſuite dans une école, chez une bonne vieille femme, où il demeura juſqu'à l'âge de ſix ans.

Un jour qu'il en revenoit, après avoir attendu long-tems à la porte du logis, il fut apperçu par un voiſin qui avoit conçu pour lui une tendreſſe particuliere, tandis qu'il l'avoit eu dans ſa maiſon & en ſa garde. Cet homme s'aviſe de le prendre par la main, & de le conduire chez ſa mere, qui travailloit chez une vieille Dame dans la *Great-Ruſſell-Street*. Le proprietaire étoit juſtement à la porte : comme il aimoit les enfans à la folie, il n'eut pas plutôt apperçu celui-ci qui étoit d'une beauté peu commune, qu'il le prit dans ſes bras, & le porta à la vieille Dame, qui venoit en ce moment d'achever ſes dévotions accoutumées.

Je dois vous dire que la mere de *Quarll* l'entretenoit avec une propreté qu'on n'auroit pas dû attendre ni de ſon indigence, ni de ſes occupations.

D'ailleurs

D'ailleurs il étoit beau de visage, grand pour son âge, bien-fait, des traits réguliers & proportionnez, un teint vif & fin, de grands cheveux frisez, je ne sais quoi d'aimable & de gai dans la physionomie, & de dégagé dans les manieres. Ces qualitez charmerent la bonne Dame qui ne s'étoit attendue à rien de semblable dans un enfant d'aussi basse naissance : elle ne pouvoit se lasser de le baiser, de lui faire de petits présens, de causer avec lui, de souhaiter qu'il lui appartint : elle se disoit à elle-même : pourquoi ne ferois-je pas pour lui ce que j'aurois fait pour un propre fils, qui peut-être l'auroit moins mérité? Si je ne suis pas sa mere, je l'aime autant qu'une mere feroit. Sa mere lui a donné la naissance, qu'elle ne pouvoit lui refuser, sans exposer sa propre vie: mais moi je lui donnerai un bonne éducation. C'est la meilleure maniere de montrer sa tendresse à des enfans, & c'est ce que ses parens ne sont pas en état de faire.

Elle fit part de ses sentimens à la mere de *Quarll* qui en fut charmée. On mit l'enfant en pension chez un maître, à qui sa pieté, sa sagesse & sa science avoient procuré plusieurs Pensionnaires

 d'une

d'une naiſſance diſtinguée. L'intention de cette charitable Dame étoit de lui laiſſer *Quarll*, juſqu'à ce qu'il fut en âge de choiſir entre les ſciences ou entre le commerce, auquel cas elle auroit donné à ce jeune Eleve quarante livres ſterling par ſon teſtament, pour s'établir en quelque endroit.

Par malheur elle vint à mourir quelques mois après, ſans avoir eu le loiſir de pourvoir à la fortune de *Quarll*. La Providence ne le jetta dans cet embarras, que pour lui faire mieux ſentir le ſoin extraordinaire avec lequel elle veilloit ſur lui, & la reconnoiſſance vive à laquelle il étoit obligé envers elle. La docilité & le naturel de *Quarll* pour les ſciences l'avoient fait paſſer bien-tôt devant ſes anciens compagnons d'étude, & le Maître avoit conçu pour lui une tendreſſe particuliere: on peut dire même qu'il l'avoit adopté en quelque façon. Il ſe faiſoit un plaiſir de découvrir & de cultiver ſes talens naiſſans: ſa maxime étoit qu'un enfant d'un beau génie eſt comme un arbre brut & informe, qu'un ouvrier habile dégroſſit peu à peu, & dont il fait ſortir enfin un Heros ou un Dieu, comme il lui plaît. Ainſi il conſideroit avec joie les

marques

marques de vertu & d'esprit que *Quarll* donnoit de tems en tems, & il se félicitoit de pouvoir élever en sa personne un citoïen excellent pour la patrie. La mort de la pieuse Dame qui le lui avoit confié le toucha vivement : il regrettoit tant de qualitez brillantes, que le défaut d'éducation alloit rendre inutiles; il ne pouvoit se résoudre, ni à renvoïer son disciple, ni à le garder auprès de lui, de peur qu'il ne fut contraint de l'entretenir à ses dépens. Enfin il prit le parti d'exhorter ses parens à faire de leur mieux pour lui fournir les choses nécessaires, moïennant quoi il s'offrit à l'enseigner gratuitement.

Cette proposition fut acceptée, & *Quarll* étudia quatre ans dans cette école, où il apprit à écrire, l'arithmetique & le *Latin* : ses progrès dans la Musique ne furent pas moindres; elle lui fut enseignée pour rien par un maître, qui se plût à mettre à profit la beauté de la voix & la justesse d'oreilles, qu'il lui avoit remarquées plusieurs fois. Il ne lui manquoit plus que d'être dans un âge, qui pût imprimer le respect à des enfans, moïennant quoi son maîrre vouloit bien lui confier les moins âgez de son école, & lui donner un salaire tel

que

que les Soumaîtres reçoivent d'ordinaire. Il y avoit même près d'un an qu'il le soulageoit déja dans les fonctions laborieuses de sa charge: mais la fortune abandonna encore une fois le pauvre *Quarll*. Le vieux bon homme mourut, on lui donna pour successeur un Ministre Non-Conformiste, avancé en âge, une partie des Pensionnaires déserterent & il congédia *Quarll*, dont il n'avoit pas besoin.

Le voilà donc replongé dans l'indigence pour la seconde fois, & forcé de retourner chez sa mere, qui aïant perdu son mari, se trouvoit moins en état que jamais d'élever ce fils avec les soins que ses dispositions excellentes méritoient. Elle lui proposa d'apprendre un bon métier, qui pût lui donner de quoi vivre, lorsque la vieillesse ou la mort l'auroient rendu incapable de lui en donner elle-même. Elle avoit amassé à force de travail & d'économie cinq livres sterling; elle les destina pout cette fin.

Le pauvre *Philippe* se trouva là-dessus dans un grand embarras. Outre qu'il avoit été élevé jusqu'alors d'une maniere à lui faire esperer de devenir autre chose qu'un simple artisan, son naturel

rel doux lui faisoit apprehender de tomber sous la direction d'un maître dûr, violent & sans égards comme il avoit oüi dire que la plûpart étoient. Cependant, comme il faisoit déja des réflexions qui surpassoient la portée de son âge, il sentit que c'étoit une nécessité de se soumettre à sa mauvaise fortune, &chercha lui-même un maître dont l'humeur lui convint, sans se soucier si le métier qu'il pourroit faire étoit avantageux ou non. Son choix tomba sur un Serrurier voisin & ami de son pere, qui lui avoit témoigné plusieurs fois qu'il l'aimoit, & à qui il se donna en qualité d'apprentif.

Ils s'accorderent d'abord ensemble on ne peut pas mieux. Le maître étoit humain & patient : l'apprentif étoit attif, docile, exact, & adroit ; tout alloit à charmer pour l'un & pour l'autre. *Quarll* n'étoit pas fait pour joüir longtems d'un bonheur tranquille. Son maître aïant répondu pour un de ses amis qui avoit fait banqueroute, fut mis en prison, ses effets saisis, & *Quarll* réduit à retourner de nouveau chez sa mere au bout d'un an.

Ce fut un coup funeste pour ce jeune garçon, qui comptant toujours de ren-

trer chez ſon maître, dont on ſe flattoit que les affaires ſeroient bien-tôt rétablies, ſe trouva en attendant abandonné à lui-même parmi une foule d'enfans propres à le corrompre : néanmoins il auroit peut-être ſçû réſiſter aux mauvais exemples qu'ils lui donnoient. Un jour qu'il jouoit avec eux dans la rue, un voleur nommé *Jacques Turner* s'amuſa quelque tems à l'examiner, & jugea à ſon adreſſe qu'il pourroit lui être utile dans ſes vols. *Quarll* étoit habillé d'une maniere, qui montroit ſon indigence, & qui faiſoit penſer qu'on le gagneroit ſans peine : le voleur ne perdit pas l'occaſion favorable. *Quarll* échauffé à force de courir & de ſauter, courut à une fontaine voiſine, où *Turner* l'arrêta par le bras, en lui diſant ; veux-tu te tuer, mon fils ? Tu meurs de chaud, & tu veux boire froid : crois-moi, allons-nous-en à quelques pas d'ici, & je te donnerai de la bierre douce excellente. Le pauvre garçon ſe laiſſa conduire à un méchant cabaret dans une ruelle malpropre & ſombre : *Turner* lui fait avaler d'abord une quarte de bierre : il en vient une ſeconde que *Quarll* boit de même : enfin la liqueur lui monte à la tête, & il s'endort ſur le doſſier du banc où il étoit aſſis.

Le

Le voleur se croïant alors assuré de lui, le laissa dormir à son aise & l'enferma à clef, en défendant qu'on l'éveillât, ou qu'on le laissât sortir avant son retour : il alla ensuite préparer toute chose pour le dessein qu'il avoit formé de voler cette nuit même un riche marchand. *Quarll* devoit être le principal instrument de cette entreprise, & voici comment. *Turner* avoit médité de percer un trou dans la maison, & d'y introduire par ce moyen le jeune *Philippe*, qui lui auroit ouvert la porte par dedans, croïant ouvrir au neveu du logis, qu'un Oncle dur & sauvage laissoit coucher dehors, quand il ne revenoit pas d'assez bonne heure pour fermer la boutique.

Lorsqu'il crut avoir mis bon ordre à tout, il retourna au cabaret, où il trouva *Quarll* éveillé & inquiet au dernier point, de voir qu'il étoit nuit. Le pauvre garçon n'eut pas plutôt apperçu *Turner*, qu'il lui demanda permission de s'en aller chez sa mere, qui ne sauroit ce qu'il étoit devenu, & qui le gronderoit de ne s'être pas rendu au logis de meilleure heure, comme il avoit coutume. Ce n'étoit pas là le compte du voleur. Il emploïa toutes sortes d'artifices pour

amuser

amuser cet enfant. D'abord il fit venir un souper, qui parut délicieux à *Quarll*, désaccoutumé comme il étoit de manger de bonnes nourritures, depuis qu'il n'étoit plus en pension, & qu'il ne subsistoit que des maigres profits de sa mere. Il lui conta ensuite des histoires. Il lui insinua en même tems qu'il demeuroit chez un oncle, qui avoit la dureté de l'enfermer quelques fois dans la rue, pour l'obliger de rentrer au logis avant la nuit, que cependant il s'en mocquoit; qu'il avoit un secret pour tromper l'exactitude de ce vieux bourru : mais qu'il appréhendoit bien que cette nuit la chose ne réussit pas avec le même bonheur. *Quarll* qui avoit eu une peine extrême à retenir ses larmes, tandis que *Turner* lui décrivoit les feintes rigueurs de son parent, lui demanda d'un air empressé, pourquoi il craignoit plus qu'à l'ordinaire. Je vais vous l'apprendre, répondit le fourbe. Tandis que vous dormiez, j'ai entendu dire dans un endroit, qu'un domestique que j'ai mis dans ma confidence, est tombé malade de la petite verole, & qu'il est au lit avec une grosse fiévre. Ne pouvez-vous donc pas engager quelque autre, repliqua le simple & crédule *Philippe*? Pour moi, je vous

vous donnerois mon lit de bon cœur, si je savois comment rentrer moi-même chez ma mere, car elle se couche de bonne heure, parce qu'il faut qu'elle sorte dès le matin. Non, dit *Turner*: cependant ne vous inquiettez point, je saurai bien vous procurer un bon lit.

C'est ainsi que ce malheureux abusoit de l'innocence & de la credulité de *Quarll*. Avant qu'il sortit pour executer son projet, on vint lui mettre la main sur le collet, pour un vol considerable, qu'il avoit commis la nuit précedente dans *Lime-Street*, & *Quarll* fut pris avec lui. On juge aisément que la jeunesse & la physionomie de ce dernier le firent relâcher sans peine: Il en fut quitte pour une reprimande severe que les Juges lui firent, & pour quelques avis de prendre mieux garde à l'avenir dans quelle compagnie il s'engageoit. *Turner* fut pendu.

Néanmoins cette avanture ne laissa pas de faire un tort irréparable à *Quarll*, qui n'étoit encore que dans sa quinziéme année. Les uns lui reprochoient d'avoir été boire avec un voleur qu'on venoit de pendre: il y en avoit même qui le soupçonnoient d'avoir quelques liaisons avec de méchantes gens. Chacun

se

se défioit de lui & le fuïoit. Sa mere elle-même craignoit que la misere ne le perdit un jour, comme elle en a perdu tant d'autres, qui avoient des inclinations vertueuses, & qui se sont plongez pour vivre dans des désordres qu'ils détestoient. Elle songeoit avec douleur qu'elle n'avoit pas le moïen de l'entretenir, & que le Serrurier demeuroit toujours en prison, sans apparence d'en sortir de long-tems. Dans cette extrémité fâcheuse, elle s'avisa de le recommander à quelques Dames chez qui elle travailloit, & auxquelles elle ne demandoit pour lui qu'un lit & la nourriture. Le malheur qu'il avoit eu de comparoître devant un Juge à Paix avec un voleur reconnu pour tel le fit rejetter de chacune.

Si *Quarll* avoit eu l'ame mal tournée, ou que de bonnes instructions ne l'eussent précautionné contre le vice, il étoit dans une situation à le mettre au désespoir, d'où il n'y a plus qu'un pas jusqu'au crime ; cependant sa vertu & le ciel le soutinrent dans cette circonstance dangereuse, il résolut de chercher sur mer une fortune, qu'il n'esperoit plus trouver dans sa patrie. Ce dessein affligea sa mere ; elle ne pouvoit consentir à s'arracher

racher d'auprès d'un fils, qui faisoit ses délices, & sur lequel elle avoit fondé de meilleures esperances; néanmoins elle se rendit enfin à ses raisons, elle lui donna sa bénédiction maternelle, elle lui souhaita toutes sortes de prosperitez, & elle lui dit adieu, les larmes aux yeux. Voilà six sols, lui dit-elle; c'est tout ce que je possede: Va-t'en à Sainte *Catherine*, j'espere que tu y rencontreras quelque Capitaine de Vaisseau, qui voudra bien te prendre à son service, en qualité de Valet de chambre, ce qui est l'unique condition dont tu sois capable à ton âge: peut-être qu'après avoir fait quelques voïages, tu te trouveras en état de vivre autrement, & de mettre à profit les sciences que tu as apprises. En achevant ce discours, elle le baisa encore une fois, & se rendit chez une Dame où elle travailloit, tandis que son fils s'en alla à Sainte *Catherine*, où la Providence lui préparoit un maître.

C'étoit un Capitaine de Vaisseau qui alloit mettre à la voile pour les *Indes Orientales*. La physionomie de *Quarll* le charma d'abord: il lui demanda le premier s'il vouloit s'engager avec lui pour le servir. *Quarll* ravi à son tour de l'offre & des manieres, y consentit sur le champ;

champ ; seulement, il demanda la permission d'aller chez sa mere, lui annoncer cette nouvelle. Le Capitaine ne se contenta pas de lui accorder cette grace, il lui donna encore une piece de trente sols, après avoit écrit son nom & sa demeure, & lui avoir commandé de revenir le trouver d'abord à une auberge qu'il lui désigna, sans s'embarrasser de prendre, ni habits ni chemises.

Quarll n'avoit été depuis long-tems aussi gai qu'il le fut alors. Il se hâte de courir chez sa mere, de lui raconter tout, de donner son argent, & de dire adieu ; il lui tardoit d'être auprès de son nouveau maître : il s'en falloit peu que les caresses de sa mere ne lui parussent importunes en ce moment. Enfin elle se sépara de lui pour la seconde fois, en l'arrosant de ses larmes, & en le recommendant au Ciel, qui venoit de le sauver des tentations perilleuses, où elle craignoit que la misere extrême & les mauvaises compagnies ne le fissent tomber à la fin.

Philippe, accoutumé depuis son enfance à demeurer ailleurs que chez sa mere, sentit moins qu'elle la douleur de la séparation. Plein de son voïage, il courut au rendez-vous que lui avoit marqué

marqué le Capitaine, qui le comptoit presque perdu, & qui dans la joie de le revoir, l'équipa sur le champ de pied en cap. Ils partirent quelques jours après pour une course de trois ans.

Durant la navigation, la physiononomie & la douceur de *Quarll* lui concilierent l'affection de l'équipage, & chacun se fit un plaisir de lui rendre service à sa maniere. Les Pilotes lui enseignoient la Marine; les Matelots lui apprenoient la manœuvre; en un court espace de tems, il se trouva un Marinier, auquel il ne manquoit que l'experience. Dès que son Maître le sçut, il lui donna l'office & la paie de sous-pilote, pour le premier voïage qu'ils feroient. Le vaisseau remit à la voile pour les *Indes Orientales* au bout de trois semaines, & ils revinrent chargez richement en moins de trois années.

Le retour de ce navire mis dans les gazettes, comme à l'ordinaire, réveilla un certain nombre de ces charitables Nymphes de *Drury-Lane*, * qui ont dévoüé leurs charmes au service du public. Elles s'en vont au port de *Gravesend*, bien persuadées que des gens de mer

* Quartier de *Londres* rempli de femmes débauchées.

condamnez

nocence. Il se trouva dans le dernier embarras, lorsqu'il se vit seul avec une jeune nymphe, qui avoit jetté les yeux sur lui en entrant, & qui avoit attendu exprès le départ des autres pour le faire tomber dans ses piéges. Elle l'agaça d'abord par des regards tendres & vifs : on eût dit ensuite qu'elle rougissoit de sa foiblesse ; elle soupiroit, ses yeux étoient pleins d'une douce langueur, on voïoit je ne sais quoi de modeste & de pudique en apparence dans ses manieres. Enfin elle s'approcha de *Quarll* avec un embarras affecté, & lui dit des choses obligeantes sur la solitude où ils étoient demeurez, sur sa bonne mine, sur le danger qu'elle couroit avec un jeune homme comme lui, qui pouvoit abuser de l'occasion impunément, sur mille choses en un mot dont il n'y a que ces sortes de femmes qui puissent s'aviser.

On n'avoit jamais fait l'honneur au cœur de *Quarll* de l'attaquer avec autant de charmes. Sa maîtresse étoit jeune, belle, bienfaite, des manieres engageantes, & je ne sais quoi qui ne sentoit point la sale débauche où elle vivoit. Ces qualitez l'éblouirent sans peine : il auroit crû faire un crime, que de la confondre avec celles de sa compagnie. Il lui

répondit avec un respect auquel elle n'étoit pas accoutumée, il lui parla de mariage, la proposition fut acceptée, & un aumônier de vaisseau qui logeoit dans l'auberge en fit la céremonie. Tout fut acheve en l'espace d'une heure.

Le premier soin des nouveaux Mariez, fut d'aller chercher une petite chambre, où ils pussent établir les prémices de leur ménage, en attendant qu'on paiât *Quarll*. Cependant ils se réjouissoient ensemble sans songer à l'avenir. *Quarll* se croïoit assez heureux d'avoir une femme aussi parfaite. Elle à son tour, outre le plaisir d'avoir un mary jeune, beau & robuste, comptoit en recevoir bien-tôt la paie, & regardoit d'ailleurs comme un grand avantage de se voir un mary, dont l'ombre la mettroit à couvert, & de la Justice, & des galans brutaux. Mais ses esperances furent renversées par le mauvais état où se trouverent les marchandises en déchargeant le Vaisseau. En un mot, on vit qu'il avoit fait une voie d'eau, & l'équipage demeura redevable aux Marchands, dont il esperoit recevoir trois années de gages.

Cet inconvenient dérangea beaucoup les affaires de *Quarll*. D'un côté, il ne vouloit plus retourner sur mer dont il étoit

étoit dégouté, & de l'autre, il ne savoit à quel métier il se mettroit en *Angleterre*. Dans cet embarras, il consulta sa femme, à qui il dit qu'il avoit encore quelque argent, dont son Capitaine lui avoit fait présent à diverses reprises; que c'étoit assez pour se conduire à *Londres*: qu'ils verroient là ce qu'il y auroit à faire. Elle entra dans cette raison, sans lui dire la sienne, qui étoit l'espérance de rappeller ses anciennes connoissances, dès qu'on la sauroit revenuë. Les voilà donc partis, chargez de desseins & legers d'argent. Ils arriverent un après-midi à *Londres*, où pour premiere disgrace, *Quarll* apprit que son Maître Serrurier étoit mort. Comme sa femme connoissoit mieux la ville que lui, elle se seroit mieux tirée d'affaire, si elle n'avoit craint d'être mal reçuë par ses anciens hôtes, chez qui elle n'avoit laissé que de méchans meubles & de grosses dettes: néanmoins la nuit approchoit, & il n'y avoit pas de tems à perdre. La néçessité qui est la mere des inventions en fournit une à la femme de *Quarll*.

Après avoir déliberé quelque tems en elle-même, elle résolut de retourner à son dernier logis, où elle se flattoit d'ê-

tre bien venuë, quoiqu'elle s'y fut endettée considérablement, parce que l'hôtesse chez qui elle avoit demeuré quinze jours lui feroit sans doute bon visage, pour ratraper une somme qu'elle avoit cru perduë pour toujours. Elle le dit à *Quarlt*, lui désigne l'endroit, & trouve la vieille hôtesse surprise & joïeuse de la recevoir, comme elle l'avoit esperé. Elle lui raconte qu'elle avoit épousé un Pilote, qui revenoit d'un voïage de trois ans, & dont les gages devant être païez incessamment, elle seroit en état d'acquiter ce qu'elle lui devoit; elle ajoute qu'elle compte acheter ou louer du moins une maison jolie & commode, pour faire quelque commerce: en un moment, elle lui raconte je ne sais combien d'histoires, dont ses pareilles ne manquent jamais, quand il s'agit d'endormir quelqu'un.

Il n'en falloit pas tant pour tromper la bonne femme, qui se croïant assurée de son argent & d'un bon Locataire, pria la Dame de ne point prendre d'autre logis que le sien, où elle lui procureroit toute sorte de commoditez, & où on la serviroit à crédit aussi bien que si elle païoit comptant. Celle-ci ne s'en défendit qu'autant qu'il le falloit pour mieux jouer son coup. Elle alla chercher

cher son mary, qui fut reçu à bras ouverts, & régalé d'abord d'une pinte d'*Aile*, * qui étoit ce que la vieille avoit de meilleur chez elle. Une second pinte succeda à la premiere, on but à la santé des nouveaux venus, on s'échauffa au jeu, quatre autres pintes furent tirées & à demi vuidées par l'hôtesse aux dépens de *Quarll*, qu'elle se mit à féliciter sur son heureux mariage avec une personne aussi accomplie. C'étoit un plaisir de l'entendre déclamer les louanges de cette Dame; elle l'avoit connuë, qu'elle n'étoit encore qu'un enfant. Ses parens étoient des gens distinguez qui avoient eu du malheur: elle étoit un prodige de vertu, comme de beauté. Le panégyrique ne finit point tant que la bierre dura.

Cette vie dura quinze jours, la vieille donnant toujours à crédit, la femme de *Quarll* la païant de belles promesses, & *Quarll* se désespérant quand il songeoit au triste quart d'heure qu'il faudroit donner de l'argent. A la fin, il résolut de prévenir l'orage qui commençoit à gronder sur sa tête, en s'engageant dans les Gardes à pied.

* Bierre douce, où il n'entre point de houblon.

On sait que ces Régimens sont la retraite de ceux qui ne peuvent plus en trouver ailleurs, & qu'il y entre beaucoup de petits marchands, dans la vûe de frustrer leurs Créanciers par la protection d'un Colonel avare, auquel ils laissent ensuite leur paie pour être exempts du service. Par-là le poids retombe tout sur les soldats effectifs, qui se voient obligez de faire seuls le service, sans avoir jamais un moment dont ils puissent disposer pour eux-mêmes. Néanmoins la Providence, toûjours favorable à *Quarll*, sçut lui procurer dans ce corps même de quoi le consoler de ses maux.

Un soir sur les dix heures, qu'il avoit monté la garde pour un autre, & qu'il étoit en faction à la porte du *Parc*, près de *Chelsea*; la solitude & l'obscurité l'enhardirent à chanter pour dissiper la mélancolie qui le rongeoit. J'ai marqué ci-dessus qu'il avoit la voix excellente & qu'il savoit la musique en maître. Un Colonel du Régiment vient à passer sur ces entrefaites, & s'arrête pendant quelques minutes pour l'entendre. *Quarll* qui se croïoit seul, commence un nouvel air, qu'il se mit ensuite à sifler avec une délicatesse & une douceur qui surprenoit. Le Colonel ne put s'empêcher en

ce

ce moment de se découvrir à *Quarll*. Il lui fit des reproches, sur ce qu'aïant une aussi belle voix, avec une methode aussi savante, il s'abbaissoit à sifler. Je vous en prie, mon camarade, chantez encore, continua-t-il; une voix comme la vôtre ne doit pas être pour vous seul. *Quarll* répondit avec modestie à ces complimens, & voulut se défendre d'obéïr: enfin cédant de bonne grace aux prieres instantes du Colonel, il recommença le même air, qu'il chanta avec encore plus de soin & de justesse que la premiere fois. L'Officier charmé, & connoisseur, le pria de vouloir bien entrer dans sa compagnie, & lui donna cinq chelins, avec ordre de venir le trouver le lendemain sur les huit heures du soir, à *Charing-Croß*, dans une certaine auberge, où il n'auroit qu'à demander le Colonel *Beauguard*.

Quarll ne manqua pas d'aller au rendez-vous. Le Colonel l'y attendoit impatiemment avec dix ou douze Officiers, qui le reçurent d'une maniere obligeante. D'abord on le fit mettre à table, & on servit un souper magnifique, où on but en abondance du meilleur *Pontac* qu'il y eut à *Londres*. On pria ensuite *Quarll* de chanter l'air du jour précédent. Après

s'en être en peu défendu, il obéït d'une maniere qui charma la compagnie, & qui surprit le Colonel lui-même. On se mit là-dessus à faire l'éloge de la Musique, & quelques-uns de la compagnie soutinrent même que ses charmes étoient préferables à ceux de l'amour, pour éprouver un jeune Officier d'entre eux qu'ils savoient être amoureux à la fureur. Ce Seigneur étoit de ceux dont l'amour remplit seul le cœur, qui ne trouvent aimable que celle qu'ils aiment, qui n'approuvent que ce qu'elle approuve, qui ne jugent, & qui ne sente que par elle. Sur ce qu'on s'apperçut, que ce parallele le chagrinoit, le Colonel pria *Quarll* de chanter quelque chose à la louange de l'amour, pour réparer l'injure qu'une profane comparaison venoit de lui faire. *Quarll* s'en acquitta d'un air où la passion étoit peinte avec tant d'adresse, que l'Officier lui fit présent sur le champ d'une demie Guinée. D'autres demanderent ensuite des chansons, l'un à la louange de la musique, l'autre à celle du vin, l'autre à celle de quelque autre chose, & *Quarll* fit ce qu'on voulut avec une complaisance & un art, qui lui attirerent l'applaudissement.

Une bonne partie de la nuit s'étoit passée de la sorte, & *Quarll* avoit plû à un chacun, moins encore par sa voix, que par son esprit & par sa politesse, lors que les Convives se proposérent les uns aux autres de lui rendre service, en lui procurant des écoliers pour apprendre à chanter. En même-temps, un Gentilhomme de la Compagnie aïant une sœur qui vouloit apprendre, il lui écrivit une lettre, pour la prier de ne prendre point d'autre maître que celui qu'il lui envoïoit, & il promit à *Quarll* un habit complet, & presque neuf. Les autres suivirent cet exemple : l'un fit présent de bas de soie au nouveau Musicien, l'autre lui donna des chemises fines & de belles dantelles, un troisiéme lui offrit une épée d'argent. Il ne lui manquoit plus qu'un chapeau, car il n'avoit pas besoin de perruque, avec de grands cheveux blonds & frisez comme les siens; un de ces Messieurs lui en offrit un qu'il n'avoit qu'à venir prendre le lendemain. Ils ne s'en tinrent pas à ces marques de générosité ; chacun lui donna un écu avant de se retirer, & le Colonel ajoûta à tant de graces celle de lui donner son congé, en le priant seule-

ment de revenir au rendez-vous dans huit jours.

Cette avanture heureuse & imprévûe transporta à tel point le pauvre *Quarll*, qu'il ne prit point garde au danger qu'il y avoit pour lui de retourner chez sa vieille hôtesse, qui ne manqueroit pas d'éclater en injures, quand elle le verroit avec un habit de soldat aux Gardes, elle qui le croïoit allé à son Vaisseau pour recevoir ses gages. Il ne songeoit qu'au plaisir d'étaler aux yeux de sa femme les présens que la fortune venoit de lui faire : jamais il ne s'étoit vû autant d'argent, & il ne songeoit qu'à cet argent. Dès que la vieille le vit dans cet équipage terrible, pour des Créanciers, elle poussa un cri épouvantable, la rage s'alluma dans son ame, elle chargea *Quarll* d'injures, elle se jetta sur sa femme qui étoit venue au bruit, elle lui arracha sa coëffure & les cheveux, elle lui donna cent coups de poing, elle la traita comme la derniere des créatures, & enfin elle la jetta, elle & son mary à la porte, étonnez & confus au dernier point d'une tempête aussi inopinée.

Néanmoins *Quarll* se remit sans beaucoup de peine. Il considera que c'étoit une

une chose qui devoit arriver un jour ou l'autre, & il fut ravi d'en être quitte à aussi bon marché, d'autant plus qu'il se trouvoit par ce moïen déchargé du soin de la païer. Il n'y avoit plus rien qui l'inquiétât, que d'être à une telle heure dans la rue, & sans logis. Mais il s'avisa par bonheur d'une certaine cave dans *Charing-Cross*, qu'on ne fermoit point de la nuit, & où il avoit été plusieurs fois. Il y conduisit sa femme, après lui avoir appris sa nouvelle fortune, excepté qu'il ne lui dit rien des habits qu'on lui avoit promis, & qu'il se contenta de la prier qu'elle cherchât quelque appartement qui convint mieux à ce qu'ils alloient être l'un & l'autre.

Jamais on n'a vû un changement aussi subit dans une femme. La sienne qui s'appelloit *Sally* l'aimoit dans le fonds, la misere l'avoit jettée dans le désordre, & elle y vivoit, faute de pouvoir en sortir. Dès qu'elle apprit que le crime ne lui étoit plus nécessaire, elle résolut en elle-même d'y renoncer pour jamais, & de n'être plus qu'à celui qu'elle aimoit.

Il étoit à peine jour, qu'elle s'en va chercher une chambre. *Quarll* se rend un peu après aux endroits qu'on lui avoit

indiquez, pour recevoir les diverses pieces de son équipage, qui se trouverent par hazard faites comme pour lui-même. De-là il passe chez un Perruquier où il acheve de se mettre sur le bon air. La Dame, pour qui il avoit une lettre de recommandation, venoit de se lever, quand il arriva chez elle; elle lui fit mille honnêtetez, ils prirent du chocolat ensemble, elle accorda avec lui pour une guinée par mois, ce qui est le prix ordinaire, & elle lui donna une guinée d'avance, sans compter qu'après l'avoir entendu chanter, elle lui procura sur le champ deux écolieres de ses amies.

Il est mal-aisé d'exprimer la joïe, que ces heureux commencemens inspirerent à *Quarll*, qui avoit toujours souhaité de se tirer de la bassesse où sa naissance l'avoit confiné. Il retourne à la hâte dans la cave où il avoit passé la nuit, & où sa femme avoit ordre de se rendre; il y avoit déja long-tems qu'elle l'attendoit. Les habits magnifiques de *Quarll* le lui firent méconnoître, il la prit d'abord par la main, & lui demanda ce qu'elle avoit fait pendant la matinée; elle le repoussa rudement, en le priant de se mêler de ses affaires, & de la laisser en repos. Le silence de *Quarll* qui étoit un effet de sa surprise,

surprise, donna le loisir à *Sally* de le regarder en face, elle reconnut avec une émotion mêlée de joie que c'étoit son cher époux, en même tems, elle devint pâle comme la mort, & se trouva mal. Imaginez vous quel fut le trouble de *Quarll* qui ne concevoit point d'où venoit cette alteration. Il embrasse *Sally*, il la baise, il pleure, il lui demande si elle se trouve mal; enfin elle revint à elle, & lui dit, ah mon cher, puis-je être mal, lorsque je te vois aussi bien? Je te reconnois maintenant. Oui, je t'ai trouvé un appartement: tu seras toujours dans mon cœur; mais il faut que je sois sans cesse dans tes bras: je ne puis vivre sans te voir.

En chevant cette tendre conversation, ils burent un verre de liqueur, païerent leur hôte, & s'en allérent au nouveau logis qu'elle avoit loué, qu'ils meublérent d'une propreté & d'une simplicité qui marquoient leur bon gout. *Sally* jusqu'à ce moment avoit ignoré & les plaisirs & les peines de l'amour; celui dont elle avoit toujours fait profession n'est que l'ombre du veritable: elle commença alors un noviciat de tendresse innocente & pure: le tems ne la servoit jamais à son gré, & tardoit trop à lui

lui ramener son époux, ou se hâtoit trop de le tirer d'auprès d'elle. Elle ne songeoit qu'à cet époux bien-aimé: elle s'empressoit à prévenir ses souhaits; elle se faisoit un plaisir de lui presenter lorsqu'il y pensoit le moins, ou quelque mets qu'elle avoit remarqué qu'il aimoit, ou un meuble dont il avoit témoigné avoir envie. Lui à son tour paroissoit moins un mari qu'un amant, & faisoit pour rendre *Sally* heureuse tout ce qu'il devoit à une femme vertueuse, tendre & complaisante.

Telles furent les douceurs qu'ils goûterent pendant six mois ou environ. La réputation de *Quarll* augmentoit de jour en jour, & lui donnoit de nouvelles écolieres; sa femme s'attiroit l'estime des Dames du voisinage : ils vivoient dans une commode & tranquille mediocrité, Il semble que le Ciel ne leur avoit procuré tant de plaisirs que pour leur faire sentir mieux le coup qu'il leur préparoit.

Un matin en été, *Sally* sachant que son mari aimoit beaucoup les fleurs & la verdure, étoit allée à *Covent-Garden* en acheter quelque pots, pour garnir les fenêtres & une cheminée, avant qu'il fut de retour au logis ; elle eut le malheur

de

de rencontrer dans la ruë un Chevalier. Ce Seigneur étoit celui qui avoit abusé le premier de sa jeunesse, & avec qui elle avoit entretenu longtems un commerce secret, dans l'esperance qu'il l'épouseroit, comme il le lui avoit juré: il l'avoit abandonnée ensuite indignement, & elle avoit été réduite pour vivre à se plonger dans une honteuse prostitution.

Dès qu'elle reconnut l'auteur de ses malheurs & de ses crimes, elle voulut se détourner pour n'en être pas vuë, & pour s'en épargner la vuë à elle même: elle eut beau faire, il l'apperçut, & l'arrêtant par la main avant qu'elle pût l'éviter, il lui fit quelques complimens. La haine, la crainte, l'horreur du crime, mille passions différentes saisirent le cœur de *Sally* en un moment; son trouble étoit extrême, elle ne pouvoit prononcer une parole. Cependant le Chevalier dont la passion se ranimoit à la vuë des charmes que la sale débauche avoit ôtez à *Sally*, & qu'une vie innocente lui avoit rendus, essaïoit de se flatter que le desordre où il la voioit étoit produit par la joie & par la surprise de le rencontrer. En même-tems il arrête un carosse de loüage, l'y fait entrer

entrer, & s'y place avec elle, sans qu'elle sente ni ce qu'il faisoit, ni quel dessein il pouvoit avoir. Enfin le mouvement de la voiture lui fit recouvrer un peu ses esprits, & elle se vit avec fraïeur & avec indignation auprès d'un homme qu'elle détestoit. Elle se crut perduë en ce moment : elle jette un cri terrible, qui assemble dans un instant je ne sais combien de monde autour du carosse. Le Chevalier lui proteste qu'il n'avoit d'autre dessein que de la conduire chez une amie, & lui remontre à quel danger il l'expose, en s'oposant à ses intentions qui n'avoient rien que d'innocent. Par bonheur pour lui, ils étoient alors près d'une ruë, où il l'avoit entretenue pendant un tems considerable. Là dessus, il s'avisa de mettre la tête à la portiere, & de dire à ceux qui environnoient le carosse, que cette Dame étoit sa femme, qu'elle venoit de verser, & que la fraïeur dont elle n'étoit pas encore revenuë étoit la seule cause du cri qu'elle venoit de jetter. On le crut, le monde fit place, & le cocher avança vers l'endroit qu'on lui avoit marqué.

En allant, le Chevalier donnoit à *Saly*, mille imarques d'une passion violen-

te

te : il remercioit la fortune de lui avoir rendu une perſonne qu'il aimoit plus que ſa vie : il proteſtoit que la mort ſeule pourroit déſormais le ſéparer d'elle.

Quoique ces tendres expreſſions ne fuſſent plus écoutées qu'avec mépris par *Sally*, à qui elles rapelloient l'imprudente facilité, avec laquelle elle s'étoit repoſée ſur la foi de ſemblables diſcours ; néanmoins diſſimulant ſon indignation, elle affecta une tranquillité dont elle ne joüiſſoit pas, & elle ſe contenta de lui répondre, qu'il ne pouvoit plus y avoir de liaiſon entre eux, puis qu'elle étoit mariée. Mariée interrompit le Chevalier ! Quoi donc, ne m'apartenniez vous pas, avez vous dû paſſer dans les bras d'un autre, tandis que je vivois encore ? Ah perfide, oſes-tu me rappeller tes anciens ſermens, reprit *Sally* en verſant des larmes ameres ? Comment ne rougis-tu point d'emploïer encore ces mêmes termes qui ſéduiſirent ma crédule vertu ? Fourbe & ingrat que tu es, meurs de confuſion d'avoir perdu d'honneur une fille innocente & ſimple ; & de l'avoir laiſſée enſuite en proie à la miſére & au déſeſpoir. Le Chevalier lui répondit les larmes aux yeux, qu'il reconnoiſſoit la juſtice de ces reproches

&

& qu'il s'efforceroit par une conduite respectueuse & tendre de lui inspirer à l'avenir des sentimens moins desavantageux de sa personne : il lui fit en même tems des sermens affreux qu'il lui seroit toujours fidele. *Sally* feignit d'y ajouter foi, dans l'esperance que ne se défiant point d'elle, elle trouveroit aisément une occasion de lui échapper.

Sur ces entrefaites le carosse arrête, & ils décendent devant la maison, où elle avoit demeuré long-tems avec le Chevalier. La porte étoit ouverte, & la maitresse du logis y rentroit justement. *Sally* se laissa emmener doucement dans une chambre, de peur que sa résistance ne trahit le dessein où elle étoit de s'enfuir, dessein dans lequel elle comptoit faire entrer l'hôtesse sans peine, quand elle lui auroit appris qu'elle étoit mariée ; cette indigne femme feignit de ne la pas entendre, & sortit pour la laisser seule avec le Chevalier, se flattant de rattraper par ce moïen une Pensionnaire, avec laquelle elle avoit gagné beaucoup la premiere fois.

La pauvre *Sally* s'apperçut avec fraïeur du danger où elle étoit exposée. Elle étoit

étoit ſeule, livrée à un homme que la paſſion rendroit capable de tout entreprendre, enfermée dans un appartement ſur le derriere de la maiſon, & environnée de tous côtez de grands jardins, où perſonne ne pouvoit entendre ſes cris. Dans cette extrémité, elle réſolut de périr plutôt que de ſe rendre aux deſire impurs de ſon amant.

Elle ſaiſit le moment qu'il ne ſongeoit qu'à lui exprimer la grandeur de ſon amour, par tout ce qu'une paſſion violente peut imaginer de termes vifs & forts. Elle ſe jette tout à coup ſur ſon épée, & en tourne la pointe contre ſa poitrine, pour ſe ſauver au moins en mourant du crime où on vouloit la précipiter. Par bonheur, le Chevalier remarqua cette action, & lui ſaiſit le bras aſſez vîte pour l'empêcher d'executer cette barbare & vertueuſe réſolution. Oh Ciel! que prétendez-vous faire, Mademoiſelle, lui dit-il! Me mettre en liberté, puiſque tu me la refuſe lâchement, répondit-elle: en achevant ces mots, il lui prit une forte convulſion, qui dura quelques minutes, & qui fut ſuivie coup ſur coup de pluſieurs autres, pendant l'eſpace de trois heures entieres. Elle ſe trouva enſuite dans une extrême

trême foiblesse, & on désespera de sa vie le reste de la journée.

Le Chevalier étoit au desespoir de l'avoit emmenée malgré elle, & il auroit bien voulu savoir où elle demeuroit, afin qu'on pût la rendre à son mary : mais comme elle n'étoit en état ni d'entendre ni de parler, l'hôtesse eut ordre de lui préparer à la hâte le meilleur appartement du logis, & de la mettre dans un lit bien bassiné, & on fit venir un Medecin, qui reconnut la cause de son mal au battement dereglé du pouls. Il lui ordonna une saignée pour remettre les esprits en mouvement, ce qui fut fait sur le champ, & qui procura un sommeil tranquille à la malade.

Cependant le Chevalier ne s'éloignoit pas un seul instant du lit, où il attendoit avec une inquiétude mortelle quelle suite auroit ce mal. Le lendemain matin, *Sally* qui avoit recouvré ses forces & sa raison, graces au repos qu'elle avoit goûté, ne se vit pas plutôt dans un lit étranger, & sans son mary, qu'elle jetta un cri de surprise, qui fit craindre pour elle une seconde rechute. O Dieux, par quel enchantement sui-je ici, s'écria-t-elle! Quels tyrans m'ont arrachée des bras de mon cher époux ? Que vois-

je

je, continua-t-elle, en jettant les yeux sur le Chevalier, par qui elle ne se souvenoit plus d'avoir été enlevée, le jour précédent ? Ah ! je ne m'étonne plus de mon désastre. Indigne ravisseur, me voici encore dans tes piéges, & tes violences auront fait sans doute cette fois-ci ce que tes artifices avoient fait la premiere.

Tandis qu'elle parloit de la sorte avec une émotion extraordinaire, le Chevalier étoit à genoux auprès du lit, & moüilloit de ses larmes une main de *Sally*, que son agitation empêchoit d'y prendre garde. Il lui raconta ce qui s'étoit passé le jour d'auparavant : il lui demanda pardon de l'indignité avec laquelle il l'avoit abandonnée, & lui promit de réparer sa faute à l'avenir. Vous vous souvenez des sermens que je vous faisois alors, ajouta-t-il; je les renouvelle aujourd'hui, & je prends Dieu à témoin, que je les accomplirois d'abord, si je pouvois le faire sans crime: je me contente donc pour le présent de vous assurer cinq cens livres de pension viagere, jusqu'à ce que vous puissiez par la mort de votre époux, devenir la maîtresse légitime de ma personne & de mes biens. Considerez à loisir le prix de cette

cette offre; j'irai attendre votre résolution dans une chambre voisine.

Un présent aussi généreux marquoit tant de passion dans le cœur du Chevalier, qu'il réveilla celle de *Sally* pour lui, & qu'elle oublia la haine éternelle qu'elle lui avoit jurée. Elle cherchoit elle-même à le justifier, pour justifier son retour auprès de lui: elle tâchoit de se faire accroire qu'il n'étoit coupable de rien à son égard. Il n'y avoit que sa propre conscience, dont les remords la retenoient: Elle se reprochoit la trahison qu'elle méditoit contre un mary qu'elle aimoit, & qui méritoit sa tendresse par celle qu'il lui témoignoit. Elle auroit bien voulu ne perdre ni ce mary, ni son amant, & accorder la vertu avec la fortune.

Quand on commence à balancer entre le devoir & l'interêt, il est bien rare qu'on ne panche enfin du côté du dernier, & qu'il n'étouffe les cris d'une conscience qui se revolte; c'est aussi ce qui arriva à *Sally*. Elle se représenta que *Quarll* ne pourroit qu'avoir une mauvaise opinion de sa vertu, si de retour chez lui, elle lui contoit ce qui lui étoit arrivé, & cette derniere raison la fit décider en faveur du Chevalier. Ce Seigneur

gneur fit venir en même tems un Notaire qui dressa un acte tel que *Sally* pouvoit le souhaiter: il lui fit acheter des habits magnifiques, du linge, des coëffures, des rubans; sur le champ elle se vit dans un deshabillé superbe. Enfin, ma chere, vous êtes maintenant toute à moi, lui dit le Chevalier; donnez à l'heure qu'il est l'adresse de votre mary, afin que je lui renvoie vos nippes, qui sont la seule chose qu'il puisse prétendre de nous : *Sailly* fit ce que souhaitoit son amant. Il écrivit d'abord la lettre suivante, que *Quarll* a toujours conservée, & qui lui fut renduë par un Crocheteur.

Monsieur, comme vous pourriez être inquiet de ne pas revoir celle qui s'est donnée à vous en qualité de femme, quoiqu'elle fut la mienne auparavant, je veux bien vous apprendre que je m'en suis ressaisi comme d'un bien qui m'appartenoit; ne vous donnez donc pas la peine inutile d'en faire des perquisitions, je saurai mieux la garder cette fois-ci que l'autre. Contentez-vous d'avoir ses habits, puisque vous n'avez aucun droit sur sa personne. Je suis pour vous servir. R. S.

Quarll avoit passé la nuit & la matinée

née dans une inquietude qu'on ne peut exprimer : mille pensées funestes se présentoient sans cesse à son esprit. Auroit-ont enlevé *Sally* ? Des voleurs l'auroient-ils massacrée & jettée dans la *Tamise* ? Il ne savoit à quel soupçon s'arrêter, & il étoit comme un homme hors de lui-même. En un mot, il étoit réduit à ne pouvoir dissiper ses fraïeurs, qu'en s'imaginant que *Sally* se seroit enfuïe avec quelque amant ; & il lui sembloit qu'il auroit été moins malheureux, s'il l'avoit sçu en vie, de quelque maniere que ce pût être.

Lorsque le paquet & la lettre arriverent chez lui, il étoit occupé à courir de cafez en cafez, pour s'informer si on n'avoit entendu parler d'aucun accident, & on n'avoit pû lui apprendre quoique ce soit qui éclaircit ses doutes le moins du monde. A son retour au logis, il trouva ce qu'on venoit d'y apporter, il n'y avoit qu'un moment, & que son hôtesse avoit reçû en son absence. Son impatience lui fit d'abord ouvrir le paquet : quelle fut sa douleur, lorsqu'il y remarqua jusqu'à la moindre piece des habits, que sa femme avoit portez le jour qu'elle étoit disparuë. Le fatal paquet lui tomba des mains, & il demeu-

ta quelque tems comme un homme frappé du tonnerre : enfin poussant un profond soupir, & les larmes aux yeux, ah sans doute, ma chere *Sally* s'est noïée elle-même, s'écria-t-il : Voilà une lettre qu'elle m'aura écrite auparavant. Ah *Sally*, infortunée *Sally*, moins infortunée que moi, comment ai-je pû soupçonner ta fidelité à mon égard ? toi à ton tour quelle raison avois-tu d'aimer mieux mourir que de vivre avec moi ! Jamais un mary a-t-il témoigné autant de tendresse à sa femme ? N'importe, je lirai ta lettre, en consideration de la main qui me l'a écrite, quand même j'y devrois trouver un sujet éternel de douleur & de désespoir.

C'est ainsi qu'il parloit seul, & tout haut, sans s'appercevoir de ce qu'il faisoit ; sa surprise & sa tristesse redoublerent, lorsqu'il eut ouvert la lettre, & qu'il en eût lû le contenu ; il ne savoit s'il dormoit ou s'il veilloit : il s'efforçoit de se persuader que la douleur avoit troublé ses sens, ou que la lettre ne lui étoit pas adressée. L'indignité de la conduite de *Sally* le fit revenir bien-tôt à lui-même ; il considera qu'il perdoit par un hazard une femme qui lui étoit venuë par un autre hazard, & il résolut de ne

s'engager plus dans un état aussi incertain que le mariage.

Pour cet effet, il change de logis, & va s'établir dans un quartier où personne ne le connoissoit, afin de pouvoir y passer pour garçon. Il y avoit un an qu'il jouissoit d'une paix tranquille & d'une pleine liberté, lorsqu'il épousa pour son malheur une personne qui avec beaucoup de vertu, n'étoit rien moins que propre à rendre un mari heureux. Voici ce que c'étoit.

Après avoir été élevée depuis son enfance chez une Dame, dont les deux filles apprenoient à chanter de *Quarll*, elle y étoit devenuë fille de chambre, dès qu'on l'avoit cruë en âge d'en faire les fonctions. Sa maîtresse contente de sa fidelité & de ses services, se mit en tête de lui chercher un bon parti, & crut avoir trouvé ce qu'elle cherchoit dans la personne de *Quarll*, dont les mœurs lui avoient toujours paru douces & réglées. Elle en parle d'abord à la Demoiselle, qui se sentoit une véritable inclination pour *Quarll*, & qui remercie la Dame, en lui promettant d'en passer par où il lui plairoit. Elle s'adresse ensuite à *Quarll*, & lui proposa l'affaire, avec trois cent livres sterling argent comptant.

tant. L'offre d'une pareille somme ébranle la résolution de *Philippe*: il songe que celle pour qui on veut l'acheter est jeune & belle, & qu'elle lui avoit témoigné plusieurs fois des égards extraordinaires. Ces pensées le déterminerent, & la bonne Dame poussa les choses avec tant de zele, qu'en moins d'une semaine, il se vit demandé, promis & marié.

Ils demeurerent le premier mois dans la maison de la Dame qui leur y avoit donné un appartement pour tant qu'ils vivroient. La nouvelle Mariée se crut emprisonnée dans un endroit où elle étoit obligée par reconnoissance à une déférence particuliere pour sa bienfactrice: d'ailleurs elle auroit souhaité vivre avec certains airs de grandeur qu'elle n'osoit prendre sous les yeux d'une personne qu'elle avoit servie. Elle ne faisoit pas attention à la médiocrité de leurs fonds, & à la grandeur des dépenses où la jetteroit un ménage tel qu'elle se proposoit d'avoir. *Quarll* eut la foiblesse de se rendre à cette fole envie, il loüa une jolie maison, il la meubla au gré de sa femme, & il lui donna une servante & une fille de chambre.

Il n'est pas nécessaire de dire qu'un

début aussi impertinent ne pouvoit qu'épuiser le fonds & les revenus de *Quarll.* Au bout de quelques mois, il lui fallut réformer son train, & renvoïer la fille de chambre, qui ne servoit qu'à augmenter son indigence & l'orgueil de sa femme. Mademoiselle *Quarll* blessée par ce coup d'autorité, devint sujette à des vapeurs, qui couterent plus à son mary, que n'auroit fait l'inutile domestique dont il s'étoit débarrassé. Il fallut faire venir un Medecin, qui profita de la feinte maladie de la Dame, & qui sçut lui en donner une véritable. Chirurgiens, Apoticaires, Charlatans, Gardes de malades, tout se mit de la partie. *Quarll* cependant ne savoit quel parti prendre avec sa femme, qui s'étoit presque rétablie à la fin en dépit des remedes. Il sentoit bien qu'il y avoit plus d'imagination ou de malice que de réalité dans les maux dont elle se plaignoit sans cesse, & il voïoit la nécessité de se roidir contre ses mauvaises humeurs : d'un autre côté, il ne falloit pas non plus brusquer un cerveau aussi malade, & heurter de front ses imaginations ambitieuses. Il prit là-dessus le parti de les flatter en lui proposant d'aller passer quelque tems à la campagne. Son

dessein

dessein étoit de retrancher ainsi sa dépense, & de se délivrer d'une compagnie désagréable tant que l'été dureroit. Elle accepta d'abord cette proposition, ravie de pouvoir se donner un air de grandeur parmi ses voisines & ses amies, en faisant comme les Grands qui se retirent d'ordinaire dans la Province jusqu'à la fin de l'automne.

Imaginez-vous si *Quarll* fut charmé du succès de cet artifice. Après s'être informé aussi vîte qu'il lui fut possible de quelque endroit éloigné & solitaire, où les vivres fussent à bon marché, il s'en alla en poste dans la Province d'*York*, où on l'avoit adressé chez un bon vieux païsan: il le trouva seul avec sa femme & sa fille. Le vieillard avoit amassé par ses travaux & par sa frugalité un petit fonds dont il vivoit à son aise & en repos: sa maison étoit propre, agréable, commode, éloignée de toute sorte de voisins, & assez grande pour loger encore quelques survenans. Le bon homme bien-aise d'avoir une pensionnaire dont la compagnie le divertiroit dans sa solitude, demanda peu de chose pour la pension, & *Quarll* lui en donna d'abord un quartier d'avance.

Il ne s'agissoit plus que de trouver

quelque moïen pour retenir la Dame dans cette campagne déserte, & *Quarll* s'y étoit préparé d'avance, bien persuadé qu'elle ne pourroit supporter longtems un séjour aussi contraire à son inclination, dit donc au Païsan, que sa femme étoit d'une humeur agreable, qu'elle avoit un défaut, qui pourtant ne pouvoit être à charge à personne: que c'étoient des vapeurs qui n'aboutissoient qu'à lui faire éviter la compagnie. Ah, ah, je vous entends, répondit le bon homme; elle a la maladie des femmes de qualité: laissez-la seulement venir chez moi, elle n'y manquera de rien. Oüi, mais il y a autre chose encore, reprit *Quarll*, elle s'ennuïera de demeurer dans la même place, elle voudra retourner à *Londres*, elle vous priera de la laisser aller, elle vous en pressera, elle cherchera l'occasion de vous échapper, si elle voit que vous aïez envie de la retenir: le mieux seroit de ne la point contredire en face, & de veiller de près sur elle sans faire semblant de rien. N'aïez pas peur, Monsieur, interrompirent les bonnes gens, elle ne fera jamais un pas seule. A propos, seroit-elle femme à se défaire elle-même? Non, repliqua *Quarll*, vous pouvez en sûreté la laisser seule

seule dans sa chambre ; elle est aussi amoureuse de la vie que de la liberté : il suffira de prendre garde qu'elle ne s'enfuïe ; je dois vous avertir encor d'une autre circonstance. Vous saurez que sa folie sera de vouloir m'écrire lettres sur lettres, quand elle verra qu'elle ne peut tromper votre vigilance ; je vous prie par cette raison de ne lui point donner de papier, si ce n'est dans les commencemens, une ou deux fois, après quoi observez si elle vous dit des injures, ou si elle fait des menaces ; car c'est une marque certaine, si elle le fait, qu'elle est dans un accès de son indisposition. Au reste, quant à la nourriture, elle est un peu délicate ; mais je vois que vous avez de la volaille en abondance : elle s'en accommodera parfaitement. Oh, pour cet article, je vous en répond, interrompit la vieille Païsanne, nous avons, Dieu merci, un bel étang; vous voïez des poules dans la basse-court : pour la viande de boucherie, il n'y a que deux ou trois lieuës d'ici à la ville, & nous avons une bonne voiture : ainsi Madame n'aura qu'à choisir à fantaisie.

Dès que *Quarll* eut conclu son marché, il retourna en poste à *Londres*

 pour

pour prendre sa femme, qui avoit formé mille projets de grandeur, & qui brûloit d'aller briller dans la Province, puisqu'elle ne pouvoit plus le faire en ville. La premiere chose qu'elle fit fut de demander si la maison étoit belle, les meubles magnifiques, & les voisins de bonne compagnie. *Quaill* n'avoit garde de dire que non. Il lui dépeignit avec tant de vivacité les agrémens de ce séjour, qu'elle prépara d'abord son équipage pour partir dès le lendemain, & qu'avant la nuit elle avoit fait ses provisions d'eau-de-vie de *Nantes*, de ratafia, de caffé, de chocolat, d'*Usqueba*, * en un mot de mille choses dont on a besoin pour régaler le beau monde à la campagne, & qu'on n'y trouve point.

Ils partirent le jour suivant, & la Dame fut de la meilleure humeur du monde: mais comme ni la maison où elle alloit, ni les meubles, ni le voisinage, ne répondoient à ce qu'elle esperoit, & à ce que son mary lui avoit conté, il prit ses mesures pour arriver dans la nuit, afin qu'elle ne pût rien appercevoir qui la détrompât. Les bonnes gens vinrent la recevoir selon leurs ordres, & la traiterent avec des mar-

* Liqueur forte qui vient d'*Irlande*.

ques

ques d'un grand respect : voilà ce qu'il falloit à l'orgueil de Mademoiselle *Quarll*, qu'on n'appelloit que Madame. Un bon souper que le mary avoit commandé à ses dépens, acheva de lui mettre l'esprit en repos.

Le lendemain, dès la petite pointe du jour, *Quarll* prit congé d'elle, sous prétexte qu'il avoit déja perdu six jours, & que ses écoliers l'abandonneroient, s'il differoit davantage à revenir : c'étoit peut-être ce qu'elle souhaitoit. Quoi qu'il en soit, comme un mary aussi attentif, n'étoit rien moins que nécessaire à ses plaisirs & à son luxe, elle ne le pressa pas beaucoup d'attendre encore quelques jours, & il la laissa au lit pour achever de mettre ses charmes en état de paroître. Il partit sur le champ, après avoir recommandé fortement aux hôtes de Mademoiselle *Quarll* de ne point choquer ses fantaisies, de ne la point laisser sortir seule & sur le tout d'empêcher qu'elle ne revint à *Londres*, ce qu'il ne doutoit point qu'elle n'eut bientôt envie de faire.

Lorsque *Quarll* fut parti, ils s'attacherent avec un soin extraordinaire à gagner les bonnes graces de leur nouvelle hôtesse, qui flattée des égards qu'ils

lui témoignoient, garda la maison ce jour-là, pour joüir à son aise d'un spectacle aussi délicieux pour son ambition. Tout changea dès le lendemain; Mademoiselle *Quarll* aïant envie de se promener, la fille du logis s'offrit à l'accompagner, & lui montra les dehors de leur maison, leurs terres, leurs troupeaux, leur étang, enfin tout ce qui appartenoit à son pere; car il n'y avoit ni maisons, ni rien autre chose aux environs. Imaginez-vous quelle fut la surprise de l'orgueilleuse épouse de *Philippe*, qui s'étoit crüë jusqu'alors dans une jolie maison, & qui se figuroit être environnée d'un voisinage poli & gracieux, avec lequel elle pourroit briller, & se divertir. Elle ne put dissimuler sa colere, elle se répandit en injures contre son mary, avec tant d'emportement, que la Païsanne effraïée, crut qu'elle tomboit dans un de ses accès, & courut à la hâte au logis pour avertir son pere & sa mere. Ceux-ci ne furent pas moins épouvantez de l'air furieux de la Dame: son visage étoit d'un rouge enflammé, les yeux lui sortoient de la tête, & les paroles s'étouffoient dans sa bouche: craignant quelque chose de pis, ils la prirent, l'un par un bras & l'au-

tre par l'autre, & la porterent ainsi chez eux, plus qu'ils ne l'y conduisirent. Leur dessein étoit de la mettre d'abord au lit. Madame *Quarll* prenant cette action pour une marque de leur respect & de leur affection pour elle, leur dit; que ce n'étoit pas la peine, qu'elle n'avoit rien à leur reprocher, & que leur maison convenoit à leur condition & & à leur fortune; que c'étoit contre son mary seul qu'elle s'emportoit de la sorte; qu'elle ne lui pardonneroit jamais, de l'avoir conduite dans un endroit aussi disproportionné à sa naissance & à son rang, dont il étoit assez instruit.

Là-dessus, elle leur demanda du papier & de l'ancre. Les bonnes gens qui n'en avoient point, & qui avoient ordre de ne rien négliger pour la satisfaire durant les premiers jours, font partir d'abord à cheval un jeune Berger, pour en aller chercher dans la ville prochaine; ils la laissent seule pendant ce tems dans sa chambre, & se retirent dans leur cuisine, pour raisonner sur cette étrange maladie, dont ils avoient reconnu que l'orgueil étoit la seule cause. Monsieur *Quarll* a mis leur conversation au long dans ses mémoires; & je me suis fait un scrupule de la suppri-

mer, quoiqu'elle me paroiſſe être moins d'eux que de lui: la voici donc telle qu'il l'a laiſſée.

Cette Dame a été élevée dans une ville où l'excès du plaiſir & du luxe ſont les ſeules routes qu'on connoiſſe pour arriver à la félicité; qu'ils ſont bien éloignez de leur but! Leur vie eſt une ſuite continuelle d'inquiétudes; l'envie de ſe diſtinguer, & la jalouſie compagne inſéparable de la vanité achevent de les rendre malheureux. Loin que cette Dame manque ici du néceſſaire, elle a même le ſuperflu en abondance, & il ne tiendroit qu'à elle d'être heureuſe, ſi elle ſavoit renoncer à l'orgueil qui la dévore, pour s'accoutumer à la précieuſe médiocrité, qui ſeule procure un bonheur pur & tranquille. Que notre condition eſt préférable à la ſienne! Que les plaiſirs de notre ſolitude ſont ſolides, au prix de ceux, dont les Grands joüiſſent dans les villes riches & populeuſes! O heureuſes campagnes, hôteſſes de la joie innocente & véritable! On ignore ici la débauche, les querelles, les modes, le luxe, l'envie, l'amour du vin, les juremens affreux, & les blaſphêmes contre le Dieu tout-puiſſant, qui ſont leur ſéjour dans les citez floriſſantes. La

Providennce

Providence fournit à nos besoins en abondance : en un mot, ses présens surpassent nos vœux & nos mérites. Les oiseaux au plumage peint de diverses couleurs, semblent en voltigeant de bosquets en bosquets, celebrer leur auteur par leur ramage harmonieux, que les échos des montagnes couvertes de fleurs repetent aux fertilles vallées. Tout retentit ici des louanges du Dieu tout-puissant, & on ne trouve que parmi nous la vraie félicité. Autant que la compagnie de nos moutons & de nos bœufs est préférable à une société d'hommes que la figure humaine distingue seule des brutes, autant notre solitude l'emporte sur le séjour des villes. Nous ne connoissions notre bonheur qu'à demi avant l'arrivée de cette Dame : maintenant l'ambition où le plaisir nous solliciteroient en vain d'abandonner nos campagnes paisibles & fortunées. Nous sommes persuadez que les richesses ni le luxe ne peuvent procurer la satisfaction & le contentement.

Après cette conversation qui leur avoit presque fait oublier leur hôtesse, la maîtresse du logis alla dans sa chambre, où elle la trouva baignée de larmes, & exhalant sa fureur en injures contre *Quarll*. La bonne femme essaïa de lui remettre

l'esprit par des paroles douces & consolantes : les paroles ne faisoient rien à ce mal, cinq ou six verres de ratafia operérent avec plus de succès. Mademoiselle *Quarll* ne les eut pas plûtôt avalez, qu'elle tomba dans une espece de langueur & d'assoupissement, & qu'elle fut obligée de se mettre au lit, où elle reposa assez bien une heure ou deux.

Elle se réveilla néanmoins d'aussi mauvaise humeur qu'auparavant, & fit un bruit étrange sur qu'on lui refusoit une plume, de l'encre & du papier comme à une prisonniere. Il fallut que la bonne Païsanne lui dit, qu'on l'avoit cru encore couchée, & qu'on n'avoit osé troubler le repos de Madame. Ces humbles excuses & la vuë de ce qu'elle avoit demandé appaisérent la tempête, & sa colere se tourna toute contre *Quarll*, à qui elle écrivit d'abord la lettre suivante, que les bonnes gens mirent à la poste.

Indigne mari, vous aviez peur sans doute que mon indisposition ne me fit pas mourir assez vîte, puisque sous le faux prétexte de me faire prendre l'air, vous m'avez attirée dans un cachot, où la meilleure constitution ne pourroit tenir. Il n'y a ici aucune créature raisonnable à qui on puisse parler, & je ne vois que d'insipides

d'insipides Païsans, dont la figure est tout ce qu'ils ont d'un peu humain : je vous en prie donc, hâtez-vous de venir me chercher, ou bien attendez-vous à tout ce qu'une femme offensée peut faire éclater de ressentiment, dès que je serai à Londres, *où j'irai surement dans quelques jours, quand je devrois faire le voïage nuds pieds.*

MARIE QUARLL.

Quarll s'étant attendu à quelque lettre sur ce ton de la part de sa hautaine épouse, quand elle auroit apperçû le piége où elle étoit tombée, avoit préparé la réponse suivante.

Ma chere, si l'orgueil & la vanité vous ont gâté l'esprit, ce n'est pas à dire que je doive avoir la folle complaisance de hâter ma ruine pour vous plaire. Faites donc attention à votre naissance, à ma condition & à notre fortune, autant que j'en fais aux conseils de ma raison. Je suis sûr que vous ne saurez pas mauvais gré de votre voïage à votre soigneux mari.

PHILIPPE QUARLL.

Il écrivit ensuite au Païsan & à la Païsanne pour les remercier du soin qu'ils prenoient de sa femme, & pour leur recommander de ne lui donner plus de papier,

pier, puiſque cette complaiſance ne ſervoit qu'à la rendre moins ſage. Il les y prioit encore de prendre garde plus que jamais qu'elle ne s'évadât. Enfin il leur promettoit de paier leurs peines en homme reconnoiſſant. Il avoit joint à une lettre auſſi obligeante une paire de beaux bas verds & des gands couleur d'orange, dont il faiſoit préſent à la fille de la maiſon. Cette honnêteté fit tant de plaiſir aux bonnes gens, qu'ils en redoublérent leur attention à veiller ſur Mademoiſelle *Quarll*.

Il n'en fut pas de même de la lettre qu'elle reçut; au lieu d'en tirer des leçons utiles & néceſſaires pour elle, à peine put-elle ſe réſoudre à la lire juſqu'à la fin, elle s'abandonna à des excès de rage incroïables, elle déchira la lettre en piéces, elle accabla ſon mari d'injures attroces. Le malheureux! Le ſcelerat! Le fourbe! s'écrioit-elle. Que je faſſe attention à ma fortune! Eh qu'auroit-il fait ſans le bien que je lui apporté en mariage, & dont il abuſe pour me tenir enfermée dans un vilain trou? Il n'en aura pas long-tems le plaiſir: je prétends qu'on aille tout à l'heure retenir ma place dans le coche pour demain; j'irai à *Londres* déchirer cet indigne mari en pieces.

L'hôteſſe

L'hôtesse étoit assez fâchée qu'on méprisât ainsi en sa présence sa maison. Néanmoins regardant ces emportemens comme un effet des vapeurs, elle ne s'amusa point à faire valoir un logis, qui bien que vieux & un peu bas, étoit grand, commode, & gai, & le meilleur qu'il y eût à un mille à la ronde. Au contraire, feignant de passer condamnation, elle répondit qu'elle étoit fâchée de ne pouvoir la loger mieux : que pour ce qui étoit d'envoïer arrêter une place au coche, il n'étoit plus tems, & que le coche seroit parti avant qu'un Messager pût arriver à la ville : qu'à la premiere occasion, qui seroit la semaine suivante, on n'oubliroit pas de se tenir prêt à executer ses ordres, qu'en attendant, elle n'avoit qu'à commander, qu'on lui obéïroit avec respect, & qu'on lui procureroit avec plaisir ce qu'il lui plairoit. La réponse & les déférences de la bonne femme ramenérent un peu l'orgueilleuse bourgeoise, & elle parut assez tranquille le reste de la semaine.

Ses accès lui revinrent bien-tôt, lorsqu'elle vit la semaine suivante qu'on avoit oublié sa commission, que celle d'après, le mauvais tems n'avoit pas permis d'aller à la ville, & une autre fois que les pla-

ces s'étoient trouvées prises, ou que le coche ne pouvoit partir parce qu'il n'y avoit pas assez de monde. Voïant alors que c'étoient des excuses affectées pour la retenir en cet endroit, elle résolut d'aller elle-même faire son message, & domanda seulement qu'on lui donnât quelqu'un pour lui servir de guide. Ses hôtes le lui promirent sans peine ; la chose n'en réüssit pourtant pas mieux : tantôt le bon homme avoit affaire à la maison : tantôt sa femme étoit malade; tantôt ils n'osoien envoïer leur fille à cause des voleurs, c'étoient toûjours de nouveaux prétextes.

Cependant il s'étoit passé ainsi quelques mois, & il ne venoit point de nouvelles de *Londres*. Elle ne douta plus que ce ne fut là un tour de son mary, pour se débarrasser d'elle en païant seulement sa pension, & ses hôtes lui apprirent même qu'il en avoit déja donné le premier quartier, avec promesse de continuer sur ce pied pendant son séjour, qui pourroit bien durer autant que sa vie. Là-dessus elle forme le projet d'aller seule à la ville voisine, bien persuadée qu'elle ne manqueroit pas de rencontrer des gens, qui l'y conduiroient en chemin faisant. Par malheur pour elle, les bonnes gens avoient été

avertis

avertis d'avance, & depuis le matin jusqu'au soir ils se tenoient auprès d'elle, sans lui laisser faire un pas seule hors du logis.

Dans cette extrémité fâcheuse pour sa vanité, & n'esperant plus sortir de sa prison, puisque ses lettres mêmes étoient interceptées avant qu'elles pussent parvenir chez ses amis, elle entra dans une rage inconcevable contre ses hôtes, qu'elle regardoit comme les complices de la perfidie & de la cruauté de son mary. Jamais de la vie on n'a dit autant d'injures avec autant d'éloquence & en aussi peu de tems qu'elle le fit : heureusement pour les bonnes gens, des efforts de cette violence ne pouvoient durer long-tems. Elle se trouva épuisée au dernier point, & il lui fallut recourir à son grand specifique, c'est-à-dire à plusieurs verres de ratafia, qui tranquillisérent ses esprits, & qui l'obligerent de se mettre au lit, où elle reposa quelques heures.

A son réveil, elle fit réflexion que ses emportemens ne rendroient pas sa condition meilleure, qu'au contraire ses gardiens deviendroient enfin des geoliers impitoïables. En même tems elle résolut de se faire des amis de ses hôtes, afin que si elle ne pouvoit se mettre en liberté

berté, au moins sa prison fut moins resserée & moins rigoureuse. Elle fait violence à son humeur hautaine, & aux emportemens qui lui étoient ordinaires, elle devient familiere, douce, complaisante. Ses hôtes à leur tour ne peuvent assez marquer leur surprise & leur joie d'un changement aussi soudain & aussi grand; ils ne doutent presque plus du rétablissement de sa santé & de son esprit: ils s'appliquent à chercher les occasions de l'obliger. C'étoient des deux côtez des complaisances & des égards qui s'étendoient à tout.

Mademoiselle *Quarll* avoit trop de pénétration, pour ne pas remarquer la crédulité des bons Païsans, & trop de finesse pour n'en pas profiter. Elle conclut donc, que comme son mari les avoit trompez en la faisant passer chez eux pour folle, elle n'auroit qu'à affecter une extrême douceur pour les tromper une seconde fois, & pour rétablir la réputation de son bon sens. Elle feignit dans cette vûë de commencer à se porter mieux, elle ne cessoit de les remercier des services qu'ils lui avoient rendus avec tant de zele durant son indisposition; elle se plaignoit d'avoir été assez malheureuse pour chagriner & in-

commoder

commoder des personnes aussi obligeantes. Ils lui répondoient qu'ils étoient assez païez de leurs peines, si elles avoient contribué à sa guérison. En un mot, on eut dit que ce n'étoient plus les mêmes personnes, tant ils étoient changez les uns & les autres. Les bons Païsans, que ses hauteurs & ses reproches avoient alienez à la fin, ne concevoient pas comment une personne aussi fiere & aussi méchante étoit devenuë tout à coup aussi sociable & aussi gaie. Dans les commencemens ils n'osoient l'abandonner, de peur qu'elle ne se défit elle-même. Maintenant ils la laissoient moins seule encore, tant sa compagnie leur plaisoit, depuis qu'elle témoignoit se plaire à la leur. Il n'y a rien dont des gens de leur sorte pussent s'aviser, qu'ils ne fissent avec joie pour dissiper sa mélancolie, ou pour prévenir une rechute. Ils lui contoient de ces histoires burlesques dont on abonde à la campagne ; ce que leur Curé avoit fait, les tours plaisans du Meunier de la Paroisse qui étoit un drôle de corps; les Revenans, les Sorciers étoient la matiere de leurs discours, qu'elle leur païoit en semblable monnoïe par des histoires plaisantes arrivées à *Londres*. D'autres fois ils la menoient promener dans leurs vergers,

gers, ou dans leur jardin ; une autre fois c'étoit le plaisir de la pêche qu'ils lui procuroient. Cette vie dura un bon mois, & sans doute elle auroit duré encore davantage, s'il n'avoit tenu qu'aux hôtes de Mademoiselle *Quarll*. Mais lasse de se faire une violence, qui ne servoit qu'à resserrer ses liens, & qui étoit cause qu'on la gardoit mieux que jamais, elle récourut à une autre ruse.

Il y avoit dans la maison un valet nommé *Thomas*, jeune, vif, éveillé, un teint vermeil, de beaux cheveux blonds, & plus d'esprit & de politesse qu'on n'en devoit attendre de sa condition. D'ailleurs amoureux, hardi, fait aux intrigues galantes, obligeant au dernier point, & de plus charmé de Mademoiselle *Quarll*, dès le premier moment qu'il l'avoit vûe; il n'avoit qu'une seule tache, l'obscurité de sa naissance, & la bassesse de sa condition : néanmoins l'adroite épouse de *Quarll* jetta les yeux sur lui, & elle eut raison. On en va juger par l'histoire de ce jeune homme.

Né à *Londres* de parens obscurs & pauvres, qui ne pouvoient lui faire apprendre de métier, il fut obligé d'entrer dans la societé ancienne & honorable des laquais, & eut pour premiere maîtresse

treffe une Dame veuve, où il apprit tout ce qui étoit nécéssaire dans son état. Elle étoit dans la grande dévotion, & alloit deux ou trois par jour à l'Eglise, où il falloit qu'il l'accompagnât : tant de gravité le dégoûta d'une maison aussi opposée à ses inclinations, & il aima mieux entrer chez un jeune Seigneur.

Là ses talens commencerent à briller & à le distinguer. Son maître grand coureur d'avantures, regarda comme un trésor un garçon aussi rusé, aussi secret, aussi prompt, aussi propre enfin à faire un Mercure accompli. Bien-tôt le valet fut le confident du maître, son favori, le premier ministre de ses affaires de cœur. Tout passoit par les mains de *Thomas*; il ne manquoit jamais de faire lever le gibier, tant fut-il caché, & il falloit qu'une vertu fut bien obstinée, si elle ne se rendoit en peu de jours, quand il lui prenoit fantaisie de l'attaquer par les formes. Ces qualitez l'éleverent au comble de la fortune, chéri de son maître, admiré de ses compagnons, adoré des Dames suivantes, toujours en belles nippes, & bien en argent, il ne lui manquoit rien pour être heureux. La fortune ne l'avoit comblé de ses faveurs

que

que pour lui faire ſentir mieux le rude coup qu'elle lui préparoit.

Le maître de *Thomas* qui aimoit à changer de plaiſirs, eut envie un jour d'aller à une fête de Village, pour y choiſir quelque fille, dont les charmes ruſtiques réveillaſſent ſon appetit. Pour cet effet, il ſe déguiſe en Gentilhomme campagnard, équippe de même ſon laquais, avec qui il vouloit partager cette avanture, & s'en va avec lui à cheval juſqu'à une ville voiſine du Village, qui étoit à dix mille de ſes terres. Ils y laiſſerent leurs chevaux & leurs bottes dans une auberge, & allerent en ſe promenant au lieu du rendez-vous. La Campagne aux environs étoit ſemée de compagnies qui ſe divertiſſoient à differens jeux: dans un endroit étoient des Lutteurs qui ſe mettoient en ſang pour une paire de gans qui étoit le prix. Dans un autre des Païſans ſe diſputoient un chapeau garni de rubans à grands coups de bâton avec une garde d'oſier. Une troiſiéme bande ſe réjoüiſſoit d'une autre maniere non moins ſanglante.

Ces jeux n'étant du goût ni de *Thomas*, ni de ſon Maître, dès qu'ils eurent ſatisfait leur curioſité, ce dernier demanda

manda à l'autre où étoient donc les filles, pour l'amour desquelles ils avoient fait le voïage. Attendez, nous les verrons tout à l'heure, répondit *Thomas*, j'entends déja le bruit qu'elles font en jouant; il n'y a qu'à le suivre. En effet, ils les trouverent assez près de-là dans un dôme spacieux appellé Grange en langue vulgaire, où ils étoient à peine entrez, que *Thomas* dit à son maître: eh bien, Monsieur, ne vous l'avois-je pas dit ? vous avez ici des belles de toutes couleurs & de toutes tailles; il n'y en a pas une, dont le petit bec mignon & amoureux ne sollicite la préférence. Allons, choisissez; quel sera le tendron à qui vous jetterez le mouchoir ? Pour moi, je meurs d'envie que vous aïez fait un choix, pour en faire un à mon tour. Je ferai des miracles, répondit le Gentilhomme: avant que je quitte ma Nymphe, j'en aurai fait une Déesse. A ce compte, repliqua *Thomas*, je ferai de ma Bergere une Nymphe.

Tandis qu'ils s'entretenoient de la sorte, ils étoient comme deux Faucons qui guettent leur proïe, incertains sur celle qu'ils attraperont dans leurs serres, les Païsans les regardoient la bouche béante avec de grands yeux, sans

pouvoir comprendre ce qui leur amenoit ces deux Etrangers. A la fin un Violon de Village racla sur son mélodieux instrument le signal de la danse. A l'instant, les jeunes filles se levent toutes, chacun prend sa chacune, & les deux Gentilshommes présentent leurs services à deux jolies Païsannes qui les acceptent avec joie, faute de deviner leurs coupables intentions.

Le malheur voulut que le Maître prit la fille, sur qui *Thomas* avoit fait tomber son choix, & ce fut la fatale cause des désastres de ce dernier. Je ne décrirai point les sauts pesants & les contorsions ridicules des danseurs, les rudes baisers qu'ils donnoient à leurs compagnes, les efforts peu sinceres de celles-ci pour les éviter. On sait de reste comme ces sortes de fêtes se passent. Il n'y avoit que *Thomas* & son maître qui demeuroient pendant ce tems-là comme deux statuës, & dont la sotte timidité faisoit rire les Païsans. Par bonheur, *Thomas* s'en apperçut, & remarqua que sa compagne étoit de mauvaise humeur : là-dessus, lui de caresser & de baiser, & elle de se défendre en riant. Le maître à leur exemple se jette sur deux ou trois filles, les baise, les chifonne, & fait des éclats

éclats de rire aussi grossiers que qui que ce soit de la compagnie. En même-tems, *Thomas* montre sa légereté par des sauts d'une hauteur prodigieuse, & observe de retomber toujours sur les pieds de quelqu'un, pour divertir la compagnie, qui rioit à n'en pouvoir plus, excepté la personne piétinée : encore falloit-il par complaisance pour les rieurs qu'elle fit semblant de rire.

Tant de bonne humeur & d'activité ne pouvoient que les faire passer pour d'aussi facetieux compagnons qu'il y en eût à dix milles à la ronde : on ne cessoit de les admirer & de les loüer. Les deux Gentilshommes, fatiguez de tant de gloire, résolurent de se dérober aux applaudissemens, & le firent entendre à leurs maîtresses, qui consentirent à les suivre avec une innocence digne d'un meilleur sort.

Arrivez à l'auberge, où ils avoient laissé leurs chevaux, ils font apprêter un bon souper, & en attendant, ils versent à tous momens du vin aux deux Belles, dans le dessein de les enyvrer, s'il étoit possible. La compagne de *Thomas* jeune & éveillée, ne refusoit jamais son verre, au lieu que l'autre douce & sérieuse, ne buvoit que rarement & à petits coups.

 Sur

Sur ces entrefaites, le maître échauffé d'amour & de vin, fit quelques tentatives, que sa compagne rejetta d'un air, qui redoubla la passion de *Thomas*. Néanmoins ils ne se rebuterent ni l'un ni l'autre. Le souper vint ensuite, & un peu après, les deux filles demanderent à se retirer, sur ce qu'il commençoit à se faire nuit. Le Maître le refusoit d'un ton absolu. *Thomas* qui comptoit faire son coup en chemin faisant, consentit de ramener sa compagne, ce que l'autre n'eut pas plutôt entendu qu'elle demanda à partir en même tems. Non, vous n'en ferez rien, répondit le Gentilhomme, qui attendoit ce moment pour demeurer seule avec elle, & pour l'amener à ses fins. Demeurez seulement; je vous promets qu'il ne vous arrivera point de mal dans ma compagnie, & que le Chevalier *Thomas* que vous voïez & moi vous ramenerons au logis. Il n'y avoit point de réponses honnêtes à faire à un compliment pareil: ainsi elle fut obligée de se résoudre à attendre le retour de *Thomas*.

Celui-ci fut à peine hors de la ville avec la jeune Païsanne, qu'il attaque la place, qui se rend d'abord à discrétion, & dont il prend possession avec une facilité

cilité qu'il n'avoit pas attenduë. Je ne ne sais par quelle bizarrerie de l'esprit humain, les plaisirs touchent peu quand ils ne coûtent gueres. *Thomas* se hâta de retourner à l'auberge, moins content de la bonne fortune qu'il avoit euë, que chagrin de celle que son maître lui avoit enlevée, & qu'il résolut de lui enlever à son tour.

A son arrivée, la jeune Païsanne les somma, lui & son maître de tenir leur parole, & de la conduire chez elle, faute de quoi elle sauroit bien s'en aller seule : ce n'étoit pas le compte de *Thomas*. Il la pria instamment d'attendre pour le moins qu'il eût bû un coup, & qu'il se fût un peu délassé de la traite qu'il venoit de faire ; qu'à cette condition, il étoit prêt à tout faire, & qu'il lui donneroit satisfaction. Elle y consentit avec peine.

Là-dessus le Maitre, persuadé que *Thomas* agissoit à bonne intention, prend sa montre, se leve avec précipitation, & s'écrie avec une feinte surprise, qu'il a presque laissé passer l'heure d'un rendez-vous, qu'il est obligé de partir sur le champ : qu'il est bien fâché d'abandonner cette Demoiselle, mais qu'un départ aussi brusque ne rompra point leur nou-

velle connoissance, & qu'il lui rendra visite dans peu de jours. Q'en attendant, il lui demande excuse de son impolitesse, & que le Chevalier *Thomas* voudra bien prendre la peine de la remettre au Village. Celui-ci comprenant ce que signifioient ces termes, sortit d'abord pour conduire son maître, qui le chargea de mener la jeune fille à une certaine maison à trois milles delà, qu'ils connoissoient tous deux, & il monta sur le champ à cheval pour s'y rendre lui-même.

Thomas ne pouvoit recevoir de commission qui lui fit plus de plaisir. Dès que son maître fut parti, il fait le siege de la place, & emploïe à la fois contre elle le vin & les caresses. Celle-ci se défend long-tems avec un courage intrépide, & recourt à la fin à demander une cessassion d'armes. *Thomas* tient bon, & continuë de la presser avec une nouvelle vigueur, bien persuadé qu'il faudra enfin qu'elle batte la chamade & qu'elle demande quartier. Cependant la nuit devient sombre & noire, il n'y a plus de maisons ouvertes, les portes mêmes de la ville sont fermées, & la pauvre fille moitié de gré, moitié de force, promet en rougissant de passer la nuit dans

dans l'Auberge. Après avoir gagné un point aussi important, le reste ne devoit rien coûter, & *Thomas* étoit au comble de la joie. Sur le champ, il fit apprêter un lit, & y conduisit sa maîtresse, qui accablée de vin & de sommeil, faisoit encore quelques refus, que ses regards languissans démentoient. Enfin, après avoir balancé quelque tems entre l'envie & la peur, elle s'abandonna aux désirs de *Thomas*, qui la prit par la main pour l'aider à monter. L'Aubergiste qui étoit un vieux Routier, parut alors, & dit pour la forme à *Thomas*; je compte, Monsieur, que cette Demoiselle est vôtre femme; car je ne voudrois pas pour un empire qu'il se passât rien de deshonnête dans ma maison. Oüi, oüi bon homme, c'est mon épouse, répondit *Thomas*, tandis que la pauvre fille continuoit de monter, en se cachant le visage de honte.

Il n'y avoit pas une heure qu'ils étoient seuls dans leur appartement, lorsque le Gentilhomme inquiet de ne les voir point, retourna à l'auberge pour s'informer de ce qu'ils étoient devenus. L'Hôte lui dit qu'ils étoient au lit. Au lit, interrompit le Gentilhomme? Oui, Monsieur, repliqua l'Aubergiste : comme il étoit avant dans la nuit, ils ont

pris un lit chez moi, & je les y ai laiſſez enſemble. Ce diſcours fut comme un coup de tonnere pour le Maître de *Thomas*: la colere étoit peinte dans ſes yeux, & il étoit d'un rouge enflammé, qui témoignoit ſa fureur; diſſimulant ſa paſſion, il demanda froidement où ils étoient, parce qu'il avoit une affaire importante à communiquer à ce gentilhomme, & que la choſe ne pouvoit ſouffrir le moindre retardement. L'Hôte qui ne ſe doutoit de rien, le conduiſit à la chambre de ces heureux amans, où il heurta à la porte, en diſant au chevalier *Thomas*, que le Monſieur avec qui il avoit ſoupé étoit de retour pour une affaire, dont il vouloit lui faire part. Par bonheur, il ne s'étoit pas deshabillé; connoiſſant l'humeur violente de ſon maître, qui ne manqueroit pas de faire éclater ſon juſte reſſentiment, il ouvre la fenêtre ſans dire un mot, & ſaute dans le jardin, d'où il ſe ſauve par deſſus les murs dans la campagne, en courant comme un homme qui a l'ennemi à ſes trouſſes, & ſans regarder derriere lui une ſeule fois.

Enfin n'en pouvant plus, & ſe croïant hors de danger, il s'aſſit dans un champ, où il ſe mit à faire de triſtes réflexions

ſur

fur son avanture, jusqu'à ce que la fatigue & le chagrin l'assoupirent insensiblement. Son réveil qui ne tarda gueres, ne fut pas moins fâcheux : l'impossibilité où il étoit de retourner à *Londres*, la colere de son maître devant qui il n'oseroit plus se montrer, après le vilain tour qu'il lui avoit joüé, la maniere indigne dont il avoit séduit & deshonnoré deux jeunes filles, belles & vertueuses, le défaut d'argent où il se trouvoit, ses pensées l'accabloient toutes à la fois, & il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître que son malheur étoit une juste vengeance du ciel. Il se promena jusqu'à la pointe du jour, en rêvant sur ces choses, sans savoir ni que faire, ni où aller.

Sur ces entrefaites, une bande de Faucheurs qui vint à passer, lui fit songer, que s'il pouvoit s'associer avec eux, ce seroit un moïen de gagner quelque argent pour vivre, & pour se conduire à *Londres*. D'abord il se joint à eux, leur demande d'où ils venoient, & où il alloient, & ils répondirent qu'ils venoient de *Londres*, & qu'ils alloient au Nord de l'*Angleterre*. Cette réponse qui déconcertoit ses projets, lui fit de la peine, & il demeura quelque tems incertain sur le

parti qu'il prendroit. La misere le pressant, il résolut d'accompagner les Faucheurs, dans la pensée qu'il trouveroit peut-être quelque chose de meilleur sur la route, & il le dit à ses futures camarades. Ceux-ci qui le voïoient habillé en homme de condition, crurent qu'il railloit, & lui répondirent en gens qui entendoient raillerie, qu'ils seroient bien-aises d'aller avec un brave garçon comme lui, mais que sans doute il ne cherchoit qu'à rire, & qu'ils feroient de lui un assez mauvais ouvrier. Non, non, mes amis, je vois bien que mon équipage vous trompe, leur répondit-il; je vous proteste que mes intentions sont sinceres, & que le mauvais état de mes affaires me réduit à chercher du travail pour vivre. Eh bien, notre cher, vous en trouverez, lui dirent-ils; le maître chez qui nous allons de ce pas a besoin de gens, & il ne manquera pas de vous loüer.

La chose réüssit en effet comme ils le lui avoient fait esperer. Le Fermier qui les emploïoit, n'eut pas plutôt entendu sa demande, & sçu ce qui l'obligeoit de la faire, qu'il le prit à son service, en lui permettant d'aller fener dès le même jour s'il vouloit. Sur cette promesse,

Thomas

Thomas joïeux d'avoir trouvé cette ressource, envoïa quelqu'un lui acheter une fourche à la ville, & débuta le lendemain dans son nouveau mêtier, dont il s'acquitta plaisamment, comme on peut s'imaginer. De cet endroit, il alla de village en village avec ses camarades, aux manieres desquels il s'accommodoit en tout, & dont il s'attiroit l'amitié par la douceur & par la gaïeté de son humeur. Il vivoit de la sorte, sans chagrin & sans inquiétude, & il ne pensoit plus ni à son maître, ni à *Londres*, lorsqu'il tomba chez le Fermier où logeoit Mademoiselle *Quarll*. Celui-ci qui avoit besoin de valet, lui offrit d'abord de le prendre en cette condition, *Thomas* y consentit, après avoir un peu balancé.

Le voilà donc, de féneur, devenu va-valet de Païsan. Six mois après, la femme de *Qnarll* arriva dans cette maison, où sa beauté réveilla les inclinations de *Thomas*, pour la galanterie, qu'il croïoit avoir assoupies pour toujours. Par malheur dans une condition aussi basse que la sienne, il n'osoit s'adresser à une Dame qui le portoit aussi haut, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable. Il se contentoit de lui témoigner une

une extrême complaisance, & de se faire distinguer par les petits services qu'il s'empressoit à lui rendre. Elle à son tour s'échappoit quelques fois, jusqu'à dire en sa présence qu'elle lui trouvoit une physionomie au-dessus de ce qu'il paroissoit être. *Thomas* crut alors que le tems étoit venu de se déclarer.

Il avoit eu souvent la liberté de l'entretenir en particulier, & lui avoit raconté des histoires divertissantes. Un jour se trouvant seul avec elle, il lui conta la sienne propre, & il s'apperçut avec joie qu'elle se félicitoit de cette confidence: elle de son côté se vit à peine seule, que faisant réflexion sur l'adresse de *Thomas*, & le croïant un homme propre à mettre à fin toutes sortes d'entreprises, elle résolut d'en faire l'instrument de sa délivrance. Dès le lendemain, comme elle étoit par hazard encore seule, elle le prie de venir passer quelque tems auprès d'elle, & de la divertir par ses contes plaisans, sous prétexte qu'elle étoit d'une mélancolie insuportable & accablante. *Thomas* accourt, il la plaint de l'état où il la voit. Ah! vous ne connoissez qu'une petite partie de mes chagrins, dit-elle, en l'interrompant: vous me croïez en pension chez ce Laboureur;

reur; non, vous vous trompez, j'y ſuis priſonniere, on m'y garde à vûë, & je n'apperçois autour de moi que des brutes, ou des hommes auſſi ſtupides que les brutes. Je vous aſſure que ce traitement me rendra à la fin auſſi folle que mes hôtes me croïent, graces au ſoin obligeant que mon indigne mary a eu de les en prévenir, afin qu'ils ne me laiſſaſſent pas échapper; il y ſera attrapé, & je ne ſuis pas une femme, ou bien il me verra en peu de jours à *Londres*, prête à lui rendre le mal qu'il m'a prêté.

Le ruſé *Thomas* l'écoutoit avec une feinte indifférence, de peur qu'elle ne devinât combien il l'aimoit, & qu'elle n'osât plus s'abandonner à ſa conduite. Enfin, lorſqu'elle eût ceſſé de parler, il lui dit qu'il la mettroit en liberté, dès la nuit ſuivante, ſi elle le ſouhaitoit, & qu'il la conduiroit lui-même à *Londres*; elle lui demanda avec vivacité comment il s'y prendroit. Oh, la choſe eſt aiſée, répondit-il : je mettrai une échelle ſous votre fenêtre, & je prendrai ce que vous avez deſſein d'envoïer à *Londres*, que je donnerai en garde à un bon ami que j'ai dans le voiſinage : enſuite vous deſcendrez par cette échelle, & je vous

vous menerai à la ville prochaine, dont nous ne sommes qu'à cinq ou six milles, & là nous loüerons deux places dans le coche de *Londres*, une pour vous & une pour moi: vous voïez bien que la chose ne peut manquer. *Thomas* trouvoit dans cette avanture un double avantage, en premier lieu une occasion de satisfaire son amour sur la route, & en second lieu, un moïen de retourner à *Londres*, sans qu'il lui en coûtât quoi que ce soit. La Dame à son tour, qui croïoit que la pitié seule le faisoit agir, ne voïoit rien, qui dût la détourner de suivre le conseil de *Thomas*: seulement elle auroit voulu avoir plus de tems devant elle, pour disposer toutes choses à loisir, de peur que sa précipitation n'inquietât ses hôtes, & qu'ils ne missent obstacles à ses desseins. Enfin il fut conclu qu'on remettroit cette affaire à un jour dont on convint.

Ce jour là, jour attendu des deux parties avec une égale impatience, *Thomas* monta par une échelle dans la chambre de la Dame, dont il déménagea les paquets en un instant, & les mit à couvert chez son ami. Il revint ensuite prendre la Dame elle-même, qui joïeuse de se voir enfin au moment de quitter cet

ennuïeux

ennuïeux séjour, sort par la fenêtre, & commence à descendre le long de l'échelle: mais peu accoûtumée à de pareilles entreprises, & d'ailleurs la crainte d'être surprise, la faisant trop se hâter, elle posa mal le pied, tomba à terre, & entraîna l'échelle & tout avec elle. *Thomas* qui prévoïoit les consequences de cet accident, prit la fuite, & laissa à la Demoiselle le soin de se relever comme elle pourroit: cependant l'échelle en se renversant, avoit cassé les vitres de la chambre, où le Laboureur couchoit, & le bruit l'avoit réveillé en sursaut. Il se leve là-dessus pour voir ce que c'étoit, & apperçoit la fenêtre de Mademoiselle *Quarll* ouverte, & un homme qui s'enfuïoit au travers de la cour: en même-tems, il crie au meurtre, au voleur, arrête; ses gens allarmez se levent précipitamment, l'un se saisit d'une fourche, l'autre d'un fourgon, un autre de quelque autre chose que le hazard lui présente, tandis que le bon homme se met à leur tête, armé de son fusil de chasse, & les conduit dans tous les coins de sa maison pour chercher les voleurs, observant de n'avancer qu'avec précaution de peur de surprise. Lorsqu'ils furent à la chambre de

de la Demoiſelle, après l'avoir appellée pluſieurs fois, ſans en recevoir de réponſe, ils crurent qu'elle auroit été aſſaſſinée, & enfoncerent la porte pour s'en éclaircir; qui n'étoit point dans la chambre, c'étoit la perſonne qu'ils y cherchoient, & ils ſe regardoient les uns les autres avec un étonnement auſſi comique qu'on le puiſſe imaginer. A la la fin, comme ils avoient fureté juſques dans les moindres coins du logis, ils s'en hardirent à paſſer dans la cour, où en jettant la vûë de tous côtez, ils apperçurent ſous une échelle quelque choſe de ſemblable à des habits de femme. Le vieillard y fut le premier, il éloigna l'échelle, & il trouva que ces habits couvroient une femme qui reſſembloit aſſez à Mademoiſelle *Quarll*, & qu'il reconnut à la fin pour cette Demoiſelle elle-même, qui paroiſſoit comme morte de ſa fraïeur, ou de ſa chute.

Ce fut alors un nouveau ſujet de ſurpriſe parmi la bande ruſtique. Le bon Laboureur ſe perſuadoit que les voleurs étoient entrez dans ſa maiſon, qu'ils auroient mis un baillon dans la bouche de la Demoiſelle, & qu'enſuite ils l'auroient jetté par la fenêtre. Oüi, mais comment auroit-elle ſes habits, diſoit un autre?

Elle

Elle devoit être alors au lit; je gagerois que le Diable l'a poussée à se jetter par la fenêtre, & que c'est lui que vous avez vû traverser la cour avec tant de vîtesse. Ils disputerent de la sorte pendant quelque tems : enfin le résultat fut qu'on porteroit la Demoiselle dans sa chambre, ce qui fut fait d'abord, après quoi ils allerent continuer leur visite, tandis que la maîtresse du logis & sa fille deshabillerent Mademoiselle *Quarll*, qu'elles mirent au lit, où elles passerent la nuit à la veiller.

Lorsque le bon homme crut avoir fait une recherche suffisante, il ordonna que ses gens passassent en revûë devant lui, pour voir combien il avoit perdu de monde dans cette grande affaire, & trouvant *Thomas* de moins, il demanda où il étoit allé, & s'il avoit couché cette nuit au logis? On lui dit qu'il avoit découché, & que peut-être il seroit allé voir quelque belle. Quelque belle, reprit le Laboureur! eh bien, il n'a qu'à y demeurer, sans compter remettre jamais les pieds chez moi; que sais-je en effet, si ce n'est pas lui qui a envoïé les voleurs, & s'il n'étoit pas lui-même avec eux? Qu'il revienne seulement; il n'en sera pas aussi bon marchand,

chand, que peut-être il l'espere. C'est ainsi que le bon homme parloit avec une agitation extraordinaire. *Thomas* n'avoit garde de venir s'exposer à l'effet de ses menaces: il fit son profit de cette avanture, & disparut, sans qu'on en ait jamais entendu parler depuis.

Dès que Mademoille *Quarll* fut revenuë à elle, & qu'elle eut recouvré la parole, elle avoüa comme la chose s'étoit passée, rejettant le blâme sur son mary, qui ne l'avoit conduite dans cet endroit, que pour l'y faire mourir de chagrin, à ce qu'elle disoit. Le Fermier écrivit d'abord à Monsieur *Quarll* sur cette avanture, dont il lui raconta fidellement jusquaux moindres particularitez, en ajoûtant qu'il y avoit peu d'apparence que sa femme en revint. Une lettre semblable ne pouvoit lui faire beaucoup de plaisir. Néanmoins il résolut, & de ne la point relâcher, & même de la laisser quelque tems sans habits, supposé qu'elle se rétablit, persuadé qu'il ne pourroit mieux mortifier son orgueil que par ce moïen. Il récrivit donc au Laboureur, qu'il le prioit de ne rien négliger pour la guérison de sa femme, & pour prévenir des malheurs semblables à celui qui venoit d'arriver, qu'il lui envoïeroit des

habits

habits dans quelques jours, & qu'il les païeroit en même-tems de leurs peines & de leur zele.

Mademoiselle *Quarll* se trouva mieux au bout d'un mois, & on en informa son mary, qui crut bien faire de la laisser encore un mois sans habits, dans la pensée que le défaut de parure la puniroit mieux qu'un mois de maladie. Il se trompa cette fois-ci; elle fut trois mois à se remettre de sa chute, & elle étoit encore au lit, lorsqu'il lui envoïa des habits magnifiques, qui lui rendirent en partie l'amitié de sa femme, & qui contribuerent à la guérison de son esprit & de son corps.

Les bonnes gens, qu'elle avoit souvent rebutez par les injures dont elle les accabloit, virent ce changement avec joïe, & en prirent occasion de lui représenter son bonheur. Ils lui remontrerent qu'elle avoit en abondance les choses nécessaires à la vie, & même celles qui ne servent que pour le luxe, & que d'ailleurs elle n'étoit plus sous la sujetion d'un mary, dont elle auroit été obligée de supporter avec patience les mauvaises humeurs. Ces remontrances furent appuïées par l'arrivée soudaine & imprévûë de diverses sortes de liqueurs,

que

que *Quarll* envoïoit à ſon épouſe, avec un quartier de ſa penſion. Vers le même-tems, la ſaiſon étoit devenuë charmante, & le ſéjour de la campagne étoit riant & délicieux. Ces raiſons la firent réſoudre à attendre en cet endroit la chute des feüilles, & à remettre juſqu'alors ſon voïage de *Londres*, au cas que ſon mary ne vint pas la chercher lui-même.

Or c'eſt ce qu'il ne ſongeoit pas à faire; joüiſſant à ſon aiſe des plaiſirs libres du célibat, depuis qu'elle étoit à la campagne, la préſence d'une femme lui auroit été importune, & il reſſerroit de jour en jour les liens qui la retenoient loin de lui, par les lettres qu'il écrivoit au Laboureur, accompagnées de préſens pour ſa fille ou pour ſa femme. Sur ces entrefaites, une nouvelle diſgrace lui fit ſentir, qu'il n'étoit pas né pour être heureux en *Angleterre*.

Quarll s'étant défait de ſon ménage, alla loger chez une Couturiere, qui avoit beaucoup d'occupation, & qui paſſoit pour riche. C'étoit une perſonne ſeule, aſſez jeune, jolie paſſablement, mais d'un orgueil inſupportable. De-là venoit qu'elle n'étoit pas encore mariée, parce qu'un Marchand lui paroiſſoit au-deſſous

d'elle,

d'elle, & qu'elle se croïoit au-dessous d'un homme de condition, de sorte que ne pouvant trouver un mary, elle avoit conçu une haine mortelle pour tous les hommes. Elle eut à peine vû Monsieur *Quarll*, beau, bien fait, jeune, spirituel, & d'une profession qui l'approchoit des personnes distinguées, qu'elle se sentit réconciliée avec le sexe viril, & qu'elle oublia le dessein où elle avoit été de ne se marier jamais. Elle souhaitoit seulement que par quelques galanteries pour elle, il justifiât tant soit peu la foiblesse qu'elle se sentoit pour lui, & dans cette vûë, elle lui marquoit des égards extraordinaires, & des complaisances infinies, afin de lui faire sentir son devoir. *Quarll* ne voïoit, ni n'entendoit rien de ce qui avoit l'air d'un engagement sérieux : deux fois de suite malheureux mary, & délivré à peine d'une femme incommode, il n'avoit aucune envie de s'exposer à un malheur semblable. Ainsi la pauvre Amante fut obligée d'aller conter son martyre, & demander conseil à une vieille Demoiselle, qui logeoit dans la chambre voisine de *Quarll*, & qu'une longue experience avoit instruite à fonds de la Politique amoureuse.

Elle ne se trompa point dans le choix

de

de sa Confidente. On sait que celles qui ont servi long-tems l'Amour, finissent d'ordinaire leur vie, en servant la passion de leurs jeunes Compagnes, à peu près comme les vieux Plaideurs, qui ruinez par leurs propres procès, se mettent ensuite pour vivre, à solliciter ceux des autres. La Demoiselle se chargea donc avec joïe de persuader *Quarll*, & épia l'occasion de lui parler : on ne pouvoit le faire que le matin avant qu'il sortit, ou le soir lorsqu'il rentroit à la maison, & elle le fit pourtant dès le lendemain matin.

Elle avoit ouvert sa porte, qui étoit vis-à-vis celle de *Quarll*, tellement qu'il ne pouvoit sortir qu'elle ne le vit. Dès qu'il parut, elle l'engagea à venir boire avec elle une tasse de chocolat, & il avoit à peine commencé, qu'elle fit un bruïant éclat de rire, qui le surprit au dernier point. Vous vous étonnez de ce ce que je ris, lui dit-elle un moment après, & en faisant semblant d'avoir bien de la peine à reprendre son sérieux : vous ferez comme moi, Monsieur, quand je vous aurai dit dequoi il s'agit. Sachez donc que notre ennemi des hommes est devenuë amoureuse, mais amoureuse, comme on ne l'est point, amoureuse à la

la folie, amoureuſe à la fureur, amoureuſe enfin à faire pitié. Qui eſt donc cette ennemie des hommes, Madame, demanda *Quarll*? Quoi! vous ne la connoiſſez pas, répondit l'adroite Intriguante? vraiement c'eſt la maîtreſſe du logis. La pauvre petite, quand j'y ſonge, elle qui a refuſé tant de bons partis: mon Dieu! Qu'elle pouvoit faire de mariages avantageux! Il n'a tenu qu'à elle de rouler en caroſſe. Mais il n'y avoit point d'homme aſſez bon pour Mademoiſelle. L'un avoit ceci, l'autre avoit cela, tous avoient quelque choſe qui lui déplaiſoit: il eſt vrai qu'elle vaut bien la peine qu'on la recherche. Vous ſavez qu'elle n'eſt rien moins que déſagréable, ou que mal faite, ce qu'on voit d'elle eſt la moindre partie de ſes charmes: Jamais on n'a vû une jambe auſſi fine, ni un pied auſſi mignon & auſſi beau. Pour la peau, il n'y a point de femme qui puiſſe le lui diſputer, pour la délicateſſe & la blancheur: d'ailleurs, elle a des qualitez excellentes, & il y en a une entre autres, qui paſſe pour la principale chez bien des gens, je veux dire de l'argent, & en quantité. Je vous l'avoüe, je meurs d'envie de ſavoir quel eſt l'heureux mortel, en faveur de qui elle diſpoſera de ſes

charmes:

charmes : il faut que ce soit un Ange ; car il s'est présenté des hommes accomplis parmi ses amans, & je sais qu'elle trouvoit des défauts à tous. Ne voïez-vous point d'homme venir chez elle ? s'il en vient quelqu'un, ce sera sans doute celui dont elle est feruë ; car elle n'a jamais affaire qu'à des femmes. En vérité, je ne prends point garde à ces sortes de choses, repliqùa *Quarll*, d'ailleurs, vous le savez, Mademoiselle, je suis absent des journées entieres, & à mon retour, je ne songe gueres qu'à me reposer & à me coucher. Eh bien, moi, j'en aï fait mon affaire, dit la Demoiselle ; cependant je ne vois jamais ici d'autre homme que vous : seriez-vous donc celui qui a flechi ce cœur insensible & rebelle à l'Amour ? Moi, Madame, répondit *Quarll* ! N'appréhendez rien de semblable : une personne qui a rejetté plusieurs partis considerables, ne s'amusera pas à briguer la tendresse d'un Musicien. Que savez-vous, dit la fine Vieille ? L'imagination fait les Amans, & le destin les Maris : Peut-être est-ce votre sort d'épouser cette belle. Si j'étois à votre place, je lui ferois ma cour, & j'oserois gager que vous ne perdriez pas vos peines : songez que c'est une jolie fille, qui

a de bonnes pratiques, une maiſon bien meublée, & des coffres bien garnis. Voilà une belle occaſion de faire votre fortune, & on n'en trouve pas ſouvent de ſemblables, quelque mérite qu'on puiſſe avoir.

Quarll ne ſavoit que répondre. La ſituation de ſes affaires l'obligeoit d'accepter ce que ſa condition lui impoſoit la néceſſité de refuſer. Ses pratiques lui échapoient, ſes revenus étoient incertains, ſa dépenſe étoit toujours la même, c'étoient autant de fortes raiſons pour lui faire accepter cette offre. Par malheur, il avoit une femme, & cette femme étoit un fort obſtacle, mais elle étoit hors de la vûë du public, & on pouvoit la regarder comme morte civilement, tant qu'on païeroit bien ſa penſion, ce que le mariage en queſtion mettroit *Quarll* en état de faire, quand même il demeureroit ſans aucun Ecolier. Enfin il prit le parti de répondre, qu'il n'oſoit aſpirer à une condition auſſi charmante & auſſi douce. C'étoit où l'adroite Médiatrice l'attendoit: elle lui promit en même-tems ſes ſervices, & il prit congé d'elle, pour aller vaquer à ſes affaires en ville, tandis que la vieille Dame feroit celles de ſon cœur à la maiſon.

Elle ne manqua pas de courir chez l'amoureuse Couturiere lui rendre compte de sa commission, & *Quarll* fut à peine de retour dans sa chambre, qu'elle l'y suivit, pour lui dire qu'elle avoit de bonnes nouvelles à lui apporter, que la rougeur de la Dame lui avoit découvert son secret, qu'il étoit l'Amant aimé, & qu'elle qui parloit le rendroit bientôt heureux. Il lui répondit, qu'elle avoit été le premier mobile de son bonheur, & qu'il comptoit qu'elle voudroit bien y mettre la derniere main. Fort bien, dit-elle, en ce cas je vous promets que Dimanche prochain, votre mariage sera une affaire faite. Là-dessus elle lui souhaita le bon soir.

La vieille Demoiselle étant devenuë la seule Directrice de cette affaire, en pressa l'accomplissement avec ardeur, & les deux Amans furent mariez le jour qu'elle avoit dit. Quoique tout ce fût passé en secret, la joïe de la nouvelle Mariée publia son secret, & les compagnies remplirent bien-tôt sa maison, qui fut pendant un mois le séjour de la joïe, & pendant une année entiere celui de la tranquillité, & du bonheur. La paix avoit fermé la porte, & l'abondance regnoit au dedans; mais le destin toujours

jours ennemi de *Quarll* ne permit pas qu'il fut long-tems heureux, & l'amour auteur de sa félicité devint celui de son infortune. En un mot, sa femme devint jalouse, c'est-à-dire, qu'elle devint, malheureuse, & qu'elle le rendit malheureux lui-même. Etoit-il absent, elle étoit sur les épines ; étoit-il au logis, elle croïoit qu'auprès d'elle il regrettoit quelque maîtresse qu'il venoit de quitter. Souvent il lui échapoit des expressions aigres, que son mari rebuté à la fin lui rendoit avec usure, & qui chasserent enfin la paix de la maison. Cependant le mary & la femme perdoient chaque jour quelques Chalands, & négligeoient le peu qui leur restoit. Le mary alloit ailleurs dissiper sa mélancolie, tandis que la femme noïoit son chagrin au logis dans les liqueurs, de sorte que l'argent diminuoit & les dettes augmentoient.

Le Mercier & le Marchand de Soïe, que la Demoiselle avoit bien païez auparavant, & qui n'avoient reçû qu'un seul paiement depuis son mariage, s'imaginant que c'étoit la faute du mary, d'autant qu'elle en paroissoit méconten-te, crurent qu'il étoit trop éventé pour une femme sur le retour, & qu'il dissi-

poit par de folles dépenses ce qu'elle avoit amassé par ses travaux & par sa frugalité. Ainsi ils l'arrêterent un beau jour, lorsqu'il y pensoit le moins, & sans lui faire savoir quoi que ce soit, de peur qu'il ne mit de côté ce qui restoit encore à sa femme, & qu'il ne se cachât ensuite.

Quarll s'étoit engagé en secret dans les Gardes, pour se mettre à couvert des Créanciers importuns, que quelqu'une de ses femmes pourroit lui attirer un jour ou l'autre. Il fut obligé de le déclarer pour sortir de prison. Jugez de ce que devint l'orgueilleuse Couturiere, lorsqu'elle apprit qu'elle étoit mariée à un homme de condition haïe & méprisée, elle qui avoit regardé comme au-dessous de son mérite des honnêtes Marchands & bien à leur aise. Dans la violence de son indignation & de sa fureur, elle part du logis comme une Furie, jurant ses grands Dieux; qu'elle ne demeureroit pas avec un vil Fantassin, & elle laisse *Quarll* dans la derniere confusion. Le pauvre homme ne savoit où il en étoit, & s'efforçoit de se flatter que sa femme reviendroit le trouver, lorsqu'elle seroit revenuë à elle-même. Le lendemain matin, au-lieu d'elle, arriverent

arriverent des Sergens, qui saisirent tout ce qu'il avoit, à la poursuite d'un Tapissier, & il fut obligé de se retirer dans un autre quartier, où il passa trois mois sans entendre parler de sa femme.

Il se crut alors délivré pour toujours de cette incommode compagnie, & il se réjouissoit du malheur qui l'avoit arraché du piége, piége funeste, où il ne concevoit point comment il avoit pû se laisser prendre tant de fois. Quel homme a jamais été aussi malheureux que moi, se disoit-il en lui-même! Trois femmes en trois ans, & trois femmes qui avec des caracteres aussi differens, ont sçu me faire souffrir les mêmes maux! La premiere étoit une Impudique dont un heureux malheur me défit. La seconde étoit une créature orgueilleuse, paresseuse, & pauvre, dont je me suis débarassé par un stratagême. Il ne me manquoit plus qu'une Prude & une Jalouse: le destin m'en a fait présent, & je l'ai gardé, jusqu'à ce que son orgueil m'en a délivrée, mais Dieu merci je suis en liberté, & je ferai en sorte de la conserver: c'est ainsi qu'il formoit de fortes résolutions de ne se marier jamais. La destinée lui réservoit encore une quatriéme femme, qui devoit seule lui cau-

ſer plus de chagrin, que les trois autres enſemble, & le mettre en danger de la vie.

Un ſoir qu'il divertiſſoit ſon Colonel & ſes amis dans l'auberge où ils avoient coûtume de ſe rendre une fois par ſemaine, l'Hôteſſe qui ſe trouvoit alors parmi eux, fit de grands éloges de ſa ſcience & de ſa voix, & la Compagnie en prit occaſion de propoſer un mariage entre elle & lui. *Quarll* paſſoit dans le monde pour garçon, & elle étoit veuve: il étoit d'ailleurs vif, bien fait, jeune; qualitez qui font de fortes impreſſions ſur le ſexe, & en particulier ſur les veuves. L'Hôteſſe en fut touchée: elle avoit alors au-deſſus de quarante ans, & elle auroit mêlé volontiers ſes années ſurnumeraires avec celles d'un jeune époux: c'eſt ce qui lui fit prendre le parti de répondre en plaiſantant, que Monſieur *Quarll* avoit ſans doute déja fait un meilleur choix, & qu'il n'accepteroit point leur propoſition. Un meilleur choix, interrompit un de ces Meſſieurs! c'eſt ce que je nie. Une jolie femme, une maiſon de belle apparence & bien achalandée, une cave garnie comme il faut de bons vins, & des coffres bien remplis ſans doute, que peut-il avoir de meilleur?

meilleure ? Je dis qu'il n'aura point d'autre femme que vous : allons, Madame, au bon ſuccès de ce mariage ; En même-tems, il lui porta cette ſanté, qui fit la ronde, & on pria *Quarll* de chanter quelque choſe qui eut rapport au ſujet.

Quarll qui penſoit qu'on ne parloit de la ſorte que pour rire, commençoit à ſouhaiter que la choſe eût une iſſuë ſérieuſe, & que cette Comedie finit comme les autres par un mariage. La vûë d'un établiſſement avantageux avoit diſſipé ſa haine pour les femmes, & il ſongeoit qu'il lui falloit un parti ſemblable pour remedier à ſon indigence, indigence que la néceſſité de paroître avec éclat augmentoit tous les jours. Il ſaiſit donc l'occaſion en habile homme, chante un air tendre que l'Hôteſſe pouvoit s'appliquer, & la baiſe en Galant épris de ſes charmes. Cette liberté réjoüit la veuve ; elle dit, en riant, qu'elle ne ſait en quoi Monſieur *Quarll* excelle davantage, ou à baiſer, ou à chanter. La compagnie en prend occaſion de lui répondre, qu'il faut qu'elle achete Monſieur *Quarll*, que c'eſt un homme impaïable, qu'elle ne trouvera pas toujours de pareils marchez. *Quarll* de ſon côté la preſſe vivement : Enfin la pauvre Veuve s'écrie

qu'elle ne ſait plus que dire. Eh bien, Madame, je parlerai pour vous, reprit le Colonel; ſachez donc, Monſieur *Quarll*, que Madame ici préſente, a pour vous une véritable tendreſſe, & qu'elle conſent à partager ſon bien & ſon lit avec vous, ſi vous avez pour elle les mêmes ſentimens; J'attends votre réponſe. *Quarll* proteſta d'abord que rien au monde ne pouvoit lui faire plus de plaiſir, la Veuve donna ſa parole en rougiſſant, la Compagnie fut témoin, & l'affaire fut faite & concluë dès le lendemain.

Ce mariage demeura ſecret pendant une ſemaine, & pendant cette ſemaine, les Meſſieurs qui avoient conduit l'intrigue, firent de grandes dépenſes dans l'auberge pour encourager les nouveaux mariez, dont les pratiques augmentoient de jour en jour.

Cet heureux début ſembloit promettre à *Quarll* une vie tranquille & agréable. Il aimoit ſa femme, elle l'aimoit, ils avoient du crédit chez les Marchands, leur Cave à peine remplie ſe vuidoit d'abord: mais ce bonheur devoit s'évanouir avec la même rapidité qu'il étoit venu. Un jour qu'il ſortoit de chez lui, il eut le malheur d'être apperçu de ſa troiſiéme femme, qui paſſoit par hazard devant

vant son nouveau logis. Il avoit alors un habit neuf, dont la beauté relevoit sa bonne mine, & qui ralluma dans le cœur de l'orgueilleuse femelle une passion que le dépit y avoit mal éteinte; elle sentit en ce moment qu'elle l'aimoit plus que jamais, & qu'elle ne pouvoit vivre sans lui. A la vérité, un reste d'orgueil combattoit encore, mais l'amour eut enfin l'honneur de la victoire, & elle alla droit à la Taverne d'où il sortoit, s'imaginant que ce pourroit bien être un endroit, où on le connoîtroit assez pour lui dire où il logeoit.

La Cabaretiere étoit alors dans son Comptoir. Dès qu'elle apperçut cette Demoiselle, dans un désordre qu'on remarquoit sans peine, elle lui en demanda la cause avec un empressement obligeant. Je voudrois savoir où demeure ce Monsieur qui sort, répondit la Couturiere: Ici même, dit la Cabaretiere, c'est mon mary. A ces terribles mots, la pauvre délaissée tomba de son haut, comme une personne frappée de la foudre, & demeura long-tems évanoüie, & sans donner aucun signe de vie.

La Cabaretiere qui s'étoit mis d'abord dans l'esprit que cette Demoiselle étoit une maitresse de *Quarll*, & qui l'avoit

regardée avec fureur, comme une rivale odieuse, sentit la pitié naître dans son cœur, au-lieu de la colere que ses soupçons y avoient allumez. Un amour aussi vif & aussi tendre n'est pas d'une femme de mauvaise vie, se disoit-elle à elle-même, je ne saurois la blâmer d'aimer mon mary : au contraire je la plains, elle n'a fait que ce que je fais moi-même. En même-tems, elle se fait apporter un verre d'eau fraîche, où elle mêle quelques goutes d'eau de corne de cerf, dont elle fait prendre à la Demoiselle : celle-ci recouvre un peu après ses esprits, & s'écrie, si je n'avois pas été assez méchante pour l'abandonner, il n'auroit jamais songé à se séparer de moi.

Ces expressions changerent la scene en un moment. L'officieuse Cabaretiere devenuë une Rivale furieuse de l'Etrangere, qu'elle regardoit comme une Concubine qui vouloit lui dérober les caresses de son époux, repoussa la main que l'autre lui tendoit d'un air gracieux. Malheureuse, veux-tu à ma vûë m'enlever mon mary, lui dit-elle, d'un ton & avec des yeux où la rage étoit peinte? Celle-ci lui répondit, qu'elle étoit la femme de *Quarll*, & le prouva sur le champ

champ par le certificat de ſon mariage, qu'elle avoit je ne ſais pourquoi dans ſa poche.

Ce fut alors un nouveau changement de décoration. L'Hôteſſe ſurpriſe à ſon tour au dernier point, demeura quelque tems comme muette, & ne reprit la parole que pour s'écrier avec tranſport qu'elle étoit la véritable femme de *Quarll*, & que celle qui l'avoit abandonné, méritoit bien qu'il l'abandonnât de même. Vous avez raiſon, interrompit la Couturiere, je n'ai pourtant fait ce crime, que vous me reprochez, qu'après y avoir été pouſſée par un dépit violent, qui me ſert d'excuſe en quelque façon, & qu'après avoir trouvé qu'il n'étoit pas tel que je m'étois figuré. Ah, je vous entends, repliqua la Cabaretiere; vous êtes difficile à contenter, à ce que je vois, puiſque vous l'avez laiſſé comme bon à rien; que voulez-vous maintenant faire de lui?

Une raillerie auſſi piquante mit la Demoiſelle hors d'elle-même, & elle ſortit de la Taverne, en menaçant, & ſon mary, & celle qui le lui avoit uſurpé, & qui prétendoit encore défendre une uſurpation auſſi injuſte.

Il étoit alors aſſez tard, & elle ſavoit qu'il

avoit coutume de rentrer au logis, vers ces heures; elle va donc l'attendre dans une auberge, qui étoit de l'autre côté du Marché, & il vient à paſſer un moment après, & s'entend appeller par elle. Je n'ai que faire de dire combien une rencontre auſſi imprévûë, & auſſi fâcheuſe troubla le pauvre *Quarll*, il auroit bien voulu lui échapper; elle ne le perdoit point de vûë, elle étoit réſoluë à tout pour le ravoir, & elle ſe diſpoſoit même à courir après lui, parce qu'il ne venoit pas aſſez vîte au gré de ſon impatience. Enfin *Quarll* connoiſſoit l'humeur emportée de la Dame, & craignant qu'elle ne lui fit dans la ruë des reproches, qui auroient porté le bruit de ſon mariage avec elle de l'autre côté de la ruë, & juſques chez ſa quatriéme femme, ſe hâta d'aller au-devant d'elle.

Il commença par lui reprocher l'abandon malicieux de ſa maiſon & de ſon mary, pour s'épargner à lui-même les déclamations violentes & ameres, qui autrement ne lui auroient pas manqué. Eh bien, Mademoiſelle, vous êtes contente, lui dit-il: ſans doute, depuis que vous avez trouvé à propos de me planter là, vous vous êtes pourvûë d'un époux qui vous convient mieux: Je vous en félicite,

Félicite, & je n'envie point son sort.

Une femme moins vive auroit éclaté, à un compliment pareil, contre le mariage adultere de son mari, mariage dont elle n'étoit que trop certaine. Ce qu'elle avoit fait n'étoit qu'une faute, mais l'action de *Quarll* étoit un crime. Cependant, comme les reproches n'auroient servi qu'à empêcher une réconciliation qu'elle souhaitoit ardemment, elle réprima les fougues qui lui étoient naturelles, elle se jetta aux pieds de *Quarll*, elle lui demanda pardon les larmes aux yeux, en lui promettant de réparer sa faute per une meilleure conduite, & en prenant le Ciel à témoin de sa chasteté depuis qu'elle avoit eu le malheur de l'abandonner.

Quarll né compatissant & tendre se laissa fléchir à ses larmes, il l'a releva d'abord, & elle tomba entre ses bras, saisie de joïe & de douleur. *Quarll* se trouvoit dans un embarras inexprimable ; d'un côté, on l'attendoit au logis pour manger, & il craignoit que son retardement ne fit soupçonner quelque chose à la Cabaretiere : de l'autre, la pauvre Couturiere le conjurant en pleurant & en soupirant de venir sur le champ la voir chez elle, il ne pouvoit lui refuser cette

marque

marque de complaisance, sans s'exposer à un éclat qui auroit découvert son double mariage : il lui promit donc ce qu'elle souhaitoit, & on alla chercher d'abord un carosse de loüage pour eux.

Sa quatriéme femme inquiéte de ce qu'il ne revenoit point à l'heure accoûtumée, étoit alors à la porte, & regardoit de tous côtez si elle ne l'appercevroit pas. Dans ce moment, elle le reconnut, lorsqu'il donnoit la main à sa Dame, pour la mettre dans le carosse. Imaginez-vous un Faucon qui fond sur sa proie, telle fut la Cabaretiere à ce spectacle. Elle court sur son mari, & le tire par la basque du juste-au-corps, pour l'empêcher de monter en carosse. Le pauvre *Quarll*, dans le désordre où le jette cet accident inopiné, rentre dans l'auberge d'où il sortoit, & elle l'y suit avec une impétuosité que la passion seule pourvoit lui donner, laissant dans le carosse l'infortunée Couturiere, que cette nouvelle surprise avoit fait évanoüir pour la seconde fois.

Pendant ce tems-là, le cocher qui attendoit son monde avec impatience, entra dans l'auberge, pour demander que son Monsieur se hâtât, sans quoi il vouloit qu'on le paiât pour attendre.

Tu n'as qu'à t'en aller, on n'a pas besoin de toi, lui dit la quatriéme femme de *Quarll*. Et que ferai-je donc de la Demoiselle qui est dans mon Carosse, reprit-il ? Elle se trouve mal, & vous ne feriez que votre devoir de lui donner quelque secours, ou de m'apprendre du moins en quel endroit je dois la mener. Mene-la au Diable, si tu veux, interrompit la Cabaretiere, en le quittant pour retomber sur *Quarll*. Parbleu, vous pouvez l'y conduire vous-même, dit le Cocher : vous en savez le chemin, je vous attraperai bien. En même-tems, il retourna à son Carosse, & secoüa la Demoiselle évanoüie, jusqu'à ce qu'elle fut un peu revenuë : alors il lui dit, écoutez Mademoiselle, on m'a commandé de vous mener au Diable, mais vous êtes assez grande pour y aller toute seule : ne trouvez donc pas mauvais que je vous plante ici pour reverdir, pour moi, avec votre permission, je m'en vais.

Par bonheur pour la pauvre Demoiselle, elle se trouvoit auprès de la Boutique d'une Merciere, où on lui permit de se reposer & de reprendre ses esprits. Il y avoit à peine trois minutes qu'elle y étoit, lorsqu'elle vit sortir son mary, réconcilié avec sa nouvelle femme, & la

traitant

traitant avec de grandes marques de complaisances ; ce ſpectacle acheva de la mettre en fureur. Aimant mieux le voir pendu qu'entre les bras d'une autre, elle alla incontinent faire ſa plainte devant un Juge à Paix, & *Quarll* dès le ſoir fut conduit à *Nevvgate*.

La Seſſion eut tant d'occupation par le grand nombre des criminels, que *Quarll* fut renvoïé à la ſuivante avec pluſieurs autres, de ſorte qu'il ſe trouvoit en priſon au tems qu'il avoit coûtume de païer la penſion de ſa ſeconde femme au Laboureur. Ce n'étoit pas un médiocre embarras pour lui. Il n'oſoit confier cet argent à aucun de ſes amis, de peur qu'ils ne demandaſſent ce qu'il en avoit affaire, & comment il ſe trouvoit intrigué avec un Fermier ; il s'aviſa de s'adreſſer à un homme qui venoit ſouvent viſiter un Priſonnier.

Celui-ci ſe charge avec joïe de la commiſſion, & ne la fait point ; les bons Villageois qui étoient toûjours païez d'un quartier d'avance, ſe trouvent un quartier en arriere, ce qui joint aux preſſantes importunitez de leur Hôteſſe, les engage à la laiſſer aller à *Londres*.

Elle n'y fut pas plûtôt arrivée, qu'elle s'informa de l'infortuné *Quarll*, dont on lui

lui apprit à la fois l'emprisonnement & le crime. Cette nouvelle n'aigrit pas peu sa colere. C'étoit sans doute pour contracter ce scandaleux mariage qu'il l'avoit confinée à la campagne, se disoit-elle : elle étoit résoluë de le poursuivre selon la rigueur des loix : elle ne pouvoit comprendre qui pouvoit être l'honnête personne qui avoit fait mettre ce malheureux en prison ? Là-dessus, elle alla consulter ses amis, qui lui conseillerent de laisser ignorer à *Quarll* qu'elle étoit en ville, jusqu'à ce qu'on lui fit son procès, qu'alors elle sauroit qui étoit le Demandeur contre lui, & qu'elle seroit maîtresse de se joindre aux poursuites.

La tempête qui se grossissoit sur la tête du pauvre *Quarll* étoit plus que suffisante pour l'écraser, lorsque de nouveaux nuages vinrent s'y joindre encore, & augmenter le péril. Pour parler sans figure, *Sally* premiere femme de *Quarll* avoit été abandonnée par le Chevalier, il s'étoit marié peu de tems après leur réconciliation avec un parti considérable. Dès qu'elle apprit que son mary étoit à *Newgate*, elle court lui rendre visite. La douleur de *Sally* & la surprise de *Quarll* étoient égales, & leur ôtoient la voix

à

à tous deux. A la fin, *Quarll* qui avoit une juste raison de la regarder comme la premiere cause de ses disgraces, éclata contre elle en reproches amers. *Sally* lui raconta les larmes aux yeux l'histoire de son enlevement, & plaida sa cause avec tant d'éloquence, qu'elle réveilla l'amour de *Quarll* pour elle. En un mot, ils se réconcilierent sur le champ, & ne se séparerent qu'après s'être embrassez mille fois, avec des marques d'une tendresse parfaite.

Sally que la libéralité du Chevalier son amant avoit mise en état de faire des libéralitez à son tour, fournit à *Quarll* de l'argent & tout ce dont il avoit besoin, tant qu'il fut à *Newgate*, elle passoit avec lui les journées entieres, elle ne pouvoit se séparer de lui : on auroit dit à son abbattement que c'étoit elle qui étoit la prisonniere & l'accusée.

Lors que les Sessions recommencerent, *Quarll* aïant été appellé le premier à la Barre, on lut les chefs d'accusation portez contre lui, & il demanda qu'il lui fût permis de prendre un Conseil, ce qu'on lui accorda. La Couturiere présenta alors sa Requête, portant que le prisonnier seroit obligé de vivre avec elle, ou de lui faire une pension alimentaire,

comme

comme étant sa premiere femme. A ces mots, celle qui avoit été confinée à la campagne, s'écria que c'étoit à elle que ce titre étoit dû, & le prouva par son certificat de mariage. Ce ne fut pas tout. *Sally* voïant qu'on disputoit avec tant d'ardeur le nom de premiere Femme de *Quarll*, crut pouvoir faire la même chose : puisqu'elle ne feroit que maintenir son droit, & que peut-être l'affaire tourneroit à l'avantage de l'accusé. Elle s'addresse donc aux Juges en ces termes. Messeigneurs, je n'avois dessein que de paroître ici comme spectatrice, qui s'interesse par compassion au sort d'un accusé. Mais puisque ces Femmes se disputent un titre qui n'est dû à aucune d'entre elles, je me crois obligée de le reclamer comme m'appartenant. Comment il n'est accusé que d'avoir deux Femmes, & en voila quatre, dirent les Juges avec une surprise qu'on peut bien s'imaginer ! Bon, bon, Messeigneurs, vous n'êtes pas au bout, dit un vieillard févere d'entre eux. Si la vérité se fait connoître, vous verrez qu'il a pour le moins une demie douzaine de Femmes, sa physionomie m'en convainc ; ces jeunes Hommes beaux, délicats & efféminez charment les Femmes, elles les admirent,

elles

elles ne peuvent leur refuser quoi que ce soit : j'ai dit qu'on lui trouveroit une demie douzaine de Femmes ; mais je me retracte : ce sera grande merveille s'il n'y en a que cinquante sur son compte.

Sally qui avoit cru rendre service à *Quarll*, s'apperçut alors avec douleur qu'elle avoit fait le contraire de ce qu'elle vouloit, & elle auroit donné volontiers une bonne somme pour retirer sa parole. Pour comble d'affliction, les Juges lui dirent qu'elle étoit devenuë Demanderesse, & qu'il falloit qu'elle poursuivit *Quarll*. On ne sauroit exprimer le regret dont elle se sentit saisie en ce moment. Par bonheur le Conseil de *Quarll* s'apperçût du désordre où elle étoit, & en pénétra la cause : ainsi pour la mettre sur les voies d'invalider sa propre déposition, il lui dit, Madame, je doute fort que vous puissiez prouver ce que vous avez avancé ; produisez-nous donc votre certificat, je vous en prie, autrement vous ne sauriez nous faire de tort. *Sally* joïeuse de cette ouverture, répondit, qu'elle n'avoit point de tel papier, résoluë de passer plûtôt pour une malhonnête Femme que de perdre son cher *Quarll*. Je m'en doutois bien, dit le Conseil. Ce n'est rien, ce n'est

n'eſt rien, répliqua le Juge malin, dont j'ai déja fait mention, elle peut avoir égaré ou perdu ce certificat, dites-moi, où avez-vous été mariée, Madame? Monſeigneur, à *Chatham*, je crois, répondit-elle, d'un air décontenancé. A *Chatham*, dites-vous, interrompit le Conſeil? Ah, ah, ce ſera un mariage de Matelot, conclu le verre à la main, un mariage de rencontre, un de ces mariages en vertu deſquels la Femme s'en tient à un mary juſqu'à ce qu'il ſe rembarque, après quoi elle redevient la Femme du Public. Vous voïez, Meſſeigneurs, quel eſt le poids d'une pareille accuſation. Oüi, oüi, je vois bien que ſi cette Demoiſelle eſt ſa premiere Femme, il n'eſt pas ſon premier mary, répondit le vieux Juge. Je conclus qu'elle ſoit miſe hors de Cour & de Procès: vous, Madame, venez-vous auſſi pour un mariage marin, dit-il, à la ſeconde Femme de *Quarll*? En verité, Monſeigneur, je ne ſais ce que c'eſt qu'un tel mariage, répondit-elle d'un air dédaigneux, ce que je ſais, c'eſt que *Miladi Firebraſſ* & Meſdemoiſelles ſes Filles, chez qui je demeurois alors, m'ont vû marier dans la Paroiſſe de ſaint *Martin*. Cela étant, vous deviez l'empêcher de tromper une autre Femme, in-

terrompit

terrompit le Juge. Eh, comment l'aurois-je fait, Monseigneur, lui dit-elle ? J'étois prisonniere à la campagne chez un bon vieux Laboureur, où le traître m'avoit conduite, sous prétexte de me faire prendre l'air pendant un mois ou deux. Son dessein étoit de m'y laisser toûjours, & il avoit fait accroire à mes hôtes que j'étois folle, parce que je me plaignois de mes indispositions, de sorte que les bonnes gens me gardoient sans cesse à vuë comme une criminelle. L'imagination est excellente, dit le Juge. Oüi, Monseigneur, crierent je ne sais combien de femmes, qui étoient venuës en foule pour entendre la sentence d'un *Quakre*, accusé d'avoit enlevé une fille âgée de cinquante ans, ce sera aussi un merveilleux encouragement pour d'autres maris, si on ne punit celui-ci à la rigueur. Quoi donc ! une pauvre femme n'osera-t-elle être indisposée, qu'elle n'en ait la permission de son mari, & sera-t-il en droit de la confiner à jamais dans une province, pour épouser à son aise à *Londres* celle qu'il lui plaira ? Les Juges embarrassez de ces clameurs, furent obligez de promettre que les femmes pourroient à l'avenir être malades & se plaindre comme elles le jugeroient à propos, sans que les

les maris puſſent y trouver à redire, moïennant que les maris à leur tour auroient droit de ne les careſſer qu'autant qu'ils voudroient. Cette réponſe calma la fureur des femmes.

Cependant pluſieurs amis particuliers de *Quarll* avoient ſollicité ſes Juges, qui la plûpart étoient leurs parens, & il n'avoit plus contre lui que ce vieux Magiſtrat, auquel perſonne n'avoit oſé s'addreſſer. Les trois femmes alors préſentes aïant prouvé leurs mariages, on demanda au Priſonnier ce qu'il avoit à dire pour ſa propre défenſe. Son Conſeil l'avoit averti que ſa ſeconde femme étoit revenuë de la campagne, & s'étoit portée accuſatrice contre lui, & il lui avoit appris ce qu'il devoit dire. Voici donc comme il parla aux Juges.

Meſſeigneurs, ma ſconde femme étant devenuë folle, & ſes égaremens l'excluant de la societé humaine, je fus obligé de lui chercher une retraite, ainſi qu'on fait pour les perſonnes en pareil cas. Moi, folle, s'écria là-deſſus la ſeconde femme de *Quarll* avec une furie qui plaidoit contre elle-même! on lui impoſa ſilence ſur le champ, & *Quarll* reprit la parole en ces termes. Meſſeigneurs, je crû que je ne pouvois choiſir de ſéjour auſſi ſein & auſſi

aussi agréable que la campagne, & ma femme approuva mon choix, parce qu'il flattoit l'ambition qu'elle a d'imiter les Grands Seigneurs, qui vont d'ordinaire passer l'été sur leurs Terres ; je l'y mis en pension chez un honnête Laboureur, qui est à son aise, & qui a une maison jolie & propre. Oh, oüi, une jolie maison, interrompit encore l'accariâtre épouse de *Quarll* ! Dis, dis un chenil, ou une étable. *Quarll* continua de la maniere suivante. Messeigneurs, je lui ai procuré en cet endroit tout ce qu'elle pouvoit souhaiter, & il n'a pas tenu à moi qu'elle ne fût contente, j'en prends à témoin son Hôtesse qu'elle a amenée ici ellemême.

Le Conseil de *Quarll* assez instruit par ce qu'il venoit d'entendre, prit la parole en cet endroit, & dit aux Juges, Plaise à vos Seigneuries, Messeigneurs, puisque par sa folie . . . Encore ma folie, s'écria la Demanderesse ! Messeigneurs, je vous prie que cette bonne femme chez qui j'ai demeuré un an, soit prise à serment, & qu'elle déclare si dans tout ce tems elle a remarqué en moi les moindres symptomes de folie. Ecoutez, dit la premiere. Je vous ai bien vû souvent des vapeurs, pour ce qui est d'être folle enragée

enragée, comme ces Messieurs disent, je ne m'en suis apperçuë qu'une fois. Messeigneurs, vous l'entendez, dit là-dessus le Prisonnier; je vous prie qu'on fasse la lecture d'une lettre qu'elle m'écrivit huit jours après son arrivée à la campagne, & jugez ensuite si je fais tort à cette Demoiselle.

La requête fut octroïée & la lettre lûë. La vieille fermiere fût touchée au dernier point de voir quel mépris on y témoignoit pour sa maison & pour sa personne. Ma maison ne me semble pas si vilaine, dit la bonne femme: je veux bien gager qu'on n'en trouveroit pas une aussi belle & aussi riante à dix milles à la ronde; & quant à la chambre qu'on vous y avoit donnée, Madame, il n'y a point de Dame de bon sens qui ne s'en fût contentée, & qui n'eût même été surprise de trouver quelque chose d'aussi propre à la campagne. Je suis obligée d'en convenir avec votre mari; pour le mien, & pour moi, Madame, qu'avons nous donc pour que vous nous compariez à des Bêtes brutes? jamais on n'a traité personne avec autant d'humanité que nous l'avons fait. Vous dites que vous étiez Prisonniere, cependant on ne vous a jamais enfermée, & vous avez toû-

jours eû la liberté de vous promener dans nos terres, tant qu'il vous a plû. Seulement, on ne vouloit pas vous laisser aller à *Londres* ; comme vous l'avez essaïé plusieurs fois, est-ce là de quoi tant se plaindre.

Le Conseil de *Quarll* prit la balle au bond, & proposa aux Juges de décider, si la Demanderesse étoit dans son bon sens. Tous convinrent que non, excepté le malin Vieillard, qui leur demanda d'un ton aigre, si la folie d'un homme ou d'une femme, folie dont il y avoit peu de gens mariez qui n'eussent leur part, grande ou petite, mettoit la partie sensée en droit de contracter un second mariage, & ensuite un troisiéme. La seconde femme n'étoit pas folle, continua-t-il. Non, Monseigneur, répondit le Conseil, elle a quitté malicieusement la maison de son mari, elle en a été absente six mois entiers, & il est certain qu'on ne l'auroit jamais revûë, si elle n'avoit trouvé par hazard une occasion de le chagriner. Ce sont là de foibles raisons, interrompit le vieux Juge. Le fait est clair, *Quarll* est coupable selon les loix de la Nation, il doit subir les peines qu'elles imposent à ses semblables. Si Sa Majesté Britannique juge à propos de lui faire grace, je

n'ai

n'ai rien à dire. Pour moi, je ne puis que condamner.

En même-tems, il résuma les preuves, & les porta aux Juges, qui prononcerent que *Quarll* avoit merité la mort. *Sally* qui étoit alors auprès de lui, n'eût pas plûtôt entendu cette terrible nouvelle, qu'elle tomba évanoüie, & qu'il fallut l'emporter hors de l'assemblée. Les trois autres femmes de *Quarll* sortirent ensuite, en se reprochant les unes aux autres qu'elles étoient la cause de sa mort, & en se chargeant d'imprécations réciproques. *Sally* un moment après revint trouver le Prisonnier, & retourna avec lui en Carosse à *Nevvgate*, où elle passa la nuit entiere.

Le lendemain au matin, par son conseil, il se fit donner de l'encre, du papier, & une plume, & il écrivit la lettre suivante à son Colonel.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçû hier ma sentence de mort. Je n'ai que faire de dire à Votre Grandeur quel est mon crime. Il n'y a personne dans Londres *qui l'ignore. Cependant j'ose encore implorer votre bonté dans ma funeste situation. Il est vrai que je ne merite point du tout la grace que je vous demande; cependant, vous m'a-*

nez déja comblé de tant de bienfaits, que je ne méritois pas d'avantage, que j'ose encore mettre ma vie entre vos mains. Si notre clément Souverain Charles Second *vous l'accorde, je n'en ferai usage que pour vous témoigner ma vive reconnoissance. Je suis avec un parfait dévouëment à votre service,*

Monseigneur,

Votre infortuné Serviteur
PHILIPPE QUARLL.

Sally charmée de pouvoir être utile à son cher *Quarll*, courut porter la lettre au Colonel, qui l'assura qu'il n'oublieroit rien pour servir l'infortuné Prisonnier. Les termes que la reconnoissance & la joie dicterent à *Sally* acheverent d'attendrir ce Seigneur. Elle se hâta de retourner à *Newgate* pour apprendre cette nouvelle à son mari. Il lisoit alors avec beaucoup d'attention, la tête appuïée sur sa main, les larmes aux yeux, & dans une posture à exciter la compassion, elle demeura quelque tems à le regarder : voïant qu'il demeuroit immobile, & dans un accablement qui passe l'imagination, elle s'approcha doucement pour lui parler. Cette voix chérie le tira de cette espece de léthargie, il regarda *Sally* d'un air où la douleur & la tendresse paroissoient également,

lement, & il ne pût lui dire une seule parole. *Sally* pénétrée jusqu'au fonds de l'ame, fondit en larmes, à ce spectacle, & se laissa tomber entre les bras de *Quarll*, en le conjurant de concevoir de meilleures espérances, & d'écouter les bonnes nouvelles qu'elle lui apportoit. Eh, quelles bonnes nouvelles peut recevoir un homme dans ma situation, interrompit-il ? Y a t-il quelque chose qui puisse relever un homme que le Ciel accable ? Ne suis-je pas le rebut de la Providence ? N'ai-je pas été malheureux depuis mes premieres années ? Non, non, ma chere *Sally*, je ne dois plus songer qu'à mourir, & je ne songerois plus à autre chose, si vous n'étiez venuë partager mes malheurs avec autant de t ndresse. *Sally*, ma chere *Sally*, c'est votre compassion pour moi qui me rend malheureux ; sans elle, j'aurois quitté avec plaisir un monde, où la mauvaise fortune m'a persécuté constamment. Oh, pourquoi vous ai-je vûë dans ces derniers momens, chere & infortunée *Sally* ! Que dites-vous de derniers momens, interrompit *Sally* ? il vous reste encore plusieurs années à vivre. Votre Colonel m'a donné sa parole de remuer le Ciel & la Terre pour vous tirer d'où vous êtes. Je n'ose me flatter qu'il

réüffiffe, répondit *Quarll*. Mais fi j'obtiens ma grace, j'irai achever mes jours loin de l'*Angleterre*, où j'ai traîné une vie malheureufe & traverfée fans ceffe.

Cependant le Colonel faifoit les derniers efforts pour fauver *Quarll* qu'il aimoit véritablement. Dès que *Sally* fut partie, il fit mettre les chevaux au Caroffe, pour aller chez Mylord *Danby*, qui avoit alors beaucoup de crédit à la Cour, & dont il étoit ami intime, fon Excellence alloit fe lever. Lors qu'il apperçut le Colonel, eh mon cher, qui t'amene fitôt, lui dit-il, viens tu déjeuner avec moi ? Le Colonel lui dit de quoi il s'agiffoit. Voilà qui eft bien, répondit le Lord, je te donne ma parole d'honneur que je ferai ton affaire, déjeunons auparavant.

Le Colonel y confentit avec plaifir, & courut enfuite à la prifon, pour affurer *Quarll* qu'il n'y demeureroit pas longtems. Le pauvre malheureux étoit feul, & dans la même attitude où *Sally* l'avoit trouvé la premiere fois. Allons, mon cher, fortez de cet abbattement, lui dit le Colonel, je viens de quitter le Lord *Danby* qui m'a promis d'obtenir votre pardon. *Quarll* fe jetta en même tems aux pieds de ce généreux Seigneur, & lui

lui marqua sa reconnoissance par un attendrissement qui l'exprimoit mieux que toutes sortes de termes.

Pendant ce tems-là, *Sally* ne demeuroit pas à rien faire : elle étoit allée acheter une magnifique piece d'argenterie, pour en faire présent au *Recorder*, afin qu'il fit à Sa Majesté un rapport favorable à *Quarll*. Cette sollicitation eut son effet, & quelques jours après, le Roi accorda au Lord *Danby* la grace de *Quarll*, auquel le Colonel se fit un plaisir de l'apporter lui-même.

A peine *Quarll* se vit en liberté qu'il résolut d'abandonner l'*Angleterre*, & qu'il le dit à la tendre *Sally*. D'abord elle s'efforça de le dissuader de cette entreprise : voïant qu'elle n'y pouvoit réüssir, elle demanda qu'au moins elle pût l'accompagner dans l'exil, auquel il étoit obstiné à se condamner. Il eût beau remontrer qu'elle avoit tort de vouloir s'associer aux disgraces d'un homme qui ne sembloit né que pour souffrir, elle lui répondit que la mort seule pourroit désormais l'arracher d'auprès de lui, & elle convertit en argent les biens que le Chevalier lui avoit donnez.

Sur ces entrefaites, *Quarll* aïant oüi dire qu'il partoit dans peu un Navire

pour les Mers du Sud, qui à son retour toucheroit aux *Barbades*, & que le Capitaine avoit été premier Pilote sur le bâtiment avec lequel lui *Quarll* avoit fait ses premiers voïages, il alla le trouver pour lui demander une place dans son Vaisseau. Cet Officier ne l'eût pas plûtôt entendu parler, qu'il se ressouvint de l'avoir vû quelque part, & il le reconnut à la fin pour le même Garçon de Cabine, qui étoit devenu ensuite son Sous-Pilote. Il ne pouvoit concevoir d'où venoit le changement avantageux qu'il remarquoit dans sa personne, ses habits étoient magnifiques, ses manieres polies, & son air aussi relevé que sa fortune. A la fin il lui demanda s'il n'étoit pas Monsieur *Quarll*, & d'où lui venoit cette bonne fortune. Oüi, je suis *Quarll*, Monsieur, répondit celui-ci. Qu'appellez-vous bonne fortune? Mon cher Monsieur, je vois bien que vous jugez des Hommes par les apparences, & par l'extérieur; vous penseriez bien autrement, si vous connoissiez les hommes comme moi, & que vous fussiez instruit de mes malheurs.

Là-dessus, il lui raconta ses avantures; qui tirerent les larmes des yeux du Capitaine. Je vous plains de bon cœur, lui dit

dit cet Officier : cependant je ne sais si dans ma vie marine je n'ai pas souffert encore plus que vous. Depuis notre séparation, j'ai fait deux fois naufrage, une sur les Côtes de *Guinée*, où je perdis mon vaisseau, mes marchandises & mon Equipage, à la réserve de cinq hommes, & l'autre fois sur les côtes de *France*. Voici comme la chose arriva : nous revenions des *Indes Orientales*, lorsqu'il s'éleva une tempête violente, qui nous rejetta des côtes de *France*, sur celles de *Biscaïe*, où nous jettâmes l'ancre pour carener notre Navire, que la tempête avoit fort endommagé, environ à minuit, lorsque nous étions à peine arrivez, un nouvel ouragan rompit nos cables & nos mâts, enleva nos ancres, & nous rejetta sur une autre côte, où notre vaisseau se brisa, avec perte de la Cargaison entiere, heureux encore de ce que personne n'y périt : cependant j'ai oublié ces désastres, & je ne regrette plus ce que j'ai perdu, je compte que nous aurons une navigation agréable. Puisque vous voulez vous établir aux *Barbades*, où je dois passer, je serois d'avis que vous missiez votre argent en draps & en ouvrages de fer, qui sont de bon débit en cet endroit.

Quarll le remercia de cet avis, & alla

trouver *Sally* pour lui rendre compte de ce qu'il avoit projetté, elle consentit d'abord à tout. Son mari court sur le champ acheter les marchandises que le Capitaine lui avoit conseillé de prendre, & les fait porter à bord, où il se rend peu de jours après avec *Sally*. Le vaisseau met à la voile, tout promettoit à *Quarll* un heureux voïage & une vie paisible & délicieuse: il n'étoit pas encore où la Providence vouloit le conduire. La tendre & malheureuse *Sally* tomba malade & mourut.

Quarll accablé de ce coup terrible, ne vouloit ni dormir ni manger, la mort étoit l'unique bien après lequel il soupiroit: la vie lui paroissoit insupportable depuis qu'il avoit perdu celle qui la lui faisoit aimer. Le Capitaine faisoit tout ce qu'il pouvoit pour dissiper sa mélancolie, & rien n'y servoit; le tems adoucit un peu sa douleur, & de nouvelles disgraces la lui firent à la fin presque oublier.

Il y avoit un mois qu'ils ne faisoient que louvoïer; le vent aïant changé tout à coup, & étant devenu contraire, ils furent obligez de jetter l'ançre: le malheur voulut que, tandis qu'ils attendoient dans cette situation que le vent changeât, ils furent apperçûs d'un Corsaire, qui leur

leur donna la chasse depuis le Vendredi à quatre heures du matin jusqu'au Samedi suivant à dix heures du soir. C'étoit fait d'eux, lors qu'une tempête obligea les ennemis de les abandonner, & de songer à leur propre sureté. Pendant ce temslà, le Navire *Anglois* s'éloigna, & se mit le vent arriere, avec tant de bonheur, que trois semaines après il dépassa le *Cap de Horn*.

Le vent changea en cet endroit, & tourna au *Sud*, & ils eurent ensuite un calme tout plat, qui dura deux jours, au bout desquels le vent sauta au *Sud-Ouest*. Ils allerent mouiller à une Isle, dont personne de l'Equipage ne savoit le nom, & ils y passerent quatre jours à se rafraîchir : ils y trouverent du bois, de l'eau, des oiseaux de mer, & des veaux marins.

Ils en partirent avec un vent de *Sud*, & allerent trafiquer sur les côtes du *Perou*, du *Chili* & de *Mexique*. Le Port d'*Aquapulco* fut le dernier où ils aborderent, ils en étoient sortis avec un vent frais de *Nord Nord Est* : il y avoit à peine un jour qu'ils étoient en mer, que le vent devint *Sud-Ouest*, & commença à soufler avec force. Deux jours après, la mer étant devenuë haute, & le Navire faisant déja

eau de toutes parts, il s'éleva pour les achever une horrible tempête, qui dura un jour & deux nuits.

Ils remarquerent alors qu'ils étoient entre plusieurs rochers, & qu'il n'y avoit aucune apparence de s'en retirer, leur grande vergue ne pouvant leur servir, parce que l'orage avoit embarrassé les cordages du Navire. *Quarll* hardi & vif, saute en même-tems sur le pont & grimpe au grand mât, la hache à la main, pour couper ce qui embarrassoit la manœuvre de la grande vergue. Tandis qu'il étoir occupé à cet ouvrage, un coup de mer poussa le Vaisseau contre un écueil, avec tant de violence, que du choc, *Quarll* fut jetté sur la cime d'un rocher, d'où un instant après, il vit périr tout ce qu'il y avoit de gens & de denrées dans le Navire.

Il y passa une nuit effroïable, battu sans cesse des flots de la mer, qui furent mille fois sur le point de l'entraîner, s'il ne s'étoit tenu ferme, & comme accroché aux pointes de ce roc. Par bonheur, le jour parut enfin, & le soleil réchauffa le pauvre *Quarll*, qui mouroit de froid, & dont les habits dégoutoient de tous côtez : il grimpa d'abord au haut du rocher, où il étendit ses habits

bits pour les sécher, tandis qu'il prendroit un peu de repos. Ce sommeil bien que profond ne le délassa point: le danger d'où il venoit d'échapper occupoit encore son ame, & la mort dont il avoit été proche, étoit toujours présente à son imagination; ainsi après avoir dormi quelques heures, il se réveilla d'une foiblesse épouvantable, n'aïant rien mangé depuis trente-six heures: néanmoins il se traîna jusqu'à ses habits, qui n'étoient pas encore secs, & qu'il tourna de l'autre côté, après quoi il se rendormit pour la seconde fois.

Toujours plein des images funestes que la derniere tempête avoit imprimées dans son cerveau, il songea qu'il s'en élevoit une seconde, & que les flots secoüoient son Vaisseau avec une violence extraordinaire: il tomboit des nuës des torrens de feu & de pluïe, & la mer sembloit vomir des flammes. Il ne savoit que faire dans cette affreuse situation, lorsque appercevant une Terre peu éloignée, il essaïa de s'y rendre, il n'osoit se fier aux flots de la mer, qui lui sembloit être un vaste étang d'huile bouillante, & au prix de laquelle il lui paroissoit meilleur de sauter de rochers en rochers. Il entreprit donc de se sauver

par

par cette voïe, & déja il étoit sur le rivage, lorsqu'un Monstre épouvantable s'approcha, les yeux étincelans, & la gueule béante pour le dévorer.

A ce songe affreux, il se réveilla en sursaut, & il attendoit à chaque moment que quelque bête farouche vint le déchirer en pieces; il se remit peu à peu, & reprit ses habits, qui avoient eu le tems de se sécher: il regarda ensuite du côté de la mer. Quel spectacle effroïable! Des morceaux de mâts & de cables, des coffres qui flottoient, des planches rompuës, des corps morts; voilà les seuls objets qui se présenterent devant lui. Il se retourna de l'autre côté, & apperçut quelque chose de non moins terrible, c'est-à-dire un désert, où il ne pouvoit attendre que la faim, la soif & la mort.

Saisi de terreur & de désespoir, il regarda encore la mer, où voïant surnager les cadavres de ses compagnons, que les flots poussoient contre les rochers; ah, que ne suis-je péri comme vous, s'écria-t'il, j'ai partagé avec vous les terreurs de la mort: Pourquoi n'ai-je point partagé aussi le repos qu'elle procure? mais j'ai tort de me plaindre, & je devrois au contraire rendre graces à la Providence,

qui

qui en me ſauvant, m'a donné le tems de ſonger à mon ame.

Cette derniere penſée ranima ſes eſpérances & ſon courage, il ſe reſigna aux ſoins du Seigneur, & grimpa au ſommet d'un autre rocher, d'où il apperçut une contrée qui lui parut fertile & délicieuſe. Dieu ſoit loué, s'écria-t-il, en ſe jettant à genoux, les mains levées vers le ciel; je ne périrai point ſur le rocher ſterile où la mer m'a pouſſé: en même tems, comme le ciel étoit ſerein, & qu'il ne faiſoit plus qu'autant de vent qu'il falloit pour rafraîchir l'air, il s'efforça de deſcendre au pied du rocher.

FIN du Livre Second.

LE

LE SOLITAIRE ANGLOIS.

LIVRE TROISIE'ME.

Description de la maniere merveilleuse dont PHILIPPE QUARLL *se sauve. Vie étrange qu'il mene. Secours miraculeux que la Providence lui donne. Evenemens extraordinaires durant son séjour dans l'Isle.*

ARRIVE' de l'autre côté du Rocher, il y trouva un lac étroit, qui le séparoit de la Terre, & qu'il passa à gué, en tenant ses habits entre ses bras. Il alla ensuite reconnoître l'Isle, où il ne vit que des Singes, & des animaux de toute espece, dont il n'avoit jamais entendu parler, sans aucune trace d'hommes: cette découverte n'étoit rien moins que consolante. Accablé de tristesse & de

de fatigue, & n'en pouvant plus de faim, il se coucha dans un bocage épais, dont la fraîcheur l'invitoit au sommeil. Des songes fâcheux vinrent encore le troubler : tantôt il rêvoit qu'il luttoit contre les flots, & qu'il faisoit des efforts prodigieux pour attraper une planche, que les vagues lui arrachoient avec un bruit épouvantable, dès qu'il avoit eu le bonheur de s'en saisir : tantôt il se croïoit à cheval sur un mât, qu'il disputoit contre les ondes, qui l'engloutissoient à la fin. D'autres fois, il lui sembloit qu'il voïoit autour de lui une foule d'hommes, dont les uns imploroient son assistance & périssoient dans le moment, tandis que les autres déja noïez étoient poussez par les vagues contre les écueils.

Tout autre seroit tombé dans le désespoir à la place de *Quarll.* Cependant il eut la force d'essaïer encore si la Providence l'avoit condamné à la mort, & il parcourut une partie de l'Isle, qu'il trouva environnée de rochers, & bordée d'un petit lac qui étoit guéable en divers endroits. Il profita de cette commodité, pour grimper sur un rocher, qui commandoit l'Isle & la mer, & il regarda long-tems s'il ne découvriroit point de Navire.

A la fin n'appercevant rien du tout, & la nuit s'approchant insensiblement, il descendit dans l'Isle, où il grimpa sur un arbre, de peur que les bêtes féroces ne le dévorassent pendant qu'il dormiroit. Là il rendit de nouvelles graces au Seigneur cui l'avoit sauvé du naufrage, & il tomba dans un sommeil profond & tranquille. Il songea alors qu'il voïoit d'excellent poisson en quantité, qu'un Cuisinier l'empêchoit de goûter, & lui disoit d'en aller pêcher lui-même. Il lui répondit, qu'il avoit fait naufrage, & qu'il n'avoit ni lignes, ni filets. Eh bien, retourne donc à l'endroit où tu as pensé périr, repliqua le Cuisinier, tu y trouveras ce que tu cherche.

Le pauvre *Quarll* n'ignoroit point que ces sortes de rêves sont ordinaires à ceux qui s'endorment avec l'estomac vuide: comme on cherche toujours à se flatter, ou pour mieux dire, parce que la Providence lui inspiroit cette pensée pour le sauver, il se mit dans l'esprit que ce songe avoit quelque chose de miraculeux, & de divin, & il remonta sur le rocher où il avoit été jetté, lorsque son Navire échoüa. Il n'y fut pas long-tems, que l'air vif de la mer le fit tomber en foiblesse, & rendre le reste des nourri-

tures

tures qu'il avoit prises il y avoit trois jours. Pour le coup, il crut que le Ciel ne l'avoit reservé seul d'entre tant d'hommes, que pour lui faire mieux sentir l'amertume de la mort, en punition de ses crimes passez, & il se traînoit avec peine le long du rocher, résolu d'aller mourir dans l'Isle, lorsqu'il entendit dans un creux un bruit soudain qui l'arrêta. C'étoit une Morüe, qui avoit près de six pieds de long, que la derniere tempête avoit jettée en cet endroit.

Un homme condamné à mort, & arrivé au lieu de l'exécution, ne sent pas plus de joïe, lorsqu'il entend crier grace, que *Quarll* en sentit à la vûë de ce poisson, qui alloit lui sauver la vie. Après avoir remercié le Ciel, qui le délivroit par ce bien-fait inopiné des portes de la mort, il défit ses jartieres, & les passa au travers des ouïes du poisson, qu'il tira à lui autant que sa foiblesse lui put permettre. Son bonheur ne se borna pas à ce commencement. En continuant son chemin, il trouva quantité d'huîtres, de moules & de coquillages, que la mer avoit dispersez en divers endroits du rocher. Il s'assit à terre, & ouvrit quelques coquilles avec son couteau, qui lui rendirent la vie pour ainsi dire : en effet, ses

ses esprits étoient épuisez à un point extraordinaire, & sa tête pleine d'idées funestes, & peut-être qu'à moins d'un secours aussi présent, il seroit tombé sans vigueur au milieu du chemin, sans pouvoir profiter de sa pêche. Ce peu de nourriture ranima ses forces, il reprit son poisson, & remplit ses poches de sel, que la chaleur du Soleil durcissoit dans les concavitez du rocher.

Avec cette provision, il se rend à l'endroit où il avoit passé la derniere nuit, ramasse des feüilles seches, fait du feu avec son couteau & un caillou, & grille à la hâte un gros tronçon de sa Moruë, qu'il dévore plutôt qu'il ne le mange. Son estomac affoibli par un long jeûne, ne pouvoit supporter tant de nourritures : Surchargé à l'excès de ce poisson, harassé d'ailleurs de l'avoir porté ou traîné aussi long-tems, il eut recours au reméde des malheureux, qui n'en ont point d'autres, c'est-à-dire au sommeil. Son sommeil fut encore troublé par un songe effraïant : *Quarll* rêva qu'un Monstre terrible & d'une grandeur prodigieuse le poursuivoit, & que n'en pouvant plus de lassitude, il étoit forcé de se jetter à terre pour reprendre haleine. En ce moment, il parut une vieille

vieille Dame, dont l'air grave & majestueux inspiroit le respect, & à la vûë de laquelle le Monstre s'enfuit d'abord. La force & la voix revinrent un peu après à *Quarll*, & il se prosterna aux pieds de sa Liberatrice, en la priant de lui permettre de la reconduire chez elle, afin qu'il sçût à qui il avoit obligation de la vie. Elle lui répondit qu'elle n'avoit point de demeure fixe, & qu'on la trouvoit toujours à la porte des pauvres, où son occupation étoit d'assister ceux que personne n'assistoit; que du reste elle ne prêtoit point son secours aux personnes oisives & négligentes : qu'il prit garde à marcher toujours dans le droit chemin, & à ne pas tomber dans un désespoir criminel : qu'elle étoit toujours prête à aider ceux qui avoient besoin d'elle. Elle disparut en même-tems, & il passa le reste de la nuit dans un sommeil tranquille & profond.

Le lendemain de grand matin, il se releva sain, frais & plein de courage, si ce n'est qu'il étoit encore troublé de son rêve, qu'il regardoit comme un présage de quelque danger terrible, & prochain. Ensuite, comme il ne voïoit point à quoi comparer la vieille Dame qui lui avoit apparu en songe, il conclut que

ce

ce qui l'effraïoit étoit une inſpiration de la Providence, qui l'avertiſſoit ſous la figure de cette femme vénérable, que c'étoit elle qui l'avoit délivré d'une mort inévitable, ſelon toutes ſortes d'apparences, & qu'il ne devoit déſeſpérer jamais du ſecours céleſte; en quelque extrémité où il ſe rencontrât, puiſque Dieu lui promettoit de ne l'abandonner jamais. Ces penſées conſolantes remplirent ſon ame de joïe & de reconnoiſſance; il crut ne devoir rien négliger pour ſe tirer d'un lieu où il avoit à craindre le beſoin de toutes choſes: ce n'eſt pas qu'il ne comptât qu'il pourroit y ſubſiſter de poiſſon, pendant un tems, environné de la mer comme il étoit. Mais qui eſt-ce qui lui fourniroit des habits, un lit, une maiſon pour s'y mettre à couvert contre le froid? pourroit-il réſiſter aux rigueurs de l'hyver ſans ces ſecours? pouvoit-il enfin parvenir à avoir la moindre de ces choſes, à moins que ce ne fut par un malheur ſemblable à celui qui l'avoit jetté dans cette Iſle, malheur auquel il ſouhaitoit ardemment que perſonne ne fut jamais expoſé.

Telles étoient les réflexions de *Quall*, réflexions qu'il interrompoit ſouvent par des retours tendres & affectueux vers la Providence,

Providence, dont il sentoit que la bonté propice l'avoit sauvé par un miracle. Enfin se laissant conduire au songe qu'il avoit eu, il remonta sur le rocher, pour voir s'il ne découvriroit point quelque Navire, auquel il pût faire un signal, & qui vint le délivrer. Le vent qui étoit assez bon, entretenoit ses espérances, & il se flattoit toujours qu'il auroit plus de bonheur l'heure suivante, qu'il n'en avoit eu la précedente. La nuit approchant, il jugea qu'il feroit mieux de remettre ses découvertes au jour suivant, qui seroit peut-être moins malheureux, & il retourna dans l'endroit où il avoit passé la nuit. Là, comme il mouroit de faim, il fit griller un second tronçon de sa moruë, & étendit le reste sur de larges feüilles vertes, où il répandit force sel, pour empêcher que le poisson ne se gâtât, après quoi il se coucha sous un arbre, ainsi qu'il avoit fait la nuit précédente, parce qu'il avoit été mal à son aise, celle d'auparavant sur l'arbre où il s'étoit perché.

Comme il avoit songé sans cesse pendans la journée aux incommodités qu'il auroit selon toute apparence à essuïer dans cette Isle, s'il étoit contraint d'y passer l'hyver, il se forma de ses crain-

tes

tes un ſonge, qu'il a jugé digne d'inſérer parmi les autres. Il lui ſembla qu'il ſe trouvoit dans une place ſpacieuſe, pavée de morceaux de gréle d'une grandeur prodigieuſe, & environnée de hautes montagnes de glace, d'où il ſortoit un bruit ſemblable à celui du bois qui s'éclate. A une des extrémitez de cet endroit, il apperçut un Vieillard qui reſſembloit au Tems, comme on le peint d'ordinaire, au milieu de pluſieurs monceaux de neige & de grêle, qu'il étoit toûjours occupé à groſſir. A côté de lui étoit une Dame d'une beauté ſinguliere. Son teint, ſes traits, ſa taille, tout raviſſoit : ce qu'il y avoit de ſurprenant, c'eſt qu'elle avoit ſix mammelles, d'une rondeur & d'une blancheur qui paſſent l'imagination, & que ces mammelles relevoient ſes charmes, au lieu qu'elles auroient fait diſparoître ceux d'une autre. La préſence de cette excellente beauté réchauffa ſon ſang que la froideur du lieu avoit glacé, & il eſſeïa de s'approcher de cette aimable perſonne. Chaque pas qu'il faiſoit au-devant, elle ſembloit lui inſpirer une nouvelle vigueur, il ſentoit en lui-même un changement incroïable, il n'étoit plus le même homme, & cette révolution redoubloit le déſir qu'il avoit
de

de joindre la perſonne, dont s'écouloient ces eſprits bien-faiſans. Il fut arrêté tout à coup par le Vieillard, qui jetta ſur lui un regard terrible, & le menaça s'il approchoit davantage : il ne pouvoit comprendre ce qu'une perſonne auſſi belle avoit à démêler avec un Vieillard auſſi fâcheux, & il les conſideroit l'un après l'autre avec un étonnement, dont il ne revenoit point, lors qu'il remarqua que la Dame demandoit quelques graces au Vieillard en faveur d'un grand nombre de toutes ſortes de créatures, qui l'attendoient à quelque diſtance, il rejetta ſes prieres d'un air ſec. Importuné des nouvelles inſtances qu'elle lui faiſoit, il s'enfonça dans la montagne de glace, & laiſſa tomber un grand glaçon qui en ouvrit l'entrée : il en ſortit au même inſtant une créature, qui avoit la figure d'un homme, dont la taille monſtrueuſe & le viſage difforme excitoit la fraïeur. Ses jouës qui étoient d'une largeur exceſſive lui pendoient des deux côtez ſur un menton d'une longueur extraordinaire, où elles faiſoient l'effet de deux veſſies vuides, & ſon ventre étoit à peu près comme ſes jouës. Ce Monſtre étoit à peine ſorti, que le Vieillard chagrin ui commanda de chaſſer la belle Da-

me & sa nombreuse suite, ce que l'autre executa sur le champ avec une cruauté digne de son maître, en lui jettant des monceaux de neige, qu'il savoit durcir en les touchant. *Quarll* étoit demeuré seul, & il regardoit cette scene avec fraïeur & avec surprise : le vieillard indigné, jetta sur lui un regard qui le glaça jusqu'au fond de l'ame : malheureux, oses-tu me défier, lui dit-il, je t'ensevelirai sous les montagnes de neige, dont je me suis contenté de détacher de petits monceaux, pour mettre les autres en fuite. *Quarll* effraïé, s'enfuit & se réveilla en sursaut.

Il ne manqua pas de faire d'abord des réflexions sur son rêve. Depuis mon naufrage, mes songes ont toujours eu quelque chose de divin, se disoit-il ; celui-ci sans doute a aussi sa signification. Le Vieillard est le tems qui amasse de la glace & de la neige pour l'hyver, & cette belle femme doit être la nature, qui tendre & compatissante, intercede pour les créatures vivantes, qui sont son ouvrage. Et quant aux refus cruels du vieux homme, & à ses manierees rudes, c'est un présage du rude hyver auquel je serai exposé, si je ne prends quelques mesures d'assez bonne heure. O Ciel ! faut-il que l'homme,

me, ſeul d'entre les créatures, qui a une ame raiſonnable & immortelle, ſoit celui qui a le plus à ſouffrir ? Mais j'éclate en plaintes injuſtes ; les maux que l'homme eſſuïe ſont les fruits de ſon péché : j'accepte donc ces peines comme une juſte punition de mes crimes, je me ſoumets humblement aux Decrets du Ciel, je le remercie de m'avoir averti à tems, j'en profiterai ſi je puis pour me mettre à couvert des maux qu'il m'annonce.

Il ſongea alors à ſe bâtir une maiſon: comme il n'avoit pour tout inſtrument qu'un couteau, qui ne pouvoit lui être de grand uſage en cette rencontre, il s'aviſa d'aller dans cet endroit des rochers où il avoit fait naufrage, pour voir s'il ne trouveroit rien dans les reſtes de ſon Navire dont il pût ſe ſervir. Pour cet effet, il coupe une longue branche d'arbre, deſcend le long du rocher, entre dans l'eau, au-deſſus de laquelle paroiſſoient pluſieurs pointes d'écueils, & y avance juſqu'au menton, en s'appuïant ſur cette branche, & en tâtant avec les pieds & avec les mains s'il ne ſe préſentera quoi que ce ſoit. Deux heures ſe paſſent dans cette occupation, il perd & ſon tems & ſa peine ; il ne découvre rien, pas même un ancre, ou un

mât, ou une vergue, tout eſt enſeveli au fond des eaux, & il en conclut que le vaiſſeau aura été englouti dans quelque abîme inacceſſible.

Il revenoit de cette pénible & inutile recherche, affligé ainſi qu'on peut ſe l'imaginer aiſément, lors qu'il ſe reſſouvint qu'au moment de ſon naufrage, il tenoit une hache, qui ne pouvoit manquer d'être dans quelque endroit du rocher où il avoit été jetté. Il y courut d'abord, & apperçut au pied de ce rocher quelque choſe qui flottoit ſur l'eau, & qui reſſembloit au manche d'une hache; c'étoit elle en effet. Il s'en reſſaiſit avec joïe, reprend ſes habits, & rentre dans l'Iſle, où il avoit deſſein d'abattre quelques arbres pour ſe faire une Cabane: il remarqua ſur ces entrefaites certains arbres, dont les branches ſe recourbant vers la terre, s'y changent en racines, qui produiſent de nouveaux arbres, il crut qu'il ne pouvoit trouver rien de meilleur pour ſon deſſein, & il emploïa le reſte de la journée à déraciner ce qu'il lui en falloit.

Le lendemain matin, après avoir fait ſes dévotions accoutumées, il alla chercher un endroit agréable & commode, pour y élever une Cabane. Il marcha plu-
ſieurs

sieurs heures de suite, & ne put rien trouver qui fut plus à l'abri des vents froids que celui où il avoit déja passé quelques jours, qui étoit au milieu de l'Isle, & que l'épaisseur des arbres mettoit à l'abry des vents d'*Est* & de *Nord*. Cette découverte le fit résoudre à y fixer son séjour. D'abord il arracha quelques arbres aux environs, & éclaircit un espace de terrain d'environ douze pieds en quarré, observant de laisser un arbre à chaque coin, & d'y planter les jeunes arbres qu'il avoit déracinez le jour précedent, à six pouces l'un de l'autre, excepté dans l'endroit où devoit être la porte. Lorsque la clôture fut faite, il plia les branches d'enhaut, & les entrelassa les unes dans les autres, afin qu'elles servissent de toit, après quoi il prit de grosses branches, qu'il dépoüilla des petits rameaux qui y sont attachez, & qu'il passa de même entre les arbres qui composoient le mur de sa nouvelle maison.

Après y avoir travaillé quinze jours, avec bien de la peine, maintenant que j'ai une maison, dit-il, & que je ne crains plus ni la pluïe, ni la grêle, qui est-ce qui me garantira du froid? Si je couche sur la terre nuë, la gelée la durcira,

& je me dois attendre à la fiévre, à la colique, au rhumatiſme, enfin à je ne ſais combien de maux qui ſont l'effet du froid, & dont je mourrai après avoir ſouffert long-tems. Tandis qu'il étoit dans cet embarras, il alla voir s'il n'appercevroit point quelque Navire, & il ſe promenoit, plein de ces triſtes & ſombres penſées, lors qu'il remarqua à terre une ſorte d'herbe qui croiſſoit autour de certains arbres, & qu'il n'avoit jamais vûë nulle part. Dieu ſoit beni, dit-il, en ce moment; j'ai trouvé de quoi me faire un lit pour le tems que la Providence m'a condamné à demeurer dans cette Iſle.

Il ne laiſſoit pas de regarder de toutes parts s'il ne viendroit point quelque Navire : Enfin, las d'attendre inutilement, il alla couper de cette herbe, dont il avoit tant beſoin, & il l'étendit à terre pour la faire ſécher au Soleil, tandis que le Soleil étoit encore chaud. Cet ouvrage le tint le reſte du jour, & une partie du lendemain, parce qu'il n'avoit qu'un petit couteau pour faire tant de choſes; il en vint enfin à bout, & il ne s'agiſſoit plus que de trouver une fourche pour étendre cette herbe comme il faut, & pour la remuer & la retourner:

ner: l'ingénieuse nécessité lui fournit bientôt ce qu'il lui falloit. Une grosse branche d'arbre devint par son industrie une fourche passable entre ses mains.

Tandis qu'il étoit occupé à cet ouvrage, il apperçut à quelque distance des Singes, qui arrachoient des racines, dont ils mangeoient une partie, & dont ils emportoient le reste. Il s'imagina d'abord qu'elles seroient bonnes à manger, parce que ces animaux friands ne mangent que de ce que les hommes mangent. Comme il avoit remarqué les feüilles qu'ils avoient à la gueule, il ne lui fut pas difficile de trouver ces racines, & il en arracha en un moment une quantité suffisante, qu'il porta dans sa Cabane, où il les fit rôtir dans les cendres comme des chataignes.

Il trouva en effet qu'elles étoient un mets excellent, & il remercioit la Providence qui lui avoit fourni ce pain délicieux, lorsqu'il vit environ à un pied de lui une Tortuë, qui rampoit lentement à terre. Dieu soit loué, s'écria-t-il tout haut, dans un transport de joïe extraordinaire, parce qu'il commençoit à ne pouvoir plus supporter la Moruë. En même tems, il tourna la Tortuë sur le dos, pour empêcher qu'elle ne s'enfuit, cou-

 rut

rut chercher ſa hache, & coupa en morceaux la Tortuë, dont il deſtina l'écaille épaiſſe à lui ſervir en guiſe de caſſerole, & l'autre à lui tenir lieu de plat; enſuite il fit cuire un gros tronçon de l'animal même. On ſait qu'on n'en mange gueres qu'à l'extrémité, & dans une diſette exceſſive, parce que cette nourriture donne le flux de ſang. Las & dégoûté de la Morüe, il ſe hazarda de manger de ſa Tortuë, & il lui trouva un goût approchant du Veau Marin, qui lui fit un plaiſir extrême, parce que depuis long-tems il ne ſavoit plus ce que c'étoit que de viande fraîche.

Pourvû de la ſorte de divers mêts, & de divers uſtenſiles pour les accommoder, il pouvoit manger tour à tour du rôti, du boüilli, de la viande, du poiſſon, des racines; mêlange qui n'adouciſſoit pas ſes chagrins médiocrement: il y avoit une aurre choſe qui l'incommodoit au dernier point. Voïant qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il pût de long-tems ſortir de cette Iſle, il auroit bien voulu y rendre ſon ſéjour auſſi commode qu'il étoit poſſible, & il lui falloit un lit pour cet effet. Il ramaſſa donc l'herbe qu'il avoit fait ſécher, & la traſſa en guiſe de nattes;

tes ; Il coupa ensuite un bon nombre de bâtons, d'environ deux pieds de longueur, qu'il enfonça en terre, dix sur chaque rangée, à quatre pouces ou environ l'un de l'autre, & fit ainsi deux rangées éloignées de six à sept pieds, ce qui faisoit la longueur de sa natte : il l'attacha alors aux bâtons des quatre coins : après quoi il la piqua avec de la petite ficelle, de même qu'on fait les paillasses des lits, ou les paillassons des fenêtres. Il ne s'en tint pas à cet ouvrage, il coupa une longue branche d'arbre, avec laquelle il battit sa natte pour la faire renfler, & se procura enfin de cette maniere un lit chaud & commode, d'autant plus que cette herbe étoit molle & cotoneuse.

L'heureux succès de ce travail qui dura un mois, encouragea *Quarll* à en commencer un autre. Il lui falloit des couvertures ; car il craignoit les rigueurs de l'hyver, bien qu'il fit encore assez chaud, & que ses malheurs l'eussent endurci à la fatigue : il profita de la saison favorable pour couper de cette herbe dont il avoit composé son matelas, & il en natta deux couvertures, l'une épaisse & serrée pour l'hyver, & l'autre legere pour l'été.

Il songea ensuite à se faire une table &

une chaiſe. A cette fin, il coupa plusieurs branches d'environ quatre pieds de long, & les enfonça juſqu'à une certaine profondeur dans la terre, en obſervant qu'elles fiſſent un quarré parfait, & que celles des quatre coins ſe terminaſſent par le haut en fourches, après quoi il fit un deſſus de table d'ouvrage à Vanier. Il ſe fabriqua une chaiſe auprès de ſa table avec la même induſtrie & à peu près de la même maniere.

Il avoit ainſi un meuble complet ; mais il s'en falloit beaucoup que ce fut tout ce qui lui ſembloit néceſſaire. J'ai une maiſon, pour me mettre à l'abri des injures de l'air, diſoit-il, voici un lit pour délaſſer mes membres accablez du travail de la journée ; mais où eſt la nourritue dont j'ai beſoin ? J'ai ſubſiſté près d'un mois de poiſſon, graces à une tempête effroïable, qui fit périr tant de monde, & qui me procura ce ſecours pour me ſauver : maintenant, voilà qui eſt fait, je ne puis plus compter que ſur quelques racines, nourriture foible, dont je ſerai bien-tôt dégouté à mourir. Que deviendrai-je alors ? il ſe reprenoit enſuite en ces termes. La Providence m'a conſervé ſeul d'entre tant de perſonnes : ainſi je ſuis obligé par reconnoiſſance

d'apporter

d'apporter de grands soins à conserver une vie que le Ciel a trouvée digne des siens. Puisque je n'ai presque plus de poisson, je dois donc m'accoutumer peu à peu à vivre des racines que mon Isle produit en abondance, & faire durer autant qu'il se pourra ce qui me demeure de ma Moruë. Les mets délicats & exquis ne doivent pas être regrettez d'un homme qui doit compter pour une grace singuliere de vivre encore & de vivre libre. Si je suis condamné à mener ici une vie rude & laborieuse, en récompense, je me répose tant qu'il me plaît, ce que j'ai n'est exposé à l'avarice d'aucun mortel, & je n'ai d'autre maître au monde que celui qui est le maître du monde : Pouvois-je acheter trop cher cet avantage?

Ces pensées lui firent trouver moins dur l'état de vie, auquel la Providence l'avoit appellé, & il résolut de faire sa provision des racines excellentes qu'il avoit découvertes. Pour cet effet, il coupe un morceau de bois, en fabrique une espece de pioche, pour les déterrer plus à son aise, & va dans un endroit, où il avoit remarqué qu'elles croissoient en quantité. C'étoit justement un quartier rempli de Singes. Dès qu'ils l'apperçurent;

rent, ils deſcendirent des arbres en foule, & firent les mêmes cris que s'ils avoient voulu le dévorer. Il avoüe qu'il craignit d'abord leur fureur, & qu'ensuite il fut ſur le point de ſe jetter ſur eux, la hache à la main, pour les tailler en pieces, il ne demeura pas longtems dans ces ſentimens. Il ſe repréſenta que ce ſeroit ajouter la barbarie à l'injuſtice, que de vouloir maſſacrer ces animaux. Qu'il étoit naturel à toute créature vivante de veiller à ſa propre conſervation; que puis qu'il étoit obligé par ſes diſgraces de leur enlever une partie des racines, deſtinées par la nature pour leur ſubſiſtance, il devoit chercher à en planter quelques-unes pour lui dans un endroit éloigné d'eux, & non point tuer de pauvres bêtes qui ne faiſoient rien que de juſte en le menaçant.

Cependant il demeuroit immobile pour ne point effaroucher les Singes. Lorſqu'ils virent qui'il ne leur faiſoit aucun mal, ils s'en allerent à la picorée, & remonterent enſuite ſur leurs arbres, ce qui lui facilita le moïen d'arracher à ſon tour quelques racines pour lui, qu'il ramaſſoit par petits tats, à meſure qu'il en avoit une main pleine. Ils ne tarderent pas à remarquer ce qu'il faiſoit; en même-tems, eux de deſcendre

descendre des arbres, où ils étoient cachez entre les feüilles, & de lui dérober le fruit de sa recherche, tandis qu'il étoit occupé à déraciner ailleurs. Il fallut donc qu'il se contentât pour cette fois d'en emporter autant qu'il en pouvoit tenir dans ses poches. Il résolut de prendre le lendemain quelque chose où il en pût serrer davantage, & se leva de grand matin pour cette emplette. craignant que ces malicieux animaux ne le prévinssent & ne cachassent leur proie. Faute de sac, il en fit trois, un de son juste-au-corps, qu'il boutonna par devant, & dont il ferma les manches avec des épingles, un autre de sa chemise, & un troisiéme de son haut de chausse. Le voilà donc nud comme la main dans la campagne, son paquet sous un bras, & sa pioche à la main, heureux de ce qu'il faisoit encore une chaleur passable. Il commença par jetter au-dessous des arbres où nichoient les Singes quelques-unes des racines, qu'il avoit ramassées le jour précédent, & qu'il avoit gardées exprès pour amuser ces animaux, au cas qu'ils vinssent interrompre son travail; il eut la joie & la surprise de voir que ces ennemis furieux de la veille, le laissoient faire sa provision à son aise, sans songer

songer même à se jetter sur les tas qu'il laissoit derriere lui à une distance considérable, & à leur portée.

Ces marques de respect surprenantes dans des Brutes lui firent faire de profondes réflexions sur ce qui en pouvoit être la cause. Seroit-ce que ces animaux abusez par un peu de ressemblance me prendroient pour un des leurs, disoit-il en lui-même ; la hauteur de ma taille & la couleur de ma peau mettent trop de différence entre l'espece humaine & la leur, pour qu'ils pussent s'y tromper ; ce doit être un reste du respect que la Nature inspira aux Animaux pour l'Homme son chef-d'œuvre, en me voïant dans le même état où fut créé *Adam* le Roi des animaux, & non point déguisé par mes habits comme les autres hommes, ils ont sentit cette vénération profonde, qu'ils auroient toûjours conservée pour nous, sans le peché qui nous obligea de cacher la beauté de nos corps sous des vêtemens : faute de sentir cette verité, les hommes tirent vanité de leurs habits, bien qu'ils soient pour eux un sujet éternel de honte, qu'ils les exposent à la risée les uns des autres, qu'ils augmentent leur pauvreté, & qu'ils les fassent dépendre des animaux, dont ils emprun-

tent

tent la peau & le poil, ou la laine. Pour moi, puisque j'ai remarqué d'où venoit l'antipathie de ces animaux, voilà qui est fait, je marcherai toûjours nud, jusqu'à ce que la rigueur de la saison me force à faire autrement : cette maniere d'agir convient à ma situation présente.

En raisonnant de la sorte, il avoit arraché assez de racines pour en planter environ deux âcres de terre, & il retournoit à sa cabane, laissant derriere lui une bonne quantité de racines, qu'il avoit déterrées pour ces pauvres animaux, qui l'avoient toûjours regardé faire sans toucher à pas une en sa présence. Dès qu'il fut chez lui, il choisit une espace de terrain proche de sa demeure, & se mit à le labourer du mieux qu'il lui fut possible avec sa pelle. Cet ouvrage l'occupa environ vingt jours, au bout desquels, le champ prêt, & les racines plantées, il implora la bénédiction divine sur son travail.

Il resolut alors de visiter l'Isle mieux qu'il n'avoit encore fait ; pour cet effet, armé d'un long bâton, il s'en alla au Lac qui sépare la terre du rocher, & qui environne l'Isle de toutes parts, semblable à un fossé qui fait l'enceinte d'une place, & qui coule le long de ses murailles.

railles. Il y trouva de toutes parts de nouveaux sujets d'admiration; à sa main gauche étoit un rempart d'une pierre solide, embelli par la Nature de diverses figures, que l'Art ne sauroit imiter. Quelques-unes représentoient une Ville, des amas de maisons, & des clochers dispersez çà & là: dans un autre endroit, on auroit juré qu'il y avoit un Escadron de Gens de guerre, rangez en bataille: à quelque distance de là, les tristes restes d'un superbe Edifice, ruiné par la longueur des tems, faisoient regretter aux Spectateurs la décadence d'un ouvrage aussi magnifique. On croïoit voir ailleurs une Ville deserte & tombante en ruine: ailleurs, il sembloit qu'on voïoit de grands quartiers de montagnes entassez les uns sur les autres, comme pour former une Tour d'une hauteur prodigieuse. A main droite des objets non moins délicieux réjoüissoient la vûë: on appercevoit un beau païs, couvert d'herbe, qui ressembloit à la Camomille: çà & là étoient des bosquets qui pouvoient procurer une fraîcheur charmante. En certains endroits, il y avoit des forêts composées de grands arbres, dont la situation irréguliere & la hauteur differente avoient cet air champêtre qui fait tant de

de plaisir parce qu'il est naturel.

Tandis qu'il se promenoit, en admirant ces merveilles de la Nature, comme il n'étoit pas accoûtumé à marcher nud, il s'enrhuma un peu, & il lui arriva d'éternuer vis-à-vis d'un rocher, où sa voix retentit avec ce bruit creux qu'on peut entendre dans nos Cathédrales, & fut répétée plusieurs fois en divers endroits. Charmé d'avoir trouvé cet écho, il l'essaïa long-tems à diverses reprises avec un plaisir singulier, & résolut de le faire servir à chanter avec lui les loüanges du Dieu tout-puissant, deux fois par jour.

Il continua ensuite sa promenade: mais à trois ou quatre cens pas delà, après avoir tourné au tour d'un endroit où le rocher s'avançoit beaucoup dans l'Isle, il fut arrêté encore par une production admirable de la Nature. C'étoit une grande pierre qui sortoit du rocher, d'où elle s'étendoit au-delà du Lac, elle ressembloit à un homme, & de sa poitrine tomboit une eau pure, claire & douce comme du lait. Ce n'étoit pas encore tout; en la regardant de front, elle représentoit ces morceaux antiques d'Architecture, que les Anciens élevoient au-dessus des sources: au contraire, vûë de

ſon procès, la fureur de ſes femmes ; ſa condamnation, la vûë effraïante du ſupplice prochain, tout ſe retrace alors à ſes yeux. Cependant il a le bonheur d'échaper à la mort, & ce n'eſt que pour être emmené en eſclavage dans un Païs brûlant. Là le corps à demi nud, il eſt obligé de travailler ſans ceſſe les journées entieres, courbé ſur un ſable aride & enflammé : un Maître dur & impitoïable vient à chaque moment regarder ſi ſon travail avance, & le punir s'il n'avance pas aſſez ; il n'y pas juſqu'à la nourriture qu'on lui donne, qui ne ſoit pour lui un nouveau genre de ſupplice, tant elle eſt mauvaiſe & dégoutante. Au fort de ces peines, il s'écrie, ah ! que n'ai-je fini mes déplorables jours par la main du Bourreau ! une mort honteuſe & cruelle étoit préférable à la vie que le Deſtin m'a laiſſée.

Tel fut ſon rêve, & il ſe réveilla, conſterné à un point, qu'il fut quelques minutes avant de pouvoir s'aſſûrer que c'étoit un rêve, enfin aïant rappellé ſes eſprits, il fit réflexion que le ſupplice auquel en dormant il s'étoit crû condamné étoit en effet celui qu'il auroit ſubi, ſans l'interceſſion de ſon Colonel, ou pour mieux dire ſans la bonté de la Providence,

vidence. Il se jetta ensuite à genoux, les larmes aux yeux pour demander pardon à Dieu de son ingratitude, & le prier de lui continuer sa protection, & il résolut de ne jamais changer d'état de vie. Vous avez sauvé mes jours, Seigneur, s'écria-t-il dans un transport de reconnoissance : ils vous appartiennent, je vous les consacre, les embarras ou les plaisirs du monde ne refroidiront plus mon zele pour votre service, & les heures qui s'écouleront entre celles que j'ai destinées à la priere, je les passerai à contempler les œuvres merveilleuses de vos mains dans l'Univers.

En même-tems, il se leva pour aller considérer les dedans de l'Isle, que ses occupations ne lui avoient pas encore laissé le loisir de voir, il trouva que c'étoit un terrain plat & uni. De tous côtez, il étoit couvert d'un gazon fin, où d'herbes émaillées de fleurs, l'Isle résonnoit en mille endroits du ramage mélodieux d'une infinité d'oiseaux, dont le plumage réjoüissoit la vûë par ses couleurs vives & variées. Ici étoit un bouquet d'une vingtaine d'arbres d'une hauteur prodigieuse & d'un verd charmant. Là on voïoit un bosquet délicieux formé d'un seul arbre, dont les branches

parvenuës

parvenuës à une certaine longueur, se replioient & rentroient dans la terre, pour y chercher leur nourriture, ou comme pour soulager le tronc qui la leur avoit donnée jusqu'alors, & de ces branches devenuës des racines, sortoient de nouveaux arbres, dont les branches fécondes reproduisoient ailleurs des arbres semblables.

En se promenant de la sorte, & en admirant les beautez de ces lieux, il profitoit aussi du tems; pour prendre comme des échantillons des diverses especes d'herbe qu'il croïoit bonnes à manger, Il se trouva auprès d'un Etang, qui avoit à peu près deux cens verges de long, & cent cinquante de large : de grands & beaux arbres étendoient leurs branches sur ses eaux, autour desquelles regnoit une bordure charmante, entremêlée de gazon & de fleurs par la Nature, qui sembloit avoir voulu imiter l'Art en ce lieu, & l'avoir destiné à l'usage des hommes. Il remarqua avec joïe au travers de ses eaux pures & claires une infinité de poissons de diverses figures & couleurs, qui sembloient se joüer dans ce cristal net & tranquille. Les Cieux soient loüez, dit-il, voici du poisson d'eau douce pour me délasser du poisson de mer.

De

De cet étang il passa dans un autre endroit où il trouva de nouveaux sujets d'admiration : c'étoit un bois spacieux qui sembloît fait pour être le séjour de la paix & du plaisir, il se promena longtems autour, & il jugea qu'il avoit deux milles ou environ d'étenduë. Il mouroit d'envie de le voir par dedans, & il n'osoit s'y hazarder, dans la crainte qu'il n'y eût des bêtes féroces, qui pourroient le dévorer : après s'être recommandé à la Providence, il s'enhardit à y entrer, & se trouva au milieu de plusieurs Allées, dont quelques-unes sembloient avoir été plantées au cordeau, elles étoient bordées d'arbres de Piment qui répandoient une odeur délicieuse. Ici & là, étoient des bouquets d'arbres nains qui servoient d'azile à des animaux de diverses especes. A la vûë de ces endroits, il ne pût s'empêcher de s'écrier. La Nature n'a pas fait cette Isle pour demeurer deserte, sans doute, elle la réservoit pour être l'heureux séjour de quelqu'un que le Ciel voudroit favoriser : les nécessitez de la vie ne sont pas les seules choses qu'on y trouve, elle fournit les plaisirs en abondance, les maisons des Rois mêmes n'ont rien d'aussi agréable. Seigneur vous à qui je dois tant de biens, inspirez-

inſpirez-moi auſſi la reconnoiſſance qui vous eſt dûë, ou pour mieux dire, redoublez-là.

Sur ces entrefaites, la faim & la laſſitude l'obligerent de retourner au logis, où il fit cuire un morceau de ſa Moruë avec quelques racines, & boüillir les herbes qu'il avoit apportées. Quant à ces dernieres, elles ſe trouverent toutes de différens goûts, & toutes excellentes : quelques-unes avoient le goût des Artichaux, d'autres celui des Aſperges, d'autres celui des Epinards. Cette nouvelle eſpece de nourriture excita en lui de nouveaux ſentimens de reconnoiſſance. Que puis-je ſouhaiter d'avantage, s'écria-t-il ? je ſuis ſeul maître d'une contrée fertile, qui produit en abondance viandes communes, gibiers, poiſſons d'eau douce & de mer : les herbes & les racines y ſont d'un goût excellent ; il n'y a point d'eau dans le monde qui égale celle que je bois. En un mot, il ne me manque que la pompe & le luxe, c'eſt-à-dire, qu'un attirail inutile & incommode : Je n'aurai ni une table ſervie par un habile Cuiſinier, ni des matelas garnis d'oüate molle & fine, auſſi je n'aurai point ces maux qui ſont le fruit de la délicateſſe & de la molleſſe, la goute le

le manque d'appétit, les maux de tête, cette foiblesse de corps, qui rendent les riches plus à plaindre que les pauvres.

En faisant ces réflexions, il s'avisa qu'il étoit plus de midi; & résolut d'aller l'aprèsdinée de l'autre côté du rocher, pour voir la mer & pour chercher des huitres. Il s'arma d'abord d'un grand bâton pour se conduire, & pour foüiller dans les creux du roc, & prit sa culotte qu'il boutonna pour lui servir de sac. Etant arrivé à un endroit du rocher, où il n'avoit pas été encore, il y vit à quelque distance quelque chose qui ressembloit à de la toile, & qui se trouva être la grande voile d'un Navire avec un morceau de la Vergue. Voilà les tristes effets de l'ambition & de l'avarice des hommes, dit-il, à la vûë de ce spectacle. Non contens de ce que la Nature nous donne, nous courons les mers au travers de mille dangers, pour lui arracher de nouveaux biens, qui ne sauroient nous rendre heureux. Heureux celui qui sait faire ce que Dieu veut, & vouloir ce que Dieu fait : c'est le comble de la sagesse & de la félicité. Il reconnut alors à une de ses jartiéres, qu'il avoit emploïée faute d'autre chose pour attacher le voile en divers endroits, que ce qu'il voïoit étoit

un reste de son naufrage, & non pas une piece du naufrage de quelque autre. Il se mit ensuite à déchirer la voile en pieces, dont il fit plusieurs rouleaux pour les porter avec moins de peine, & s'en alla chercher des huitres dans les creux du rocher.

Il avoit à peine fait quarante pas, qu'il trouva dans un endroit enfoncé du rocher une caisse, que la violence de la derniere tempête y avoit jettée. Ce qu'il voïoit étoit toûjours pour lui un sujet de réflexions utiles. O mon Dieu, que je vous ai d'obligations, s'écria-t-il! arrivé dans cette Isle inaccessible sur les aîles de la Providence, & porté entre les bras de la mort, je suis maintenant dans une heureuse & tranquille abondance des seuls biens qui sont nécessaires à l'homme. Quand même ce coffre seroit plein d'or ou de diamans, je suis au-dessus de ces faux biens, ils ne sauroient me servir, je le prendrai, puisque votre Providence me l'envoïe : peut-être pourrai-je l'emploïer à soulager quelque malheureux, qu'un malheur semblable au mien poussera dans mon Isle. En même-tems il voulut le lever, pour l'emporter dans sa cabane, mais l'aïant trouvé trop pésant, il se contenta de prendre quelques

pieces

pieces de la voile, avec une petite quantité d'huitres, & il alla chez lui prendre ſa hache pour ouvrir le coffre.

Des habits & du linge furent la premiere choſe qu'il y rencontra, il les rejetta comme inutiles pour lui; il trouva enſuite un Rouleau de pluſieurs feüilles de parchemin timbré. Ceci étoit deſtiné à devenir l'inſtrument des Loix, & peut-être de l'injuſtice, dit-il en lui-même : pour moi j'en ferai un meilleur uſage, & j'y décrirai les miſéricordes du Seigneur; ainſi ces mêmes feuilles qui auroient été peut-être la ruine de quelques perſonnes, deviendront un recüeil de leçons utiles pour bien des gens. Au fond de la Caiſſe étoit un barillet d'eau-de-vie, un fromage de *Cheſter*, une bouteille de cuir pleine d'encre, un paquet de plumes & un canif. Ces derniers meubles lui firent plaiſir, parce que deſtitué de livres, il ſe trouveroit en état d'en faire un lui-même, qui lui rappelleroit dans ſes vieux jours les avantures de ſes premieres années. Pour le brandevin & le fromage, il héſita s'il s'en chargeroit, craignant que l'uſage de ces drogues qu'il avoit oubliées ne lui fit ſouhaiter d'en avoir encore d'avantage, ce qui étoit déſormais une choſe impoſſible. Il les prit en-

fin, résolut de ne s'en servir que dans les besoins pressans, pour les faire durer d'avantage, & en même-tems pour ne s'y accoûtumer point trop.

Lors qu'il eût chez lui ces différens meubles, il se mit d'abord à son Journal, qu'il poussa depuis sa huitiéme année jusqu'au 15. de Septembre de l'année 1675. qu'il trouva ce Coffre. On en a déja vû la premiere partie : en voici maintenant la seconde.

S'étant rappellé dans la mémoire un de ses songes, qui l'avertissoit de se précautionner contre les rigueurs de l'hiver prochain, & la saison étant déja assez avancée, il ramassa une bonne quantité de broutilles & de racines, environna les dehors de sa maison d'un mur de terre grasse, & le couvrit par enhaut de ces broutilles, pour le garantir de l'humidité. A cet ouvrage il en fit succeder un autre qui n'étoit gueres moins nécessaire. Comme il trouvoit de tems en tems des huitres & autres coquillages sur le rocher, il construisit un pont sur le Lac, pour le traverser en hiver sans être obligé de le passer à gué, comme il avoit fait durant l'été. Ces deux édifices l'occuperent trois jours entiers.

Le dix-huit de Septembre au soir, comme

comme il s'étoit retiré dans sa hutte, après avoir mis la derniere main au pont, qu'il avoit composé de deux troncs d'arbres qui s'étendoient d'un rivage du Lac à l'autre, avec plusieurs brenches moins grosses, bien serrées ensemble, couchées dessus en travers, il s'éleva tout à coup un orage épouventable, accompagné d'éclairs continuels & de tonnerres, dont les échos du rocher augmentoient le bruit, en le repétant en mille endroits. Dans ces tristes momens, où la solitude redoubloit sa fraïeur, le pauvre *Quarll* auroit bien voulu être à portée des secours humains, & peu s'en falloit qu'il ne commença à se défier de la Providence. C'est ainsi qu'il passa une nuit qui lui parut d'une longueur extrême.

Le lendemain, le Soleil se leva pur & serein, & sa chaleur acheva de dissiper les restes de l'orage. *Quarll* charmé du retour de cet Astre, & de la tranquillité, se leva d'abord, pour aller voir s'il ne pourroit point découvrir les ravages de cette tempête, il ne vit rien qui ne le réjoüit autant qu'il l'étonna. Elle n'avoit fait de mal qu'aux habitans de la mer, c'est-à-dire que les flots agitez par le vent avoient jetté à terre en quantité des Merlans, des Maquereaux, des

Harangs, des Merlus grandes & petites, ſans compter je ne ſais combien de poiſſons à coquilles d'eſpeces differentes; c'étoit-là l'unique dommage. On peut bien juger que notre Solitaire n'en témoigna pas beaucoup d'affliction : au contraire, après avoir remercié Dieu, qui emploïoit en ſa faveur juſqu'aux orages, qui font tant de tort aux autres hommes, il prit autant de poiſſon qu'il en pouvoit embraſſer pour le porter chez lui, & revint chercher le reſte à diverſes repriſes: il n'y eut pas juſqu'aux coquillages qu'il ne ſçût mettre à profit. Il deſtina les uns à lui ſervir de caſſeroles & de poilons, les autres à lui ſervir de plats & d'aſſiettes, & les derniers à lui tenir lieu de ſeaux pour conſerver de l'eau, ou pour mettre ſon poiſſon dans la ſaumure, En un mot, en l'eſpace d'un jour, il ſe vit fourni de proviſions & de vaiſſelle autant qu'il lui en falloit.

Cependant n'en pouvant plus de tant de voïages, qu'il lui avoit fallu faire, pour apporter le poiſſon dans ſa cabane, ce qui lui avoit pris une journée entiere, il s'aſſit ſur ſa chaiſe, & remarqua le barillet de Brandevin couché à terre à côté de lui. D'abord ſa foibleſſe le tenta d'en prendre quelques goutes dont

dont il avoit besoin pour se remettre de sa lassitude; la réflexion qu'il fit sur les dangereux effets de cette liqueur, le fit balancer quelque tems, & il n'y eut que la nécessité pressante qui l'emporta à la fin. Il ne pût éviter le malheur qui arrive à tant d'autres, ce qu'il ne vouloit boire que comme un cordial, lui parut en l'avalant une liqueur agréable, une goute l'invita à en boire une autre, le plaisir que cette boisson lui causoit lui en fit oublier la nature, enfin le pauvre *Quarll* qui depuis près de trois mois n'avoit bû que de l'eau, étourdit de la force du brandevin, s'endormit avec le barillet sur sa cuisse, d'où il roula à terre, & se répandit jusqu'à la derniere goute.

On peu juger combien le pauvre Solitaire en avoit pris, puisqu'il ne se réveilla que le soir d'un autre jour, sans pouvoir juger s'il avoit dormi vingt-quatre ou quarente-huit heures. La premiere chose qui le frappa fut la perte de son eau-de-vie, dont il se réjoüit ensuite, après avoir songé que cette liqueur lui auroit peut-être fait un jour plus de mal que de l'enivrer simplement : il ne se consola pas de même d'avoir oublié l'ordre des jours de la Semaine. Outre

que cet accident fut cause qu'il ne pût continuer son Journal, il se réduisit à lui donner la forme de Memoires, il prit garde avec douleur qu'il seroit en danger de violer le jour du Sabbat, puisqu'il ne savoit plus quand il arrivoit. Fatale liqueur, que m'as-tu fait faire, s'écria-t-il ? c'est toi qui donne lieu chaque jour à tant de débauches, de meurtres, de blasphêmes. Mais j'ai tort de m'en prendre à toi. L'eau-de-vie prise avec modération r'anime le cœur affoibli, elle réveille les esprits languissans, elle réchauffe le sang glacé, elle rend à l'estomach sa vigueur épuisée, elle est utile en diverses sortes de maux, soit extérieurs, soit intérieurs. C'est ma faute d'avoir abusé de cette eau bienfaisante : puisque j'ai trop écouté ma sensualité, je consacrerai le jour marqué par mon peché au jeûne & à la priere, & il sera pour moi le jour du Sabbat. J'espere que je ne ferai point un crime en agissant de la sorte, d'autant plus qu'il n'est rien moins que certain que le jour de Sabbat institué par l'Eglise, soit le même que Dieu consacra au repos après la Creation.

Il se rendit ensuite en cet endroit où le rocher étoit plein d'échos, & passa le

le reſte du jour à leur faire répéter les loüanges de Dieu, ainſi qu'il avoit réſolu de faire deux fois par jour, ſans y manquer jamais.

Le lendemain matin, après avoir mangé une tranche de fromage de *Cheſter*, avec quelques racines qui lui ſervoient de pain, il ſe mit à ſaler ſon poiſſon, dont il mit à part ce qu'il crut pouvoir manger frais, & fit ſécher le reſte, excepté ceux qu'il laiſſa tremper dans la ſaumure : ce furent ſes derniers travaux de de cet été.

Comme l'hiver approchoit, & que le tems devenoit froid & humide, ne pouvant plus aller ſe promener, il emploïa ſon loiſir à embellir ſa vaiſſelle, c'eſt-à-dire ſes coquilles. Il y en avoit qui égaloient les nacres de perles pour la beauté, il les lava & les polit, afin qu'elles ſerviſſent d'ornemens à ſa cabane, autour de laquelle il les rangea ſur des appuis d'oſier treilliſſé comme étoit ſa chaiſe : ces ouvrages qui prennent beaucoup de tems ſans donner beaucoup de peine, étoient ce qu'il lui falloit pour paſſer l'hiver, en effet, il en eut bon beſoin, car les vents impétueux & preſque continuels, la neige, la grêle, la gelée, tout contribua à rendre cette ſaiſon inſuppor-

 table,

table, & il fallut même qu'il fit un balai de bruïeres pour détourner la neige de sa maison, qui autrement auroit été fort endommagée.

Imaginez-vous quelle fut sa joie, lorsque le Soleil commença un peu à réchauffer l'air, & à ranimer la Nature comme engourdie par le froid. Il profita des premiers beaux jours qu'il fit pour sortir de la prison où l'hiver l'avoit condamné, pour réveiller ses esprits, qu'une vie aussi sedentaire & aussi renfermée faisoit comme croupir. Après avoir passé quelque tems à considérer la verdure naissante du gazon & des arbres, & à écouter le ramage mélodieux d'une infinité d'oiseaux de diverses especes, il lui prit envie d'aller voir la mer. Je ne décrirai point les divers objets qui le frapperent; je parlerai seulement d'une Baleine que le vent avoit jetté sur le rocher. Elle étoit d'une grandeur extraordinaire, & elle étoit morte faute d'eau; il trouva qu'elle avoit plus de trente verges de longueur, & qu'elle étoit grosse à proportion. Une infinité de petits poissons nageoient autour d'elle, & sembloient se réjoüir de sa mort. C'est ainsi que les Sujets opprimez se réjoüissent de la chûte d'un Tyran, dit-il en lui-mê-

me;

me ; combien a-t-il fallu que ce prodigieux animal ait dévoré de ces petits poissons pour parvenir à une grosseur aussi énorme ? En même-tems, il coupa quelques tranches de la Baleine, qu'il jetta aux poissons, en leur disant, nourrissez-vous aujourd'hui d'un Monstre que vous avez nourri tant de tems, & ensuite il alla chercher des huitres dans les concavitez du rocher.

J'ai déja dit, que dans ses courses il avoit toûjours un long bâton, pour assurer ses pas sur le rocher, & pour foüiller dans les trous qu'il y remarquoit. Il trouva par le moïen de cet instrument un trou dans lequel il jugea qu'il y avoit plusieurs huitres : il ne s'agissoit plus pour lui que d'avoir un instrument pour les prendre, car il n'osoit par le froid qu'il faisoit se hazarder à entrer dans l'eau, & les ramasser avec la main. D'un autre côté, ses uniques outils étoient un couteau & une hache, qui ne pouvoient lui rendre en cette occasion le service dont il avoit besoin, c'est-à-dire, lui servir à percer un trou dans une planche, comme il auroit fallu pour faire un rateau ou une pelle. Par bonheur, après avoir bien marqué l'endroit où étoient les huitres, il s'avisa de son coffre, dans le cou-

vercle duquel il y avoit un nœud. *Sur le champ*, il retourne chez lui, détache ce couvercle, fait ſauter le nœud à grands coups de hache, & y ajuſte le bout d'un long bâton ; avec cette nouvelle eſpece de pelle, il détacha une grande quantité d'huitres qui lui fournirent des plats pour pluſieurs repas, & qui ſervirent de ſauce à d'autres mets.

Juſqu'à preſent, comme on a vû, le poiſſon n'avoit pas manqué au Solitaire *Quarll*, & il avoit été à même de choiſir entre poiſſons d'eau douce, & poiſſons de mer. Cette nourriture le dégoûta & l'affoiblit à la fin à un point extraordinaire. Ce n'eſt point qu'il manquât de viande dans ſon Iſle, il y avoit aſſez d'oiſeaux & d'animaux dans le bois, & il ne doutoit point qu'ils ne fuſſent bon à manger, il ſe faiſoit pourtant un ſcrupule de les tuer. La nature les avoit placez-là hors de la portée des hommes : ne ſeroit-ce pas violer un azile ſacré que d'y aller leur arracher la vie ? Il ſe repréſentoit enſuite que toutes ces choſes avoient été créées pour l'uſage de l'homme, & qu'il n'y avoit point de crime à mettre à profit les bienfaits de la Providence.

Ces dernieres raiſons le déterminerent à prendre quelques-uns de ces animaux ;

maux; voici un nouvel embarras: il n'avoit ni chiens de chasse, ni fusil, & il n'y avoit aucun moïen d'en trouver. Il se ressouvint alors des piéges qu'il avoit vû faire en Europe pour attraper des Liévres, & il résolut d'en faire de semblables avec quelques-unes des cordes qu'il avoit trouvé attachées à la grande Voile du Vaisseau. Ce fut bien-tôt une affaire faite, & les lacets furent tendus dès le soir, dans les endroits par où il jugea que les bêtes devoient passer.

Impatient de savoir si son entreprise lui auroit réüssi, il se leva le lendemain de bonne heure, pour aller examiner ses filets, il trouva dans un d'eux un animal qui ressembloit à un Faon, de couleur fauve, les pieds & les oreilles comme un Renard, & de la grandeur d'un grand Liévre. Charmé de cette heureuse chasse, il ouvrit d'abord la gueule de de l'animal, pour voir de quoi il se nourrissoit, & vit avec plaisir qu'il ne mangeoit que de l'herbe, parce qu'il ne pouvoit souffrir la chair des animaux qui vivoient de la chair des autres.

Sa joïe & sa reconnoissance envers Dieu égalerent l'envie qu'il avoit d'attraper une pareille proïe, & il la porta d'abord dans sa cabane, où il remarqua en l'ouvrant

vrant que c'étoit une femelle, & *qu'elle* avoit trois petits. La perte de quatre animaux péris à la fois, lui fit de la peine, & il résolut de ne tuer à l'avenir que des mâles, pour éviter un semblable malheur: il fit ensuite une broche d'une branche longue & menuë, & fit rôtir un quartier de son Faon. Il rapporte dans ses Mémoires qu'il n'a jamais mangé, ni avec autant d'appetit, ni avec autant de plaisir, soit que ce fut un effet de la nouveauté seule, ou que cette chair fut aussi délicate & aussi tendre qu'elle lui parut.

Quoi qu'il en soit, après avoir fait un repas délicieux, & avoir rendu graces à Dieu de ce dernier bien-fait, il se mit à faire des filets, où il pût prendre les animaux en vie. Pour cet effet, il effila quelques pieces de sa voile, & des fils qu'il tressa ensemble au lieu de ficelle, il composa plusieurs filets de quatre pieds en quarré, qu'il tendit en divers endroits, en implorant la bénédiction céleste sur son travail. Il se passa plusieurs jours sans qu'il prît rien, & il fut une semaine entiere sans viande, au grand détriment de son estomac: Résigné aux ordres de la Providence, il ne se plaignit pas de son malheur, & il attendit avec patien-

ce

ce que le Ciel voulut lui envoïer quelque chose.

Une après-dînée, tems où il ne s'avisoit pas d'aller examiner ses filets, parce qu'ils étoient trop visibles alors pour que le Gibier allât s'y jetter, il alla se promener dans le Bois pour en prendre la dimension, & passa par hazard auprès d'un de ses filets. Il y trouva deux animaux de la grandeur d'un Chevreau de six semaines, d'un poil brun clair, les cornes droites & polies, la figure d'un Cerf, les membres bien proportionnez, & une touffe de poil sur chaque épaule & sur chaque hanche. Il vit avec plaisir à la petitesse de leurs cornes qu'ils étoient encore jeunes, & résolut d'apprivoiser ceux qu'il pourroit prendre désormais : cependant il emporta ceux-ci dans l'espérance d'en faire un repas excellent ; il avoit conçu de fausses espérances. Arrivé chez lui, il remarqua que ces deux Animaux étoient des Gazelles, & que de plus c'étoient deux femelles ; à l'instant quoi qu'elles fussent trop jeunes pour avoir des petits, & qu'il eût un véritable besoin de viande, il renonça au dessein de les tuer. Il les attacha avec des cordes au dehors de sa loge, & au bout de deux mois,

le

le soin qu'il avoit eu d'elles, les apprivoisa à tel point, qu'elles le suivoient partout comme des Chiens.

Cette nouveauté n'augmenta pas peu le plaisir qu'il goûtoit dans son Isle. Une autre chose, qui le réjoüit encore davantage, fut l'heureux changement de sa cabane; elle se couvroit alors de feüilles vertes par dehors & par enhaut, graces aux arbres dont il l'avoit composée, qui avoient repris racine, & poussé un grand nombre de jeunes branches. Dans l'espérance que l'été prochain, il n'y auroit plus de vuides entre ces arbres, il renversa le mur de gazon, dont il l'avoit environnée & couverte, pour se garantir du froid durant l'hyver.

Il ne s'en tint pas à ce que la nature faisoit d'elle-même pour embellir son séjour. Encouragé par la vûë des beautez naissantes de cette maison, où il n'avoit cherché d'abord qu'un simple abri, il se mit à en arroser les arbres & à les élaguer, afin qu'ils crûssent davantage, & il eut la satisfaction de voir qu'en trois années de tems, ces plants formerent un mur serré & épais d'environ six pouces, couvert en dehors de feüilles couchées les unes sur les autres, & faisant par dedans le même effet qu'une boiserie de bois d'olivier.

Logé

Logé ainſi par ſes ſoins & par le ſecours de la nature, non-ſeulement mieux qu'il n'avoit eſperé, mais encore mieux que les Rois mêmes, dans un lieu qui étoit chaud en hyver, frais en été, & agréable à la vûë, il crut devoir travailler à y ajouter de nouvelles commoditez. Pour cet effet, à ſix pieds de ſon Palais ruſtique, il marqua une place de douze pieds de long, & de huit de large, pour y élever une cuiſine. Je ne m'amuſerai pas à raconter comment il l'a bâti; il y emploïa les mêmes matériaux & la même méthode que pour ſa maiſon, il n'y eut que l'interieur de different. Il commença par y creuſer un trou dans la terre à une petite diſtance du mur, & il en fit un fourneau, comme on en voit chez les Grands Seigneurs, ou dans les cuiſines conſidérables. Dans un autre endroit, aïant pris trois pierres plattes, qui avoient huit ou neuf pouces de largeur, & un pied de long, il en plaça deux debout à deux pieds de diſtance, & vis-à-vis l'un de l'autre, & poſa la troiſiéme de même entre deux. Il s'aviſa enſuite de faire, & d'attacher aux troncs d'arbres de ſa demeure des tablettes d'ouvrage à Vanier, qui regnoient le long de la cuiſine, toutes à la même hauteur, & y mit

ſes

ses coquilles pour y servir à la fois d'ornemens & de meubles.

Cet ouvrage fini, il alla voir le champ qu'il avoit planté, & trouva que les racines étoient déja de la grosseur d'un œuf. La vûë de ses Gazelles qui avoient pris leur cruë lui fit aussi beaucoup de plaisir. Ces animaux avoient la taille haute & majestueuse des Cerfs, & la démarche legere & noble des Chevaux. Tout concouroit ainsi à le rendre heureux, & il ne pouvoit se lasser de remercier la Providence, qui le combloit de tant de biens: il n'y avoit plus qu'une chose qui pouvoit lui devenir préjudiciable, savoir le manque d'habits pendant l'hyver; car les siens une fois usez, il ne devoit pas compter qu'il en retrouvât jamais d'autres, & néanmoins on juge bien qu'il lui étoit impossible de s'en passer, au moins durant les grands froids. Voici l'invention que la nécessité lui suggéra; il défit la doublure de ses habits, dans l'intention d'en porter d'abord le dessus pendant l'hyver, & puis de se réduire à la doublure, pour s'endurcir peu à peu la peau, & s'accoutumer enfin par dégrez à marcher toujours nud.

Il étoit occupé à cet ouvrage, & décousoit la doublure de sa culotte, lors qu'il

qu'il en vit tomber ſept pois & trois féves, qui avoient été cachez long-tems dans un coin de la poche, ſans qu'il s'en apperçut. C'étoit-là une trouvaille auſſi heureuſe pour lui qu'imprévûë ; car l'Iſle ne produiſoit point ces ſortes de légumes, & on ne ſe défait gueres des goûts qu'on a contractez dans ſa patrie, quelques mets qu'on puiſſe rencontrer ailleurs ; d'un autre côté, il n'y avoit pas dans ce que le hazard lui avoit fait rencontrer, de quoi contenter l'envie d'une femme groſſe : il les garda pour les planter, perſuadé qu'avec le travail, le tems & la bénédiction du Ciel, ils lui produiroient un jour des récoltes abondantes de légumes.

Il paſſa le reſte de l'été à ſe promener dans l'Iſle, à arroſer les arbres de ſa demeure, à ſarcler le champ où croiſſoient ſes racines, & à tendre ſes filets, où il tomboit de tems en tems, quelque Gazelles ou quelque Chevreau, qui ſervoient à le délaſſer du poiſſon qu'il trouvoit d'ordinaire ſur le rocher, aprés qu'il avoit fait de grands vents. Un autre de ſes divertiſſemens conſiſtoit à aller voir la mer trois ou quatre fois par ſemaine. Quelques fois il y voïoit de grandes Baleines, qui ſe pourſuivoient

les

les unes les autres, & qui jettoient des torrens d'eau par les nârines & par les oüies. D'autres fois, c'étoient des Dauphins, qui se joüoient par troupe sur les flots. Il y avoit des poissons d'une grandeur monstrueuse, dont les uns ressembloient à des Taureaux, les autres à des Chiens, à des Chevreaux, à des Lions, & qu'on ne trouve point ailleurs. Les grands poursuivoient les petits pour les dévorer, & quelques uns de ces derniers cherchoient leur azile à une hauteur considérable dans l'air, d'où ils retomboient au fond de l'eau, dès que leurs aîlerons étoient secs. Le mauvais tems, & des orages effroïables succedoient d'ordinaire à ces plaisirs, & le pauvre *Quarll* retournoit chez lui, pénétré de tristesse, en songeant au danger que plusieurs hommes couroient alors sur la mer.

Un jour, qu'après avoir été plusieurs heures sur le rocher, il alloit faire ses dévotions accoûtumées, & passoit auprès de l'étang, comme il avoit coûtume de faire deux ou trois fois la semaine, il fit réflexion que depuis son arrivée, il n'y avoit jamais vû de jeunes poissons; il en conclut qu'il y avoit quelque animal qui les dévoroit. En effet, au même instant, il vit s'élever de dessus l'eau un grand

Oiseau,

Oiſeau, qui s'envola avec un poiſſon dans le bec, qu'il ne pouvoit avaler à cauſe de ſa groſſeur. Si la diſtance où il étoit & les aîles du raviſſeur l'empêcherent d'en diſcerner la couleur & la figure, du moins il eut la ſatisfaction de voir qu'il ne s'étoit pas trompé.

En même tems, le voilà à ſonger comment il pourroit attraper cet Oiſeau deſtructeur. Il ne pouvoit y emploïer des filets, parce qu'il les lui auroit fallu ronds & aſſez grands pour couvrir la ſurface entiere de l'étang, ce qui étoit impoſſible, & que de moindres ne pouvoient lui ſervir; l'oiſeau allant ſans doute à la pêche, tantôt dans un endroit & tantôt dans l'autre. Il auroit bien voulu avoir un fuſil, & ç'auroit été le meilleur; la grande difficulté étoit de ſavoir où le prendre. Il s'aviſa là-deſſus qu'un arc pourroit bien faire ſon affaire; un autre embarras ſurvint d'abord. Il y avoit bien aſſez de bois dans ſon Iſle pour en faire un grand nombre. Mais il n'avoit pour outils qu'une hache & un couteau: Cependant un arc étant le ſeul inſtrument dont il put ſe ſervir, il prit une branche d'If, arbre dont il avoit vû ſouvent faire des arcs, & il ſe mit à en fabriquer un comme il put de ſix pieds de long.

Le même If lui fournit des flêches, qu'il durcit, & redressa au feu, & à un bout desquelles il attacha des morceaux de parchemin, pour tenir lieu de plumes. Il ne lui manquoit plus que l'adresse nécessaire, adresse, qu'on n'acquiert qu'à force de s'exercer souvent, & adresse par consequent qu'il n'avoit pas, il l'acquit dans l'espace de quinze jours, en tirant à un blanc d'environ trois pouces en quarré, à la distance d'environ cinquante pas.

Alors, sûr de son fait, où à peu près, il s'en alla à l'étang. Loiseau carnacier y arrive peu de tems après, & se perche sur le bord, tournant tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, pour observer s'il ne se présenteroit pas de poisson à son gré; à la fin il se plonge dans l'eau, & en ressort avec un poisson dans le bec. Le nouvel Archer saisit ce moment, lance sa fleche, le blesse entre les deux aîles, & le voit tomber mort de l'autre côté de l'étang. Vous pouvez bien jugnger qu'il ne fût pas peu aise de cet heureux succès dans un art qu'il exerçoit pour la premiere fois. Lors qu'il eut l'oiseau entre ses mains, & qu'il en eut vû le beau plumage, il se voulut presque du mal d'avoir tué un animal, que

la

la nature sembloit avoir pris plaisir à embellir. Chaque plume étoit de couleurs changeantes, & distinguée des autres plumes par une bordure de la grosseur d'un fil, où le rouge, l'aurore & le verd se joignoient avec tant d'art, qu'on ne pouvoit marquer où commençoit chaque nuance : les côtes des plumes étoient d'un beau bleu, & les plumes mêmes, couleurs de perles, semées de taches d'un jaune clair. Le dessous du ventre & de la poitrine ressembloient à la gorge d'un pigeon, la tête étoit couleur de pourpre, le bec couleur d'or bruni, les ergots comme le bec, & les yeux semblables à deux rubis environnez d'un cercle d'or : la tête, la gorge, le corps entier l'auroient fait prendre pour un Cigne, si un Cigne étoit aussi beau, & que cet oiseau n'eut pas été d'une grandeur entre une moïenne Oïe & un Canard. *Quarll* lui ouvrit l'estomac, pour lui arracher les intestins, la graisse, le sang, en un mot tout ce qui l'auroit fait pourrir, en empêchant qu'il ne séchât, & ensuite il le fit sécher du mieux qu'il lui fut possible, après quoi aïant rempli la peau d'herbes odoriferantes desséchées, il le pendit dans un endroit de sa cabane.

Au reste, le bonheur avec lequel il avoit abattu cet oiseau, lui avoit inspiré du goût pour l'exercice de l'arc, & depuis cet heureux essai, les heures qu'il ne donnoit pas à la priere & à l'ouvrage, il les emploïoit à tirer au blanc, ce qui le façonna bien-tôt à tel point, qu'il ne manquoit gueres à quarante ou cinquante verges de distance un but de la grosseur d'un pigeon. Il en fit un jour l'experience sur une Aigle d'une grandeur prodigieuse, qui venoit souvent voltiger au-dessus de l'endroit, où paissoient ses Chevreaux & ses Gazelles; il la tua de la seconde fleche qu'il lui lança.

Lorsque le tems se mit un peu au froid, & que le vent devint piquant, il fut obligé de mettre quelques habits, sa peau n'étant pas encore assez dure pour s'en passer. Son premier soin fut de pourvoir alors à ses Gazelles; il leur fit derriere sa cuisine une loge avec des branches, qu'il enfonça en terre environ à deux pieds du mur de la cuisine, où il les attacha par leurs extrémitez supérieures. Il passa ensuite d'autres branches moins épaisses entre celles qui composoient le mur de cette nouvelle écurie, & y ajoûta du gazon pour tenir lieu de

tuiles;

tuiles ; il laissa seulement les deux bouts ouverts, afin que ces animaux pussent entrer & sortir, & qu'ils ne respirassent pas un air enfermé. En même tems, il y étendit une bonne quantité d'herbes, qu'il avoit fait sécher exprès, pour leur servir de litiere ; il ne se négligeoit pas lui-même. Il reciieillit une quantité considerable de racines pour lui & pour ses Gazelles, ce qui avec le poisson, dont il avoit fait sécher une partie, & salé l'autre, lui fit passer doucement l'hyver, qui fut aussi rude que le précédent, quoique moins orageux.

Le printems suivant, ses Gazelles apprivoisées s'enfuirent dans le bois, & revinrent pleines quelque tems après. Leur Maître fut doublement charmé de revoir des animaux, qu'il avoit crû perdus, & de les revoir en un état, qui lui promettoit un jour une basse cour bien fournie : là-dessus, il prépara ce qu'il leur falloit pour mettre bas leurs petits, & alla examiner ensuite sa nouvelle plantation. Il trouva que ses racines étoient devenuës aussi grosses que celles qui croissent sans culture : ses poids & ses féves lui parurent dans un état qui ne promettoit pas moins. Il profita du beau tems pour labourer une espace de terre,

où il avoit résolu de les planter, à mesure qu'ils croîtroient. Il en remercia *Dieu* avec une tendre & vive reconnoissance, dont il fut récompensé d'abord par de nouveaux biens.

En remuant ce champ, il déterra diverses sortes de racines, dont il y en avoit de grosses comme des carottes, qui lui parurent bonnes à manger, il en rompit quelques-unes, qui se casserent net, ce qui le confirma dans son préjugé. Leur odeur agréable y contribua encore, il hazarda ensuite d'en goûter. Les unes avoient un goût sucré, & les autres un goût fort & âpre, comme la moutardelle. Il destinoit déja ces dernieres à lui tenir lieu d'épices, persuadé plus qu'à demi, qu'aïant un bon goût & une odeur agréable, elles ne lui feroient pas de mal. Après avoir labouré son champ, il résolut de faire cuire un échantillon de chacune, comme étant le meilleur expedient pour bien juger de leurs qualitez; il n'y en eut pas une qu'il ne trouvât d'une bonté extraordinaire. Les unes avoient un goût de panais, les autres de carottes, les autres de betes blanches, & chacune en son espece étoit beaucoup au-dessus de celles d'*Angleterre.*, auxquelles elle ressembloit par

par le goût, quoique la figure & la couleur ne fussent rien moins que les mêmes, les unes étant bleuës, les autres noires, les autres rouges, & quelques-unes jaunes.

Il se mit d'abord à labourer quelques pieces de terre, où il planta ces diverses racines, chacune à part, après avoir remercié Dieu qui les lui avoit données, & avoir imploré sa protection sur son ouvrage. Son bonheur ne se borna pas là. La Providence l'avoit fourni en abondance de viande, de poisson, d'herbes, & de diverses sortes de racines; il trouva pour comble de joïe que ces sept pois en avoient produit mille, & ces trois féves une centaine. Reconnoissant, & ravi de cette grande multiplication, il mit sa récolte en reserve, pour la planter de nouveau, quand la saison seroit venuë.

Ces Gazelles avoient mis bas, & l'une avoit eu quatre petits, & l'autre trois: cette nombreuse famille lui fit d'autant plus de plaisir, qu'il étoit sûr désormais de ne pas manquer de viande, au-lieu qu'auparavant il avoit couru souvent ce danger, parce qu'il ne prenoit que peu de choses dans ses filets. Il fit donc son compte de se nourrir de deux de ces

petits tant qu'ils dureroient, & de réserver les cinq autres, parmi lesquels étoit un mâle. De ce dernier, il en fit l'étalon de ses femelles, afin que quand elles seroient en rut, elles ne courussent pas dans les bois, où il craignoit qu'elles ne restassent une bonne fois pour toutes.

Les meres avoient du lait excellent & en quantité, par le soin qu'il avoit toujours eu de leur fournir les herbes qu'il savoit qu'elles aimoient, & d'y mêler de tems en tems des racines grillées, dont ces animaux étoient avides: aussi leurs petits devinrent d'une graisse extraordinaire en trois semaines de tems. Il en fit rôtir un, qu'il trouva d'un goût & d'une délicatesse, dont ni les Agneaux, ni les Cochons de lait, ni les Faons n'approchent, & qui lui dura près d'un mois, par le moïen du poisson dont il mangeoit de tems en tems. Il se préparoit à tuer de même l'autre Gazelle: au moment qu'il s'apprêtoit à faire cette expédition, & qu'il s'amusoit à voir joüer ensemble ces jolis animaux, qui sont d'une legereté & d'une vivacité sans égale, deux grandes Aigles auxquelles il ne prenoit pas garde, s'abattirent tout à coup sur le mâle, qu'ils enleverent à ses yeux, avec

avec une des femelles qu'il vouloit élever Il voulut d'abord courir à son arc : mais avant qu'il l'eut, les Aigles étoient bien loin de sa portée, & il eut la douleur de perdre ces animaux sans pouvoir ni se vanger, ni les vanger. Il avoüe qu'il s'en fallut peu que cette avanture ne lui coûtât des larmes : Aussi il songea d'abord à prévenir un pareil malheur à l'avenir. C'est pourquoi, comme il n'avoit pas toujours son arc à la main, il résolut de faire un filet, & de l'attacher entre les arbres, où il jugeoit que les Aigles avoient coûtume de venir. Justement on entroit alors dans l'hyver, & cette saison fut humide & venteuse, de sorte qu'il ne pouvoit gueres aller à ses promenades ordinaires : il se tint donc clos & coi chez lui, & emploïa son loisir auprès de son feu à composer des filets assez forts pour arrêter des Aigles.

Le printems suivant, après les avoir finis, & attachez entre certains arbres, il alla examiner sa nouvelle plantation, qu'il trouva dans un état florissant. Il courut d'abord en témoigner sa reconnoissance à Dieu, dans le rocher aux échos, où il n'avoit pû aller de tout l'hyver. Tandis qu'il y étoit occupé à

rendre graces des douces espérances, que Dieu lui faisoit concevoir par ces heureux commencemens, il songea que peut-être ses Gazelles seroient entrées dans le clos, dont la haïe n'étoit pas encore assez épaisse, & qu'elles devoreroient ce qui étoit le motif de ses dévotions présentes. Cette pensée lui donna des distractions & des inquiétudes, dont il voulut en vain se défendre, pour ne penser qu'au Seigneur, auquel il venoit rendre hommage: il eut beau faire, elles revenoient sans cesse, & il crut enfin qu'il y auroit de la folie à s'exposer pour satisfaire une simple dévotion, à perdre quelque chose d'aussi considerable que ses poids & ses féves l'étoient pour lui. Il s'en alloit donc, méditant encore en lui-même, si ce n'étoit pas la raison qui devoit diriger la Religion, lorsqu'il apperçut ses Gazelles qui s'efforçoient d'entrer dans son champ, où sans doute elles auroient pénétré, s'il n'étoit venu assez à tems pour les en chasser. Là-dessus, il se mit à boucher avec soin les trous de sa haïe, & à fortifier les endroits foibles, travail qui fut suivi des mêmes exercices de dévotion qui l'avoient précédé.

Le lendemain, au matin, il crut qu'il

étoit tems d'examiner ses nouveaux filets; il y trouva en effet deux oiseaux de la figure des Canards, mais une fois aussi grands, & vingt fois aussi beaux. Le mâle qui étoit reconnoissable à une plume, qu'il avoit sur la queuë, étoit couleur de canelle sur le dos, la poitrine d'un bleu pers, le ventre d'un orange foncé, la gorge verte, la tête couleur de pourpre, & les yeux, le bec & les pieds rouges. La femelle avoit les mêmes couleurs, mais pâles & foibles, au prix de celles du mâle.

Quoique ce ne fut point là la proïe qu'il cherchoit, il ne fut pas fâché d'un troc qui lui donnoit d'aussi beaux oiseaux, à la place des Aigles carnaciers qu'il avoit envie de prendre. Seulement, il sentoit quelque scrupule d'ôter la liberté, ce bien précieux, à des créatures que la nature sembloit avoir pris à tâche d'embellir: il se disoit ensuite à lui-même, que ces animaux aïant été créez pour l'usage de l'homme, en les entretenant pour son plaisir, il ne feroit rien que de conforme au but de la création, & que d'ailleurs ils auroient la même liberté dont il joüissoit, puisqu'ils auroient l'Isle entiere pour prison. Là-dessus, il leur attacha les aîles, & les mit dans l'é-

tang, auprés duquel il plaça des paniers entre les branches des arbres qui environnoient l'eau. Il leur y portoit chaque jour des racines grillées, ou boüillies, comme aussi les intestins des poissons, & autres animaux, qu'il mangeoit auparavant lui-même. Cette attention les accoutuma à cet endroit, & ils s'y multiplierent bien-tôt, d'une maniere qui le païa de ses soins & de sa peine.

Il en fut de même de ses cinq Gazelles, elles firent seize petits. La recolte de ses pois & de ses féves fut adondante à proportion, & il s'en trouva cette fois-ci assez, pour ensemencer une gran piece de terre l'année suivante. Imaginez-vous quelle fut sa satisfaction, & par consequent sa reconnoissance envers le Ciel. Il résolut de faire servir les jeunes Gazelles à sa nourriture, & de n'en réserver qu'une pour teter les meres, afin que conservant leur lait, il pût les traire pour son propre usage. Comme elles avoient beaucoup de lait, en peu de tems il s'en vit assez pour en tirer la crême, qu'il emploïoit dans ses sauces au lieu de beure, & pour faire de petits fromages du reste, & il se trouva même en quelque façon embarassé de son abondance.

abondance. En effet, il ne savoit presque où mettre tant de provisions, parce que sa cuisine ne lui paroissoit pas un endroit propre pour ces sortes de provisions, à cause de l'odeur forte que son poisson salé y répandoit. C'est ce qui l'engagea à bâtir une Laiterie de l'autre côté de sa maison, de la même forme & grandeur, & dans la même situation que la cuisine, tellement que son Palais champêtre se trouva ainsi placé entre deux aîles d'un ouvrage & d'une fifigure uniformes.

Il est aisé de sentir combien ce nouvel édifice ajoûtoit à la beauté de sa demeure. Dès qu'il fut achevé, il se mit à faire des fromages, comme il avoit vû pratiquer en *Hollande*, excepté qu'au lieu de présure dont il manquoit, il emploïa de la graine de moutardelle, qu'il jugeoit devoir faire le même effet, étant d'une nature aussi chaude. Il ne lui manquoit plus que de quoi mettre durcir son fromage, il l'eut trouvé bien-tôt. Avec sa hache il fit dans l'écorce d'un arbre une entaille d'environ dix-huit pouces de circonférence, & une autre au dessous d'environ six pouces. Ensuite il fendit ce cercle, l'ouvrit doucement avec son couteau, l'enleva ainsi de

dessus l'arbre, & en composa autant de cerceaux qu'il crut nécessaire pour la quantité de sa pâte, après quoi il les lia fortement avec de la ficelle, de peur qu'ils ne s'ouvrissent. Son dernier ouvrage fut d'y mettre sa pâte à égouter.

Il semble que cette augmentation de biens devoit mettre le comble à sa satisfaction, & il est vrai qu'il en remercia Dieu avec la pieuse sensibilité, qui lui étoit ordinaire. Par un effet de l'avidité du cœur humain, pour qui des biens nouveaux sont une nouvelle source de desirs, il reconnoît qu'il laissa échaper les plaintes suivantes. Que les Cieux soient loüez, dit-il un jour ; il n'y a point de Prince qui égale mon bonheur; j'ai une maison forte, durable, belle & commode. Il n'est point de sorte de bons vivres, dont je n'aïe abondamment, sans qu'il m'en coûte que quelques travaux, qui servent à me délasser de mon oisiveté. Je joüis d'une paix que rien ne trouble, & je goûte des plaisirs à couvert de la censure : je sens cependant qu'il manque encore quelque chose à mon bonheur : un compagnon diminueroit mes chagrins & augmenteroit ma satisfaction. Que j'aurois de joïe, si quelqu'un partageoit avec moi le plaisir de voir & d'admirer

d'admirer tant de merveilles, que la nature a cachée ici au reste de l'univers ! Il roula ces pensées dans sa tête, le reste du jour, & il raconte qu'il se dit à lui-même en allant se coucher, plût à Dieu que mon ame fut ensevelie dans un long sommeil, & que je pusse laisser écouler de la sorte les restes ennuïeux de ma vie !

Il s'endormit dans cette fâcheuse disposition, & il fit une nuit orageuse, dont le bruit contribua encore à augmenter le trouble & l'agitation de son ame. Aussi à peine avoit-il fermé les yeux, que ses pensées de la journée lui revenant en foule dans l'esprit, il songea que le bruit du bonheur dont il joüissoit dans ce séjour solitaire, s'étoit répandu de tous côtez, que plusieurs Princes avoient formé là-dessus des prétentions sur son Isle, & que cette querelle avoit été terminée par une guerre sanglante. Le vainqueur envoïa alors un Gouverneur dans sa nouvelle conquête & ce Gouverneur y vint accompagné des Financiers. On inventa d'abord des taxes, on créa des impôts, on leva des capitations, on exigea des contributions. Ce ne fut pas tout. Le pauvre *Quarll* fut chassé de sa maison par le Gouverneur, qui vint s'y établir.

Le Solitaire qui ne l'étoit plus, mais aussi qui n'étoit plus heureux indigné de ce traitement injuste, s'écria tout en dormant, O Dieu, que vous me punissez bien de mon ingratitude, & du dégoût que j'ai témoigné pour la solitude où votre bonté m'avoit placé! Ne devois-je pas être content de vivre dans une Isle dont j'étois le maître?

Là-dessus, il entendit un grand bruit qui le réveilla. Encore plein de son rêve, il crut que c'étoit une proclamation, & il s'écria, courage, appesantissez encore mon joug par de nouveaux édits, je l'ai bien mérité. Lorsqu'il fût tout-à-fait éveillé, le bruit continuant encore, il s'apperçut avec joïe, que ce qui venoit de lui arriver, n'étoit qu'un songe: en même-tems il se leva, & courut à l'endroit, d'où venoit le bruit, qui étoit à quarante ou cinquante verges de-là.

On ne devineroit jamais qui est-ce qui faisoit ce vacarme. C'étoit un grand nombre de Singes de deux especes differentes, qui se battoient les uns contre les autres, sans qu'une espece se mêlât jamais avec l'espece ennemie, comme s'ils avoient eu le mot de ralliement. Après qu'il eut long-tems admiré leur ordre de bataille, comme le combat continuoit avec la même

me vigueur, il s'avança pour voir ce qui en étoit le sujet. A son approche, les Combattans se retirerent à quelque distance, & laisserent entre eux une espace de terrain, qui étoit couvert de Grenades, que le vent avoit abbatuës pendant la nuit, ces fruits étoient la cause de leur guerre & le prix de leur victoire. L'arrivée de *Quarll* aïant procuré une tréve entre ces animaux, & tous se tenant immobiles en sa présence, il résolut de faire ses efforts pour les porter à la paix. Ainsi comme leur différent venoit de ces fruits, ausquels les deux especes avoient un droit égal, il en fait deux portions égales, porte l'une d'un côté & l'autre de l'autre, & se retire ensuite un peu à quartier, pour voir l'effet du parti qu'il avoit pris: la chose réüssit selon son intention & ses souhaits. Les Singes s'approcherent de la part qui étoit auprès d'eux, & chacun se chargea de fruits, sans qui que ce soit branlât pour y mettre obstacle. C'est ce qui lui donna occasion de réflechir sur les querelles toûjours frivoles, & souvent injustes des Princes, querelles qui causent neanmoins des guerres sanglantes, & qui deviennent fatales à la meilleure partie de leurs sujets. Si les Rois agissoient avec autant de raison que

que ces animaux, combien de sang & d'argent épargneroient-ils, disoit *Quarll* en lui-même ? Mais l'ambition est-elle capable de modération ? Exiger d'elle des bornes ce seroit vouloir concilier la folie avec la sagesse.

Il alla ensuite rendre graces à Dieu dans son rocher, de ce qu'il étoit à couvert des maux dont il avoit rêvé, & de cet Oratoire il se rendit à ses pois & à ses féves, qu'il trouva dans un état qui lui promettoit qu'il pourroit manger cette année du fruit de ses travaux. Ces bienfaits de la Providence le firent aviser de lever un plan de son Isle, & de dresser un espece de Papier Terrien, par où il reconnoîtroit quels biens il tenoit de Dieu, comme aussi à quelles conditions il les tenoit.

Voici ce dernier morceau.

Primò, une Isle belle & délicieuse, plantée de grands & beaux arbres, avec des bosquets charmans en divers endroits, formez par la Nature même; produisant des racines & des plantes d'un goût exquis, aussi bien que des pois & des féves : aïant un magnifique étang garni de toute sorte de poissons, & une forêt spacieuse pleine de gibier excellent.

Item. Une maison commencée par mon travail,

travail, achevée par le tems, & embellie par la Nature qui l'entretient à ses frais & dépens.

Item. Les Terres, autres appartenances de cette maison, & les meubles qui y sont.

Les choses susdites sont tenuës noblement, sans nulle dépendance d'aucun Prince mortel, & partant libres de toutes tailles, impôts & exactions, & de plus gardées par la Nature, sous la protection de la Providence, de qui je reconnois les tenir aux conditions suivantes.

Que quiconque aura le bonheur d'être établi par elle dans ce séjour fortuné, ira matin & soir au côté oriental de cette Isle, sans y manquer, à moins que le mauvais tems ou d'autres accidens ne l'en empêchent, & que là dans l'Oratoire aux Echos, il rendra ses hommages & actions de graces à Dieu, celui qui a fait & qui gouverne toutes choses.

Qu'il observera religieusement le septiéme jour, & le consacrera au service divin, depuis le lever du Soleil jusqu'au lever des étoiles, aïant soin pour cet effet de préparer la veille les provisions nécessaires.

Qu'il ne manquera point, quand il aura fait

fait un grand vent, d'aller voir de tous côtez sur les bords de la mer, s'il n'y a point quelque malheureux qu'il puisse secourir.

Qu'il ne tuëra de bêtes qu'autant qu'il lui en faut pour sa nourriture, & qu'à cette fin il ira chaque jour examiner ses filets, mettant en liberté les animaux qu'il y trouvera de surplus.

Qu'il entretiendra toutes choses dans le même ordre & avec la même propreté, où il les a trouvées.

Enfin, qu'il labourera la terre chaque année, & qu'il n'oubliera pas d'y semer ou planter les graines ou plantes nécessaires pour sa subsistance.

Après avoir écrit ce Memoire au bas de sa Carte, il soupa, fit ses prieres ordinaires, & se mit au lit, où son sommeil fut aussi tranquille que son ame. Le jour suivant, il alla visiter ses filets, & celui en particulier qu'il avoit tendu pour les Aigles. Il trouva dans ce dernier un oiseau de la grosseur d'un Cocq d'Inde, & de couleur d'un Faisan, excepté la queuë, qui ressembloit à celle d'une Perdrix. Comme il ne paroissoit à aucune marque, que ce fût un Oiseau de proie, il avoit quelque regret de le tuer : mais n'aïant goûté de viande d'une semaine

tiere,

entiere, il céda à son appetit, fit cuire l'oiseau, & le trouva d'un goût approchant du Faisan, si ce n'est que son gibier étoit plus gras, plus succulent & plus tendre.

On peut bien penser qu'une proie aussi bonne ne pouvoit que le réjoüir beaucoup. Néanmoins il auroit mieux aimé prendre les Aigles qui lui avoient pris ses Gazelles : comme il désesperoit d'y réussir avec ses filets, qui avoient été tendus pour rien pendant un tems considérable, il résolut d'empêcher du moins que ces oiseaux ne se multipliassent, puisqu'il ne pouvoit les détruire. Il laisse donc là ses pieges pour d'autres animaux, & va chercher les nids d'Aigles de rochers en rochers, persuadé qu'il y en trouveroit, parce que c'étoit le tems que ces Oiseaux pondent. Il en dénicha en effet plusieurs, & emporta les œufs dans sa cabane, dans le dessein de les emploïer à je ne sais quel usage : un étant venu à tomber & à se casser, il remarqua qu'il étoit comme ceux des Poules d'Inde, ce qui lui donna la curiosité d'en faire boüillir un autre pour le goûter ; c'étoit le même goût que celui d'un œuf de Cigne. Cette découverte lui procura un double avantage, elle diminuoit le nombre des animaux carnaciers.

ciers qui auroient pû lui enlever son troupeau, & il avoit en même-tems un nouveau genre de vivres.

Il vêcut quinze ans de cette maniere, toûjours content, joüissant toûjours d'une santé ferme, ne manquant jamais à ses exercices de religion, se délassant de ses travaux, tantôt par d'autres travaux, & tantôt par des promenades délicieuses; en un mot, satisfait de son sort, & ne pensant plus au reste des hommes, que pour les plaindre; ou pour se féliciter lui-même de vivre séparé d'eux, & dans une liberté qui leur est inconnuë.

Un jour qu'il faisoit un tems délicieux, & que l'air étoit pur & tranquille, il s'assit sur le rocher, prenant plaisir à considérer les flots se poursuivant sans cesse, & roulant les uns sur les autres, véritable emblême des Ambitieux, qui toûjours ennemis entre eux, oppriment tour à tour leurs Rivaux, & en sont opprimez. Tandis qu'il tiroit de ce spectacle des réflexions sur la vanité des honneurs, après lesquels l'ambition soûpire, & sur le bonheur qu'il avoit de n'être plus dans un Monde où elle regne seule, il apperçût un Vaisseau à une distance considérable. Jamais il n'avoit vû rien de pareil depuis son naufrage. Funeste invention de l'ava-

rice

rice des Hommes, dit-il en lui-même ! L'Arche qui fut le premier modele d'une habitation flotante, avoit été destinée pour la conservation de l'espece humaine : les funestes copies qu'on en a tirées l'exposent tous les jours à la mort. Beni soit le Ciel qui m'a placé dans cette Isle ! Jamais je n'entretai dans ces sortes de bâtimens, quelque chose qui puisse arriver, & quand je pourrois à ce prix devenir Maître de l'Univers.

Cette résolution ne le tint pas longtems. Les gens du Vaisseau l'avoient découvert avec leurs lunettes d'approche : & ils lui envoïoient une chalouppe avec deux hommes pour le prendre, dans la pensée que c'étoit quelqu'un, qui aïant fait naufrage en cet endroit, auroit besoin de secours. A l'approche de ce Bâtiment, il sentit son cœur palpiter, & il se trouva dans un désordre extraordinaire. Il ne savoit lui-même s'il devoit esperer ou craindre : tantôt il étoit ravi, lorsqu'il songeoit qu'il se présentoit une occasion de revoir sa Patrie, & de vivre avec des hommes : tantôt il lui sembloit qu'il ne pourroit jamais renoncer à la solitude paisible & innocente où son bonheur l'avoit conduit. Cependant il céda enfin à l'envie de retourner chez

ses

ses Concitoïens. Il oublie les résolutions qu'il avoit formées cent fois de demeurer dans son Isle, & qu'il venoit de renouveller un instant auparavant; il ne se souvient plus des plaisirs qu'il y avoit goûtez, il ne pense plus qu'à l'*Angleterre*, & il concevoit de vaines espérances. La chalouppe ne put approcher de lui, à cause des rochers sans nombre qui étoient sous l'eau : il ne pût lui-même aborder à la chalouppe au travers des précipices. En un mot, après de longs & inutiles efforts des deux côtez, les gens de la chalouppe se retirerent à leur Vaisseau, en donnant des marques d'une rage extraordinaire, par le ton de leur voix, & l'air de leur visage.

Lorsqu'il les vit disparoître, & disparoître avec eux ses espérances, il se trouva dans un abbatement difficile à bien représenter. Après avoir abandonné la Providence, qui ne l'avoit jamais abandonné, à qui pourroit-il s'adresser désormais ? Avoit-il droit d'attendre quelque chose du Ciel, dont il avoit méprisé les bienfaits, par une ingratitude criminelle ? De qui implorerai-je donc le secours, s'écria-t-il, alors, pénétré d'une vive douleur ? La Terre ne sauroit m'en donner, & je n'ose en demander au Ciel.

O maudite foiblesse ! Pourquoi t'ai-je écoutée ? n'avois-je pas été assez & trop de tems parmi les hommes ? étois-je las de mon bonheur ? En même-tems, il voulut se jetter dans la mer, & il s'étoit déja levé pour accomplir cette funeste résolution, lorsqu'il sortit de l'eau, un Monstre d'une grosseur prodigieuse, qui s'avança vers lui, en ouvrant une gueule sanglante, & en lui jettant des regards terribles. Cette vûë refroidit son courage, & il craignit la mort, lorsqu'il la vit paroître, sous une figure à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Je puis bien me condamner moi-même, dit-il, mais la vengeance n'appartient qu'à Dieu seul, qui ne rejette point les larmes des Pénitens, & que mon désespoir a offensé. Là-dessus, il destina aux jeûnes & à la priere le jour anniversaire de sa faute, & retourna chez lui, où il passa le reste de la journée à chanter les Pseaumes pénitentiaux, jusques bien avant dans la nuit, qu'il alla se coucher.

La fatigue qu'il avoit euë la veille à grimper de rochers en rochers pour arriver à la chalouppe, le chagrin qu'il avoit senti de ne faire que des efforts aussi inutiles que pénibles, les remords vifs dont il étoit pénetré, & enfin l'inanition

nition de son estomac, tout contribua à rendre son sommeil dur & pesant. Des songes fâcheux l'agiterent sans cesse. Les dangers & les maux de sa vie passée redevinrent présens à son imagination : ce monstre affreux sur tout, qu'il avoit vû sortir de l'eau, lors qu'il étoit sur le point de s'y précipiter, ne sortoit pas un moment de son esprit, & l'image du danger glaçoit encore son sang.

Enfin, il se leva, fatigué du sommeil, plus qu'il ne l'avoit été des travaux du jour précédent, & la tête encore pleine de l'image de ce monstre. C'est ce qui lui fit faire des réflexions sur l'énormité de l'homicide de soi-même, qu'il avoit eté près de commettre, & sur la bonté de la Providence, qui l'en avoit détourné par la vûë de cet objet effroïable. A genoux, & les larmes aux yeux, il demanda d'abord pardon au Ciel, & lui rendit graces de l'avoir préservé malgré son ingratitude de la mort temporelle & éternelle, qu'il alloit se procurer à lui-même. Il chanta ensuite un Pseaume d'actions de graces, & prit un peu de nourriture, pour fortifier ses esprits, affoiblis par la fatigue, par la crainte & par le jeune.

L'image du monstre de la veille ne cessoit

cessoit de se représenter à son imagination : c'est pourquoi il résolut de le dessiner, afin que toûjours present à ses yeux, cet objet lui devint, & plus familier, & moins effroïable. Jamais on n'a vû rien de semblable à cet animal monstrueux. Imaginez-vous une grosse tête comme celle d'un Lion, armée de pointes semblables à celles du Porc-Epic; six cornes, deux comme celles des Gazelles, deux comme celles des Chevreüils, & deux recourbées en arriere; de grands yeux étincelans, des naseaux ouverts comme ceux d'un Cheval indompté; la gueule d'un Lion; des défenses comme celles d'un Sanglier, ou comme les dents d'un Elephant; des serres comme celles d'une Aigle; des écailles comme celle d'un Crocodile; une taille peu differente de celle d'une Baleine. Voilà à peu près quel étoit ce Monstre. On auroit dit que la Nature avoit voulu rassembler en lui tout ce qu'il y a de terrible dans ces Bêtes farouches. *Quarll* attacha ce portrait à une des murailles de sa maison, afin que toûjours devant ses yeux, il lui rappellât sans cesse le vœu qu'il fit de ne travailler jamais à sortir de son Isle, quelque occasion qui pût se présenter, ou quelque avantage qu'on lui offrit, & qu'en même-tems il se

se fit ressouvenir de la maniere miraculeuse dont Dieu l'avoit délivré de la mort.

Depuis ce tems-là, oubliant pour toûjour le monde, il donna à ses vœux les mêmes bornes, que la Nature avoit données à son Isle, & il y couloit des jours heureux & tranquilles. Un nombreux troupeau de Gazelles paissoit autour de sa maison, & le divertissoit dans sa Solitude. Il ne pouvoit se promener nulle part qu'il n'entendit le ramage harmonieux d'une infinité d'oiseaux. Chaque endroit lui offroit de nouveaux sujets de plaisirs. Sa table étoit couverte de mets abondans, variez & délicats. Sa maison étoit devenuë un Palais. En un mot, dans cette douce situation, il se croïoit un nouvel *Adam*, maître absolu dans son séjour, & n'aïant rien à souhaiter. Il n'y avoit plus qu'une chose qui lui faisoit de la peine: c'est que ses habits s'étant usez, & l'hiver approchant, il seroit obligé de marcher nud pendant le froid, ce qu'il lui étoit impossible de faire, quelque chose qu'il eût faite pour s'endurcir la peau.

Là-dessus, il s'avisa qu'un habit composé des mêmes herbes que ses couvertures, ne pourroit être que chaud & mollet. En même-tems, il se met à couper ses matériaux, & se fabrique à force de

tems

tems, d'induſtrie & de peine, une eſpece de robe de chambre longue & large, avec un bonnet de la même ſorte. Cet ouvrage lui réüſſit à merveille, & il ne tarda pas à en avoir beſoin. L'hiver vint pas à pas, il tomba de la neige en quantité, il falloit qu'il balaïât des deux ou trois fois par jour les dehors de ſa maiſon, de peur que la neige ne tombât ſur ſon plancher ; c'étoit la même choſe, quand il étoit obligé de ſortir : en un mot, la ſaiſon fut incommode au dernier point, & il ſe trouva réduit à demeurer enfermé un tems conſidérable dans ſa cabane, où il y étoit enſeveli ſous la neige.

Le retour du printems le mit enfin en liberté, & il ſembla à *Quarll* qu'il reſſuſcitoit, lorſqu'il commença à pouvoir ſe promener, ſelon ſa coûtume : mais quel triſte ſpectacle pour lui ! Le premier jour qu'il étoit allé regarder la mer, s'étant aſſis ſur la pointe du rocher au *Nord-Oueſt*, il vit au-deſſous de lui quelque choſe qui reſſembloit à un grand arbre creux, dont les deux extrémitez étoient bouchées avec de la poix, & le milieu qu'on avoit fendu d'un bout à l'autre, étoit tenu ouvert par le moïen d'un gros morceau de bois planté en travers. Il ſe rappella d'abord l'idée des Canots, avec leſquels les *In-*

diens naviguent sur leurs Rivieres & sur leurs Lacs, & il s'imagina que des *Californiens*, vis-à-vis de l'Isle desquels il étoit, seroient venus visiter son Isle au nombre de deux, ou peut-être qu'il n'en seroit venu qu'un seul, leurs Canots ne pouvant gueres tenir qu'un homme ou deux. Comme ces peuples sont pour l'ordinaire de grands voleurs, jusques-là qu'ils ne s'épargnent pas même les uns les autres, il se hâta de retourner chez lui, pour mettre en sûreté ce qu'il avoit : il n'étoit plus tems, ils avoient déja été dans sa maison, où ils avoient dérobé les habits qu'ils avoient trouvez dans le coffre, & qui étoient pendus derriere sa porte, parce qu'ils étoient de beaucoup trop petits pour lui : il ne s'en étoient même pas tenus à ce vol qui ne l'auroit gueres chagriné ; ils avoient encore emporté ses coquilles, son arc, ses fleches, & jusqu'à l'oiseau de proie, qu'il avoit conservé avec tant de soin.

Cette perte lui étoit trop sensible, pour qu'il négligeât, ou de la réparer, ou de s'en vanger. Sur le champ, il courut au bord de la mer, armé d'un long bâton, dans l'espérance d'attraper ses voleurs avant qu'ils partissent, il s'y prit trop tard, & ils étoient déja à une demie

lieuë

lieuë avant en mer, lorſqu'il arriva: cependant ils ne profiterent pas du larcin. Il s'éleva tout à coup un vent aſſez fort, la mer devint rude, le Canot verſa avec tout ce qu'il y avoit dedans, & les *Indiens* furent ſur le point de périr eux-mêmes. Ils releverent leur bâtiment, avec une adreſſe & une vîteſſe qui paſſent l'imagination, & en un moment *Quarll* les vit diſparoître.

Privé ainſi de ſes meubles les plus précieux, il ne perdit pourtant pas courage, & il alla ſe promener au *Nord-Eſt* du rocher, pour voir s'il n'y appercevroit point quelques effets d'un orage, qu'il avoit fait la nuit précédente. Il n'y fut pas plûtôt, qu'il vit à quelque diſtance quelque choſe de reſſemblant à un grand coffre, mais ſans couvercle, ce qui lui fit juger que c'étoit le reſte d'un naufrage. Là-deſſus, pénétré de douleur, il ne pût s'empêcher de s'écrier, juſqu'à quand, malheureuſe avarice, entraîneras-tu les hommes au milieu des périls? La Nature n'a-t-elle pas fourni à chaque Nation & à chaque Contrée les choſes qui leur étoient néceſſaires? Qu'allons-nous donc chercher de plus au travers des Mers, c'eſt-à-dire, au travers de l'Empire de la Mort?

Tandis qu'il déploroit ainsi le sort de ceux qu'il s'imaginoit être péris en cet endroit, il apperçoit deux hommes descendre le long du rocher, avec chacun un paquet sous son bras, & jetter leur charge dans ce qu'il avoit pris pour un coffre : ils poussent ensuite cette machine dans une place, où l'eau avoit plus de profondeur, & là ils s'embarquent, armez tous deux de longs crocs, avec lesquels ils s'éloignent du rocher, pour regagner leur châlouppe, qu'une avance du rocher cachoit à la vûë de *Quarll*, aussi bien que le Navire auquel la chalouppe appartenoit. Le pauvre Solitaire ne douta plus à ce spectacle que ce ne fussent ses meubles qu'on emportoit. En effet, ses Scelerats avoient pillé sa maison indignement, & dérobé jusqu'à ses couvertures, son matelats, & sa longue robbe d'hyver; en un mot, ils ne lui avoient rien laissé, de ce qui pouvoit être à leur usage.

La perte de tant de choses dont il ne pouvoit se passer l'affligea au dernier point, & il ne pût même retenir ses larmes : sa confiance en Dieu lui releva bien-tôt le courage. J'ai tort de me laisser abbatre, dit-il, en lui-même, la Providence qui m'avoit donné ces biens, ne peut-elle pas me les rendre, & réparer

même

même ma perte avec usure? J'ai par bonheur l'Eté devant moi, il ne me faut pas plus de tems pour me rendre les meubles qu'on m'a enlevez. Ces réflexions le tranquilliserent à un tel point, qu'il alla jusqu'à tâcher de justifier ceux, qui lui avoient fait ce vol. Selon lui, ces voleurs devoient être les mêmes hommes, qui avoient eu la charité un an auparavant de vouloir le sauver de son Isle. Comme ils n'avoient pû alors en venir à bout, ils étoient revenus pour faire de nouveaux efforts en sa faveur, & son absence leur avoit fait juger, ou qu'il étoit mort, ou qu'on l'avoit tiré de son Isle. Ainsi il n'y avoit point de mal à eux d'avoir pris des meubles qu'ils jugeoient n'être d'aucun usage dans l'Isle; il souhaitoit même qu'ils sçussent les garder mieux qu'il n'avoit fait.

Il avoit fait environ un demi mille de chemin, pour aller couper les herbes, dont il avoit besoin pour se faire un lit & des habits. Il apperçut alors les mêmes hommes qui venoient vers l'étang. Le Ciel soit loüé, dit-il en lui-même. A présent qu'ils voïent que je suis encore dans l'Isle, & que je ne veux pas en sortir, ils me rendront mes meubles, dont ils sentent bien que je ne saurois me pas-

ser. En même-tems, il alla au-devant d'eux, lorsqu'ils venoient de lui voler ses deux vieux Canards, qui ne pouvoient s'enfuir comme les autres, parce que leurs ailes étoient attachées ; il vit avec douleur qu'on lui déroboit ainsi le meilleur de ce qui lui appartenoit. Comme il croïoit encore qu'ils n'étoient venus que pour lui rendre service, au lieu de leur marquer quelque colere, il se répandit en remerciement affectueux sur leur bonne volonté, & leur dit que satisfait & content dans son Isle, il avoit fait vœu de n'en sortir jamais.

Justement, ceux ausquels il parloit étoient des *François*, & des Pêcheurs, c'est-à-dire des gens à qui la politesse est inconnuë : comme ils n'entendoient point ce qu'il disoit, ils se mirent à lui rire au nez, & continuerent leur chemin vers sa maison, où ils avoient vû des Gazelles, qu'ils comptoient prendre aisément, aïant remarqué qu'elles étoient apprivoisées. Dès qu'ils approcherent les jeunes prirent la fuite, effraïées de voir d'autres hommes que leur Maître, & encore des hommes habillez : pour les vieilles que *Quarll* avoit élevées lui-même, apprivoisées & familieres, comme elles étoient, loin de s'enfuir à l'approche des

des étrangers, elles vinrent au-devant de ces Voleurs, qui leur passerent des cordes entre les cornes, & les emmenerent avec eux, malgré les instantes prieres de *Quarll*.

Il fut percé jusqu'au fond du cœur de voir enlever des animaux, qui comme pour le païer de ce qu'il les avoit nourris avec tant de soin, le suivoient en quelque endroit qu'il allât, & dissipoient souvent sa mélancolie. Les larmes lui tomberent des yeux, il se jetta à genoux devant ces Pirates, il eût recours à tout ce qu'il pût imaginer de termes touchans; en un mot, bien qu'ils n'entendissent pas ses expressions, s'ils avoient eu autant d'humanité que les *Cannibales* qui se dévorent les uns les autres, ils auroient été attendris des gestes & de la posture de *Quarll*. Ces malheureux se moquerent de sa douleur, & entraînerent rudement les deux Gazelles, qui se retournoient de tems en tems vers leur Maître, comme si sensibles à cette barbarie, elles avoient voulu implorer son secours. Ce spectacle à la fin l'aigrit à tel point, qu'il fût tenté plusieurs fois de se jetter sur les Voleurs avec un long bâton, & de leur arracher leur proie avec la vie, mais il se sentit toûjours

arrêté par la réflexion suivante. Détruirois-je une Creature semblable à moi, pour ratraper des animaux, & des animaux encore, qui m'ont laissé une nombreuse postérité, & des animaux qui ne me coutent rien! Qu'ils s'en aillent donc ces méchans avec ce qu'ils ont, & qu'ils soient traitez selon leurs mérites.

Sur le champ, il s'en alla lui-même d'un autre côté, déplorant tour à tour; tantôt son malheur, & tantôt le triste sort de ses cheres Gazelles, qui alloient être privées de la vie, ou peut-être même de la liberté qu'il leur avoit toûjours laissée. Voici bien autre chose. Ces Pescheurs avoient mis leur butin en sûreté, & revenoient vers lui, avec des cordes à la main. Que leur faut-il donc encore, dit *Quarll*, étonné au dernier point de leur méchanceté? N'ont-ils pas tout ce qu'ils souhaitoient? Veulent-ils aussi enlever ma maison, ou bien ont-ils quelque dessein sur ma personne? Je ne le leur conseillerois nullement, ils n'auroient pas aussi bon marché de moi que de mes Gazelles.

En raisonnant de la sorte, il jettoit sur eux des regards menaçans, & remuoit cette espece de massuë, dont il étoit toûjours armé. Les coquins qui avoient

avoient envie de le lier, & de l'emmener avec eux, ne jugerent pas à propos de se mettre à la portée d'un homme armé & résolu comme *Quarll*, & ils se retirerent à quelque distance, pour délibérer ensemble sur les moïens de le saisir : *Quarll* ne leur en laissa pas le loisir. Il court sur eux, la massuë à la main, les met en fuite, & les poursuit un tems considérable : les fripons s'étoient séparez pour le fatiguer à force de le faire courir : la nuit approchant, outre que le vent commençoit à devenir fort : ils craignirent de ne pouvoir plus se retirer, s'ils attendoient davantage, & ils se jetterent dans leur chalouppe, qui les conduisit au Vaisseau de l'autre côté du rocher.

Comme leur départ étoit tout ce qu'il souhaitoit, il rendit d'abord graces à Dieu de sa délivrance, & emporta chez lui son pont, qui avoit favorisé l'arrivée de ces Corsaires, résolu de le remettre seulement chaque fois qu'il voudroit aller voir la mer. Il se mit ensuite à manger un peu de racines & de fromage, & alla se coucher dans la loge, qui étoit demeurée vacante par la perte des deux vieilles Gazelles. La litiere de ces animaux étant de la même herbe que son matelas,

 il

il ne pouvoit qu'y dormir que chaudement & mollement, & il se promettoit un sommeil tranquille, mais les chagrins de la journée vinrent lui ôter le repos de la nuit. Il avoit sans cesse les Voleurs *François* devant les yeux, & il croïoit les voir encore emmener ses cheres Gazelles, ausquelles ils passoient entre les cornes une corde, qu'ils auroient merité d'avoir eux-mêmes au col. Cette barbarie alluma sa colere, & il levoit déja son bâton pour les assommer, lorsqu'il remarqua qu'il étoit changé en une massuë d'*Hercule*. Cette métamorphose étonnante lui donna le loisir de reflechir sur le crime qu'il méditoit. Pour recouvrer ces animaux bien-aimez, tuerois-je un homme, dit-il en lui-même! Pourrois-je jamais réparer mon crime? Le plaisir de revoir mes Gazelles vaut-il la paix de l'esprit, ce bien inestimable, dont je serois privé à jamais? Là-dessus, il résolut de laisser échaper ces malheureux, qui disparurent à l'instant même, & emmenerent ses Canards & ses Gazelles. Il tomba alors dans une profonde mélancolie, & il rappelloit avec douleur les momens agréables, que ces animaux lui avoient fait passer plusieurs fois. Tout à coup, il lui apparut une Dame grave, la physionomie

fionomie revenante, mais froide, habillée d'une longue robe couleur de pigeon, effilée en plusieurs endroits, & couverte en d'autres de pieces de diverses couleurs. Tandis que cette apparition l'étonnoit au dernier point, ne crains rien, lui dit la Dame, je ne viens pas pour te prendre quelque chose, mais au contraire pour te rendre ce qu'on t'a pris. Charmé de ces paroles, il chercha d'abord ses Gazelles chéries, & les autres choses qu'on lui avoit enlevées : ne voïant rien, il crut que ce qui venoit de se passer dans son esprit étoit l'effet de quelques vapeurs, & il tomba dans la morne rêverie, d'où la présence de la Dame l'avoit retiré. Alors, elle l'interrompit pour la seconde fois, en lui disant de la regarder en face. Je le veux bien, Madame, dit-il, en jettant les yeux sur elle : mais je ne sais, ni qui vous êtes, ni ce que vous me voulez. Eh bien, je t'aprendrai l'un & l'autre, répondit-elle. Je suis la Patience, celle contre qui le Monde entier s'armeroit, sans pouvoir troubler sa tranquillité : ce que je promets de te rendre est la satisfaction, que tu as perduë, parce que tu t'étois attaché à des biens indignes de ton estime. En finissant ces mots, elle disparut, & il se réveilla.

Cette derniere partie de son rêve attira d'abord ses réflexions, il reconnut qu'il avoit eu tort d'attacher son cœur à des biens frivoles, jusqu'à perdre son repos en les perdant, lui à qui la Providence avoit laissé tout ce qui lui étoit nécessaire. Il résolut de se soumettre désormais avec patience, à la volonté de Dieu, quelque sujet de chagrin qui pût lui arriver. Enfin, il s'acquitta de ses Dévotions ordinaires, & alla déjeûner dans sa cuisine, pour aller se promener ensuite.

Tandis qu'il mangeoit, il entendit en l'air un bruit, qui sembloit venir d'un grand nombre de Corbeaux, de Corneilles & d'autres Oiseaux semblables, & qui approchoit à chaque instant. Il vouloit sortir de sa cabane, pour voir ce que c'étoit; il fût arrêté par l'arrivée imprévuë d'un grand oiseau, qui passa par dessus sa tête, & vint chercher un azile chez lui. Il rentra d'abord pour regarder cet oiseau dont la beauté le remplit d'admiration.

Le plaisir de voir une Créature aussi charmante, lui ôta la curiosité de savoir d'où venoient les cris désagréables de ces animaux, qu'il jugea être des oiseaux de proie, qui avoient poursuivi celui-ci.

Ce

Ce nouvel hôte fatigué peut-être des efforts qu'il avoit faits pour se sauver, se tenoit en repos devant *Quarll*, & lui donnoit le tems de l'examiner à loisir, comme pour le païer de lui avoir prêté un azile. Jamais on n'a vû rien d'aussi ravissant : il étoit de la grandeur & de la forme d'un Cigne, la tête faite de la même maniere, hors que le bec étoit moins long, moins large, & d'un rouge de coral, les yeux comme ceux d'un Faucon, la tête d'un bleu céleste, avec une touffe de plumes couleur d'or, la gorge & une partie du col d'un beau blanc de lait, parsemé de petites taches noires, & environné d'un cercle couleur d'or, le dos & le dessus du col d'un beau cramoisi tacheté de pourpre, les pates & les ergots de la même couleur que le bec, la queuë semblable à celle d'un Coq d'Inde, composée de six rangées de plumes, toutes de differentes couleurs.

Après que le Solitaire l'eut admiré quelque tems, il mit devant lui quelques pois grillez, des racines rôties, & un peu d'eau dans une coquille, & se retira pour le laisser boire & manger à son aise. Ce bel oiseau ne se vit pas plutôt seul, qu'il prit tout ce qui lui convint, &

& s'avança vers la porte d'un pas tranquille, comme auroit fait un Cocq domestique. *Quarll* qui étoit dehors, délibera long-tems s'il le retiendroit ou non. Son inclination pour cet admirable oiseau le portoit tour à tour, tantôt à un parti, & tantôt à l'autre; il ne pouvoit se résoudre, ni à le laisser aller, ni à lui ôter la liberté que l'oiseau sembloit lui avoir confiée. Enfin la générosité l'emporta dans son esprit, & lui fit place, pour le laisser sortir. A l'instant l'oiseau vint doucement dehors, regarda *Quarll* quelque tems, & s'envola à une hauteur considérable vers le *Nord-Ouest*.

Il ne se passa rien de considerable le reste de l'année. Il emploïa son loisir à réparer ses pertes, à se faire des habits, des matelats, & des couvertures; à traire ses Chevres & ses Gazelles; du lait desquelles il faisoit du fromage, & à prendre du gibier dans ses piéges. L'hyver s'étoit écoulé dans ces occupations, sans qu'il s'en fût presque apperçu. Le Printems suivant, les Mariniers *François* qui avoient sans doute fait de l'argent de leurs prises, rentrerent dans l'Isle en grand nombre, résolus d'emmener avec eux le Solitaire, & fournis d'armes, de cordes,

cordes, d'outils, & de bateaux plats pour naviger sur les eaux basses: mais la Providence toujours attentive sur *Quarll*, confondit leurs mauvais desseins, dans l'instant même qu'ils se croïoient assurez d'un heureux succès. Voici comme la chose se passa.

Les outils aïant été amenez jusqu'au pied du rocher, dans un bateau plat, conduit par un jeune garçon, les Matelots se mirent dans deux autres bateaux de la même sorte: ils y étoient à peine, qu'il s'éleva une tempête violente, qui les jetta dans la mer, où ils périrent, & brisa leurs bateaux contre les rochers. Le vent dura depuis huit heures du matin jusqu'à midi: alors *Quarll* alla voir à son ordinaire s'il n'appercevroit aucune marque de la derniere tempête, & s'il n'y avoit point quelque malheureux qui eut besoin de son secours. D'abord il ne vit rien que des poissons & des coquillages, que les vagues avoient jettez dans les creux du rocher; & il remercioit déja Dieu de lui avoir procuré ces nouvelles provisions, sans qu'il en coûtât la vie à personne. Lors qu'il eut tourné vers le *Nord-Ouest*, il apperçut un bateau qui flottoit, avec la quille renversée sans dessus dessous:

fous : il ne douta plus alors qu'il ne fut péri quelqu'un en cet endroit, & il s'en convainquit encore mieux à quarante ou cinquante verges de cet endroit, lors qu'il apperçut un petit baril au pied du rocher, avec plusieurs planches d'un vaisseau, dont les flots se joüoient : voilà des preuves trop certaines d'un naufrage, dit-il en lui-même.

Sur ces entrefaites, il entend une voix, comme celle d'un homme, qui paroissoit venir de derriere un endroit avancé du rocher : jamais de sa vie il n'avoit senti des transports aussi doux. Que le Ciel soit beni, s'écria-t-il ! J'aurai la joïe de sauver un homme, & de l'associer à mon bonheur. En même tems il court vers le lieu d'où venoit la voix, & il remarque en avançant qu'elle étoit trop grêle pour être celle d'un homme : il en conclut d'abord que c'étoit une femme qui l'appelloit. Cette pensée répand la joïe dans son cœur. Maintenant la Providence a rempli tous mes vœux, dit-il, voilà une Compagne dont la présence soûtiendra mon courage & embellira ma solitude. La joïe cependant lui fait trouver de nouvelles forces, les pointes escarpées du rocher ne l'épouvantent point, il descend avec une agilité qui

qui le surprend lui-même, & il se trouve en un instant au bord de la mer.

Lorsqu'il fut à l'endroit où il avoit entendu la voix, ne voïant rien que quelque chose qu'il prenoit pour un coffre, sa joïe se convertit en une sombre mélancolie. La personne qui l'avoit appellé, & qui ne s'étoit tuë, que parce qu'elle avoit entendu du bruit auprès d'elle, se remit à crier avec plus de force, dès qu'elle n'entendit plus rien. Ces cris firent revivre les espérances de *Quarll*, & *Quarll* lui-même, persuadé de plus en plus que c'étoit une femme, & qu'elle étoit dans ce prétendu coffre, il ne savoit ce que vouloit dire ce qu'il voïoit. Les femmes sont bien devenuës une sorte de marchandise, disoit-il en lui-même, mais on n'en a pourtant jamais fait des balots, & on ne les envoïe point dans des coffres. Seroit-ce par hazard une Sorciere qu'on puniroit de la sorte dans quelques Roïaumes ? N'importe, condamnée ou non à la mort, je la sauverai ; j'ai reçu moi-même une sentence de mort, & d'ailleurs le Ciel qui l'a conduite sur cette côte, ne vouloit pas qu'elle y périt. En s'efforçant en même-tems de rompre le dessus de ce qui lui paroissoit toujours un coffre, il enten-

dit

dit quelqu'un, qui le prioit en *François* au nom de *Jesus-Christ*, de vouloir bien retourner le bateau, & qui passoit sa main par dessous pour lui faire voir où il étoit. Il comprit alors qu'il s'étoit trompé, & que le coffre prétendu étoit un bateau plat, de ceux dont les *François* s'étoient servis l'année précédente, pour aborder dans son Isle. Il ne savoit plus que faire. D'un côté, il ne se croïoit pas en sûreté, s'il relevoit le bateau; persuadé que les *François* devoient être dessous en grand nombre; d'un autre côté, il étoit attendri des cris continuels & plaintifs de cette femme, dont son imagination étoit pleine, & d'ailleurs il consideroit qu'un bateau aussi petit ne pouvoit tenir beaucoup de monde. Enfin il résolut de sauver les *François*, pour sauver cette femme. Je ne les laisserai sortir qu'un à un, dit-il; ils seront bien méchans, si je n'en viens à bout l'un après l'autre.

Il le fit comme il l'avoit pensé. Quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu d'une femme & de plusieurs *François*, il ne vit qu'un jeune garçon avec je ne sais combien d'outils & d'armes! L'étonnement, la crainte, la douleur, l'indignation, la fureur se peignirent à la fois dans ses

yeux

yeux & sur son visage. Tantôt il attachoit ses regards sur ces instrumens, & tantôt sur le jeune garçon. Celui-ci tremblant & éperdu, se croïoit déja mort, & se tenoit aux genoux du Solitaire, qu'il tâchoit d'émouvoir par ses prieres & par ses larmes, il lui serroit les mains, il lui baisoit les pieds; il n'y avoit rien de touchant dont il ne s'avisât. Ce spectacle attendrit *Quarll*: il ne put retenir lui-même ses pleurs, quoiqu'il vit ses espérances renversées, & les instrumens préparés pour sa ruine; il eut même la bonté d'aider le jeune garçon à sortir du bateau, & ils se mirent ensemble à hacher le bateau en pieces, qu'ils emporterent au haut du rocher avec les armes & les outils, de peur qu'il ne s'élevât une tempête pendant la nuit, qui auroit emporté le tout dans la mer.

Dès que cet ouvrage fut achevé, *Quarll* reprit le chemin de sa Cabane, & y mena le jeune *François*, auquel il donna à manger. Celui-ci se trouvant mieux traité qu'il n'avoit osé ni dû l'espérer, témoignoit une extrême soumission, & flattoit par ses gestes le Solitaire, auquel il ne pouvoit se faire entendre autrement. *Quarll* à son tour lui

témoignoit

témoignoit plus de bonté à chaque instant; il ne se souvenoit plus des mauvais desseins dont ce jeune garçon devoit avoir été le ministre : il ne pensoit qu'à sa misere présente, & il étoit ravi de pouvoir le soulager. Enfin il le mena coucher dans la loge de ses Gazelles, & se mit lui-même au lit un instant après.

Il n'y joüit pas du repos qu'il avoit esperé; il avoit compté sur une femme, il s'étoit crû long-tems sur le point de tenir à ses côtez une compagne, cette pensée avoit inondé son cœur de joïe, & il voïoit ses espérances trompées cruellement. Le déplaisir le tint long-tems éveillé, & il ne s'assoupit enfin qu'à force de lassitude : son imagination étoit trop pleine d'une femme pour qu'il n'y songeât pas durant son sommeil. Il rêva qu'elle étoit à côté de lui, qu'il la plaignoit des dangers quelle avoit courus, qu'il la félicitoit d'être échappée à la mort, & qu'il lui souhaitoit mille plaisirs dans l'heureux séjour où le Ciel l'avoit conduite: En même-tems qu'il exprimoit ainsi sa joïe de posseder l'unique objet qui pouvoit accomplir son bonheur, il étendit ses bras pour l'embrasser, & le mouvement qu'il fit,

fit, dissipa son sommeil & ses plaisirs. Il faudroit avoir été en sa place pour sentir combien il fut affligé en ce moment. Ces douceurs trompeuses lui rappelloient le souvenir des douceurs réelles qu'il avoit goûtées en *Angleterre*, & ranimoient en lui des passions éteintes par une longue solitude. Qu'est-ce que l'homme, sans cette aimable partie de lui-même, que Dieu lui donna pour compagne, disoit-il en lui-même? *Adam*, maître du monde entier, n'auroit été heureux qu'à demi, s'il étoit demeuré seul.

Il se rendormit, & son imagination officieuse lui ramena encore l'aimable phantôme de son premier somme, avec lequel il goûta des plaisirs aussi réels que la cause l'étoit peu. La joüissance n'est pour nous que comme une goute d'eau qu'on donne à un homme brûlé de la fiévre, dont elle éteint la soif pour un moment, & dont elle renouvelle le mal. Le tems s'enfuit avec les plaisirs, & il ne se plaît qu'à faire durer les chagrins: c'est ce qu'éprouva notre Solitaire. Il lui sembla qu'il y avoit déja long-tems qu'il vivoit avec cette femme. Les soins refroidirent son amour, l'indifference prit la place de la tendresse,

dresse, de petits differends aigrirent bien-tôt les deux parties, enfin, la discorde, se rendit maîtresse du ménage, & *Quarll* regretta amerement l'heureuse solitude dont il avoit tant souhaité d'être tiré. Par bonheur pour lui, il se réveilla sur ces entrefaites, & il s'apperçut que ce qui s'étoit passé n'étoit qu'un vain songe.

Sur le champ, il se le va, de peur de rêver, encore, & alla se promener en attendant qu'il fut tems de réveiller son jeune hôte. Celui-ci ne fut pas plutôt debout, que *Quarll* lui donna à manger, & le conduisit dans le rocher aux Echos, où il avoit coûtume d'aller soir & matin chanter des Pseaumes. La terreur du pauvre garçon fut extraordinaire, lorsqu'il entendit mille voix répeter les chants de *Quarll*, sans appercevoir rien de vivant autour delui. Il s'enfuit, grimpa de son mieux de rochers en rochers, en un moment on ne le vit plus, & c'étoit fait de lui, car il alloit se jetter dans la mer, persuadé qu'il étoit dans une isle enchantée. Le Solitaire qui connoissoit mieux les chemins que lui, le rattrapa en moins de rien, & le remit de sa fraïeur par ses manieres caressantes, seul langage qu'il pouvoit emploïer pour se faire

faire entendre du jeune garçon, qui en fut quitte pour un évanoüissement assez long. Lorsqu'il fut revenu à lui, *Quarll* & lui se chargerent des restes du bateau, & des outils, qu'ils n'avoient pû emporter le jour précedent. De ce nombre étoient deux fusils : dès que *Quarll* les eût, funestes instrumens, vous étiez préparez pour ma perte, s'écria-t-il, la Providence qui vous a mis entre mes mains, vous fera servir à ma conservation. En même-tems, il les porta dans sa cabane, où il les attacha derriere sa porte, & il fit signe au jeune *François* d'allumer du feu en attendant. Comme il étoit bien midi, son dessein étoit de frire le poisson qu'il avoit pris la veille dans les creux du rocher, & il apprêtoit pour cet effet la graisse de son rôti, qu'il gardoit d'ordinaire pour ces sortes d'occasions. Son jeune Compagnon qui avoit demeuré quelque tems en *Hollande*, où il avoit vû faire du beurre, s'avisa là-dessus d'en faire à son tour avec le lait qu'il avoit déja remarqué dans la laiterie, & le petit baril d'eau-de-vie lui servit de barate. L'industrie & le zele de ce jeune *François* firent mille fois plus de plaisir à *Quarll* que le beurre, qui cependant lui en faisoit beaucoup, & il conçut peu

à peu tant d'affection pour ce nouveau Pensionaire, qu'il s'attacha à lui apprendre l'*Anglois*, que son disciple sçût en six mois de tems d'une maniere plus que passable.

Ce fut alors que le Solitaire apprit le détail de la descente des *François* dans son Isle. Le jeune *François* lui raconta à peu près en ces termes : Vous vous souvenez bien qu'il vint ici des hommes, qui vous déroberent des Gazelles & des Canards d'une forme extraordinaire, sans compter d'autres raretez, qu'ils disoient appartenir à un Hermite *Anglois* d'une figure monstrueuse, & dont la longue barbe & les cheveux couvroient tout le corps. Ces gens aïant gagné beaucoup d'argent à montrer ces choses, plusieurs autres se joignirent à eux, & ils loüerent ensemble un Vaisseau avec diverses sortes d'outils & d'armes pour vous emmener, & pour tuer les animaux qu'ils pourroient prendre en vie. Les malheureux, s'écria-t-il, frappé d'indignation ! Ils vouloient tuer mes Canards & mes Gazelles ! Eh, que vouloient-ils donc faire de moi, je vous prie ? Vous montrer pour de l'argent, répondit le jeune *François*. Est-il possible, reprit *Quarll* ? Un Chrétien est-il donc une rareté chez eux ? J'en ai honte, interrompit

pit le jeune Solitaire : ils ne se seroient pas bornez à ce que je vous ai dit ; les scies & les haches qu'ils avoient mises dans mon bateau, étoient destinées à détruire votre maison, dont ils vouloient faire un berceau de bûveurs. Les Scélérats, reprit *Quarll* ! Graces à la Providence, leur mauvais dessein a échoüé ; que sont-ils devenus ? Tous ont été noïez, répondit le jeune Garçon, & moi-même je serois péri comme eux. Lorsque leurs bateaux furent renversez sens dessus dessous, j'étois déja au pied du rocher, où le vent renversa aussi mon bateau, comme vous avez vû : c'est ainsi que j'ai échappé.

Quarll tira de ces derniers mots une occasion de l'exciter à rendre d'humbles actions de graces à la Providence qui l'avoit sauvé. Le pauvre garçon n'étoit pas accoûtumé à ce langage, il ne savoit ce que c'étoit que cette Providence, il l'iroit remercier s'il savoit où elle demeuroit, en un mot, il étoit d'une ignorance profonde sur la Religion. *Quarll* en eut pitié, & lui demanda s'il ne connoissoit donc point Dieu, ou s'il ne lui adressoit jamais des prieres ? Monsieur, Monsieur, j'ai bien autre chose à faire que de savoir ces choses, repliqua le jeune garçon : c'est bon pour les gens de ville. Pour moi,

je ne suis qu'un pauvre garçon, fils de pescheur, pescheur moi-même, & j'ai besoin de mon tems pour gagner ma vie. Eh bien, mon ami, je t'instruirai, lui dit le Solitaire, ce que tu apprendras de moi est bon pour cette vie & pour l'autre. En effet, il lui enseigna les dix Commandemens de Dieu, les principes du Christianisme, les prieres de l'Eglise *Anglicane*, & les Pseaumes de *David*, & il acheva d'en faire par ce moïen un compagnon selon son cœur.

Cependant l'arrivée d'un nouvel hôte avoit obligé *Quarll* à de nouveaux soins. Sa loge étant nécessaire pour les Gazelles, qui étoient sur le point de mettre bas, il fallut aggrandir son lit & ses couvertures. Ce ne fut pas tout; il se vit contraint de doubler ses provisions, heureux d'avoir autant d'outils & de planches, pour en composer de grands tonneaux, où il mit du poisson & de la viande saler. Ils firent ensuite deux tables, une pour sa maison, & une autre pour sa cusine, ils emploïerent le reste des planches à faire des tablettes, au lieu de celles d'osier que *Quarll* avoit fabriquées dans les commencemens. Cet ouvrage fait, ils allerent chercher des coquilles pour remplacer celles que les Peschcurs *Fran-*

çois

çois avoient enlevées l'année précédente. Ils firent tant enfin qu'il ne leur manquoit plus quoi que ce ſoit, & il ne s'agiſſoit pour eux que de remercier Dieu, devoir dont ils s'acquittoient chaque jour deux fois avec une religieuſe exactitude.

Ils vêcurent dans cet heureux état dix années entieres, toûjours contens l'un de l'autre, & faiſant chacun de ſon côté ce qu'il y avoit à faire, ſans ſe plaindre jamais de la peine qu'ils avoient. *Quarll* qui s'étoit crû heureux, quoique ſeul, c'eſt-à-dire, quoique privé d'un bien ſans lequel les autres biens ſont inſipides, manquoit de termes pour exprimer ſa joïe, & prioit le Ciel ardemment de le laiſſer achever ſes jours dans cette douce ſituation. Le jeune homme n'avoit pas eſſuïé dans le monde autant de chagrins que lui: c'eſt pourquoi il n'avoit pû encore l'oublier, le ſouvenir de ſa patrie troubloit ſouvent ſa tranquillité, il ſongeoit à ſes amis & à ſes parens, il auroit bien ſouhaité les revoir & les embraſſer, c'eſt ce qui empoiſonnoit ſes plaiſirs.

L'occaſion s'offrit à la fin. Un jour qu'il étoit allé chercher des huitres, pour mettre dans une ſauce, il vit de loin un Navire à la voile: il y a apparence, ou qu'il fit quelque ſignal que les Matelots ap-

 perçurent,

perçurent, ou qu'il se jetta lui-même à la nage, & qu'on lui envoïa une chalouppe pour le prendre. Quoiqu'il en soit, *Quarll* inquiet de ne le point revoir, courut sur le rocher où il l'avoit envoïé, & le chercha de toutes parts, avec un trouble qui marquoit sa tendresse pour ce jeune homme, il ne trouva que le panier & les huitres, & personne ne répondit à sa voix. Depuis long-tems *Quarll* ne s'étoit trouvé dans une agitation pareille.

Tantôt il craignoit que son Compagnon ne fut tombé dans quelques précipices, dont le rocher étoit plein, autour des endroits où on avoit coutume de trouver des huitres, & il tâtoit avec son long bâton dans l'espérance de le trouver. Tantôt il s'imaginoit qu'un Monstre marin l'auroit dévoré, il se regardoit comme la cause de sa mort, pour l'avoir envoïé en cet endroit; il se reprochoit d'avoir exposé la vie d'un homme pour avoir de quoi flatter son appétit, & il se condamnoit lui-même à une pénitence éternelle. Il ne demeura pas long-tems dans ces sentimens; en regardant vers l'*Ouest*, il remarqua une chalouppe, où il crut reconnoître le jeune *François* qui s'approchoit d'un Vaisseau peu éloigné. Il ne douta plus alors que cet ingrat & infidelle

delle Compagnon ne l'eût abandonné de lui-même, & il se consola aisément de n'avoir perdu qu'un homme qui ne méritoit pas d'être regretté, puisqu'il ne regrettoit, ni le bonheur tranquille dont il avoit joüi, ni l'hôte généreux qui l'avoit sauvé. Me voici seul de nouveau, dit-il en lui-même, je n'ai plus personne qui me soulage dans mes travaux: aussi je n'ai pas besoin de ce secours. La Providence qui m'a donné jusqu'à présent ce qui m'étoit nécessaire, & qui a soutenu mes forces, cette Providence vit encore. D'ailleurs je me trouve fourni de mille commoditez, que je n'avois pas, il y a dix ans; il ne pourroit plus me manqner que de connoître mon bonheur, & de reconnoître que c'est à Dieu que j'en suis redevable: je suis pénétré & de ma félicité & de reconnoissance envers le Ciel. Seigneur, conservez-moi donc dans cette douce situation, & rendez-moi digne en quelque sorte des biens dont vous me comblez.

En faisant ces réflexions, il étoit arrivé chez lui, où il se mit à table, & mangea de bon appétit. Il passa le reste de la journée à travailler, à se promener dans l'Isle, à chanter des Pseaumes avec les Musiciens invisibles de son rocher, &

à remercier Dieu de l'avoir placé dans cette solitude. En un mot, il a marqué dans ses Mémoires, que jamais il n'avoit goûté des plaisirs aussi purs, & que son ame nageoit dans la joïe, aussi n'eût-il la nuit suivante que des songes délicieux.

Il songea qu'il étoit dans un Jardin, que la Nature avoit bâti pour elle seule, & où elle n'admettoit que ses amis seuls. C'étoit un endroit spacieux, où elle s'étoit pluë à étaler les merveilles de son art, des animaux de toute espece, des végétaux, des minéraux, enfin mille choses que *Quarll* n'avoit jamais connuës aussi bien, & dont les beautez le frappoient alors distinctement. Sur un terrain uni comme une glace, s'élevoient de grands arbres, dont les branches couvertes de verdure & de fleurs répandoient une odeur délicieuse alentour, & prêtoient leur ombre à je ne sais combien d'animaux de diverses especes. Là on voïoit le Lion courageux couché près de l'Agneau timide, la cruelle Panthere caresser la douce Brebis, le Loup se joüer avec le Chevreau, le Leopard, le Tigre & le Lievre reposer ensemble sans crainte, & les Aigles, les Eperviers, les Vautours & les Faucons perchez sur les mêmes branches avec les pacifiques Tourte-

relles

relles & les innocentes Colombes. Le silence qui regnoit dans ces paisibles lieux, n'étoit interrompu que par le doux murmure des fontaines & des ruisseaux, qui couloient sur un gravier fin au travers des prairies, & par les chants mélodieux des Oiseaux. *Quarll* enchanté de ce spactacle, se croïoit dans le Paradis terrestre, que Dieu avoit destiné pour être la demeure de l'innocence & des plaisirs.

Après qu'il se fut promené quelque tems, il entra dans une allée d'Orangers & de Citroniers, qui étoient chargez de fruits & de fleurs, & aux pieds desquels étoit une bordure de Jonquilles, de Tubereuses, & de Jacintes. Au fond, paroissoit un cabinet semblable à l'allée, que le Solitaire prit d'abord pour une tapisserie, où un habile Ouvrier avoit voulu imiter la Nature, & comme disputer avec elle : mais il fut bien-tôt détrompé. Il y apperçut trois Dames d'une beauté divine. Celle qui étoit assise au milieu paroissoit l'aînée, elle avoit je ne sais quoi de vigoureux & de sérieux dans toute sa personne qui inspiroit le respect. Celle de la main droite sembloit être d'une constitution moins robuste, elle tenoit une branche d'olivier, sur laquelle les fruits succédoient sans cesse aux fleurs; & les fleurs

aux fruits. Enfin celle de la gauche avoit quelque chose de vif & de gai qu'on remarquoit moins dans les autres, elle paroissoit un peu attentive : elle avoit à la main un vase fait en corne plein de toutes sortes de fruits.

Quarll s'arrêta quelque tems à considérer ces trois Dames, & il étoit sur le point de se retirer, pour ne pas interrompre leur conversation : contentes de sa civilité & de sa complaisance, elle se leverent d'abord, & s'en allerent par un autre chemin, afin de lui laisser le loisir de visiter le Jardin à son aise. Il continua donc sa promenade jusqu'à ce qu'il fût revenu à l'endroit par où il avoit commencé : il y vit un Coq d'une grandeur extraordinaire, qui marchoit d'un air fier au milieu de plusieurs Animaux endormis, & qui enlevoit à chacun quelque chose, qu'il alla mettre en sûreté, après quoi il se mit à chanter avec un bruit qui les réveilla tous. Ils ne tarderent pas à s'appercevoir de leurs pertes, & ils lui demanderent hautement ses larcins : il chanta de nouveau d'un air insultant, & se retira, en les bravant par sa fiere démarche. Là-dessus, les Animaux offensez déliberent ensemble sur les moïens de reprendre à force ouverte ce qu'on leur avoit dérobé, & mettent le Lion à leur

tête.

tête. Le Coq vigilant avoit pendant cet intervalle assuré ses vols, & il se sentoit assez de vigueur pour les défendre, & il osa même défier ses ennemis tous ensemble.

Voilà où *Quarll* en étoit de son rêve, lorsqu'un grand bruit le réveilla, & jetta l'épouvante dans son ame, encore pleine des images de la guerre. Lorsqu'il se fut un peu remis, il jugea aux cris qu'il entendit continuer, que ce ne pouvoient être que des Singes qui se battoient pour des Grenades abbatuës par le vent durant la nuit. Il se leve sur le champ pour appaiser cette querelle par un partage de ce qui en étoit le sujet. Imaginez-vous sa surprise, lorsqu'en ouvrant sa porte, il la vit gardée par deux vieux Singes, un d'une espece, & l'autre de l'autre, qui attendoient en repos qu'il sortit, comme s'ils avoient voulu le prier de venir comme l'autre fois terminer leur guerre par un arbitrage. Ces deux animaux avoient oublié en cette occasion leur haine invétérée, & s'étoient accordez dans le dessein d'implorer la médiation du Solitaire, pour finir les differents des deux Nations, ou des deux especes, comme on voudra les appeller. Il sortit d'abord pour cet effet, & les deux Singes l'accompagnerent, l'un marchant à quelques pas devant lui, &

l'autre le ſuivant. Comme il avoit des racines frites ſur lui, il ſe flattoit en chemin faiſant d'apprivoiſer l'un ou l'autre, ou tous les deux, & il leur en jettoit, à meſure qu'il avançoit : mais ces ſages animaux, ſi on peut parler de la ſorte, négligerent ſes préſens, ils oublierent leurs intérêts particuliers, ils ne ſongerent qu'à ceux de leurs compagnons, en un mot, ils témoignerent par leurs geſtes tant d'inquiétude & d'impatience, que le Solitaire fut obligé d'oublier ſon deſſein, pour ne s'occuper que du leur. Il ſe hâta donc d'aller ſur le champ de bataille. Sa préſence ſuſpendit l'animoſité des combattans, & les deux partis ſe retirerent a une diſtance conſidérable l'un de l'autre, attendant que *Quarll* partageât entre eux les fruits qui cauſoient leur guerre. Le Solitaire s'en acquita avec ſon équité accoûtumée, & les deux camps diſparurent, après avoir ramaſſé la portion qu'on leur avoit aſſignée.

Comme cet évenement répondoit en quelque maniere au ſonge qu'il avoit eu, il lui fit faire de triſtes réflexions ſur le ſort de ſa Patrie, qu'il avoit laiſſée dans une extrême indigence, indigence qui l'expoſoit à l'ambition du premier uſurpateur qui viendroit. De peur que ces pen-

ſées

ſées ne l'affligeaſſent, il les éloigna bientôt de ſon eſprit, & ſe contenta de marquer l'année où il avoit fait ce rêve *, après avoir recommandé l'*Angleterre* à la Providence. Les quatorze années ſuivantes ſe paſſerent, ſans qu'il lui arrivât rien de remarquable, ou de différent de ce qu'on a déja vû. Des tonneres, des pluïes, des tempêtes, des naufrages dont quelques pieces furent portées par les flots juſques ſur ſon rocher, les mêmes plaiſirs, les mêmes occupations, les mêmes dévotions, voilà ce qui occupa ſon eſprit & ſon tems. Enfin Dieu lui ſuſcita quelque choſe de nouveau pour empêcher que cette uniformité ne lui devint enfin ennuïeuſe.

Un beau matin, après avoir frit quelques-unes de ces racines, qu'il mangeoit au lieu de pain, & dont il cuiſoit d'ordinaire une fois par ſemaine, il les étendit ſur ſa table & ſur ſon coffre pour les laiſſer refroidir, & alla prendre l'air, ſans ſonger à fermer ſa porte. Les endroits où il ſe promenoit étoient charmans : c'étoient des tapis unis de verdure, ſemez de fleurs, qui réjoüiſſoient l'odorat & la vuë ; ces allées étoient bordées de beaux arbres de diverſes figures & grandeurs. Un infinité d'oiſeaux perchez ſur les branches fai-

* L'année 1690.

ſoient retentir l'air de leurs concerts mélodieux. On auroit dit que la Nature avoit pris à tâche d'embellir ce lieu, & qu'elle avoit voulu y ſurpaſſer l'art même. Tant de beautez ne pouvoient égaïer le Solitaire, auquel la vuë de ces lieux rappelloit le ſouvenir de ſes deux cheres Gazelles, qui l'y avoient accompagné pluſieurs fois, & qu'on lui avoit enlevées tandis qu'il s'y promenoit ſeul. La triſteſſe l'obligea de retourner dans ſa cabane.

Quelle fut ſa ſurpriſe en y rentrant, lorſqu'il vit un nouveau Compagnon, qui l'y attendoit, c'eſt-à-dire un Singe d'une beauté incomparable, que le Ciel ſembloit lui envoïer pour diſſiper ſa mélancolie! J'ai fait long-tems des efforts inutiles, pour avoir un Singe, dit-il en lui-même: eût-il été de la moindre eſpece, n'importe, je me ſerois crû heureux de l'avoir, & maintenant la Providence m'en envoïe un qui paſſe tout ce qu'on a jamais vû de Singe en *Europe*. Son premier ſoin fut de fermer la porte, pour s'aſſurer de ſa priſe, & pour conſidérer ce bel animal à ſon aiſe. Celui-ci cependant peu embarraſſé de l'arrivée de *Quarll*, le regardoit de tems en tems, & ſe remettoit enſuite à manger ſes racines, avec un air de familiarité qui charmoit

le

le Solitaire. *Quarll* s'en approche peu à peu, il lui donne de l'eau dans une coquille, il le caresse, il le prend entre ses bras. Le beau Singe devient familier en moins de rien, & son Maître reconnoît à une docilité aussi merveilleuse, que le Ciel même avoit pris soin de lui préparer ce compagnon, pour le consoler de la perte de l'ingrat *François* qui l'avoit abandonné. Il commença par remercier Dieu de ce présent, & il donna ensuite à son Singe le nom de *Beaufidelle*.

J'ai déja eu occasion de parler de ce bel anmal. Ainsi je n'en rapporterai que les actions, dont je n'ai encore rien dit. Un jour donc qu'il s'acquittoit de l'emploi dont il s'étoit chargé lui-même, c'est-à-dire qu'il alloit chercher du bois, il trouva une Grenade sauvage, que sa grosseur extraordinaire avoit fait tomber de l'arbre, & il la porta d'abord à la cabane, d'où il ressortit pour aller prendre son fagot. *Quarll* ouvrit ce fruit sur le champ, mais comme il lui parut d'un goût fade & plat, il le fit boüillir dans de l'eau avec quelques grenades, & de certaines herbes qui ont un goût acide, en observant de remuer le tout de tems en tems. Ce ragoût se trouva délicieux, & il en avoit apprêté plusieurs fois de sembla-

bles,

bles, lors qu'un jour, il en laissa par mégarde un pot au soleil ardent de midy, où il devint sûr. Il fut ravi de ce hazard, qui lui procuroit du vinaigre, qu'il avoit souhaité mille fois d'avoir, & il en remplit un tonneau de cinq *Gallons*, * du nombre de ceux qu'il rencontroit souvent sur le rocher.

Pourvû ainsi de vinaigre, comme il aimoit les marinades, qu'il avoit appris à faire de sa derniere femme, qui les savoit faire à merveille, il se rappella qu'en se promenant dans les bois, il avoit vû souvent quelque chose qui ressembloit beaucoup à des mousserons. Il n'attendit pas long-tems à en aller chercher, il courut dans le bois, suivi de *Beaufidelle*, qui n'eut pas plutôt vû de quoi il s'agissoit, qu'il se mit à faire la même chose avec tant de diligence, qu'en moins de rien *Quarll* se vit en mousserons pour son hyver.

Cet heureux succès ne pouvoit que l'encourager à faire de nouvelles experiences. Aussi aïant remarqué dans les forêts une plante, dont la fleur étoit petite, & verte, & qui avant de fleurir, ressembloit aux Capriers, il s'avisa d'en goûter quelques-unes, dont le goût un peu sûr

* *Gallon*, est une mesure d'*Angleterre*, qui contient environ quatre pintes de *Paris*.

lui

lui persuada qu'elles seroient excellentes marinées, ce qui se trouva véritable. Il lui manquoit encore des Cornichons qu'il aimoit passionnément; par malheur, il n'en avoit jamais vû dans son Isle. Que fit-il? Pour tromper son imagination, il résolut de chercher s'il ne verroit rien qui ressemblât tant soit peu par la figure ou par le goût à ce qu'il souhaitoit, persuadé que l'imagination se prend aux moindres ressemblances qui peuvent la flatter. Il examina donc avec attention jusqu'à la moindre chose, & il eut le bonheur de renconter des panais, qui aïant à peu près la figure & la couleur des Cornichons confits, lui parurent son affaire, de sorte qu'il les marina en guise de Cornichons.

Voilà bien des améliorations dans son sort qui ne pouvoient qu'achever de lui rendre sa solitude agréable. Il ne s'en tint pas là: las de ne boire que de l'eau, qui ne pouvoit gueres soûtenir un homme accoûtumé dès son enfance à d'autres boissons, & obligé à des travaux pénibles, il fit tant à force d'industrie & de patience, qu'il inventa une liqueur qui ne cédoit en rien au meilleur cidre du monde.

Il se crut alors heureux en toutes manieres. Il ne pouvoit plus former de vœux raisonnables, que la Providence n'eut déja

ja satisfaits ; ni l'inquietude, ni la crainte ne troubloient jamais son repos. Son sommeil même faisoit une partie de son bonheur, parce qu'il ne lui présentoit que des songes agréables. Il est vrai qu'il faisoit souvent des tonnerres & des tempêtes épouventables ; il ne les craignoit plus, assûré comme il étoit du secours de la Providence, qui l'avoit sauvé deux fois d'une mort qui paroissoit inévitable, & qui le protégeoit depuis plus de trente ans d'une maniere miraculeuse, dans une Isle éloignée de tout secours humain.

Malgré la fermeté de son ame, il succomba un jour à la foiblesse de sa nature, & voici comment. Il entendit dans l'air un grand bruit, qui s'appochoit peu à peu de la place où il étoit assis alors, & qui augmentoit à chaque moment. Il se trouva ensuite dans l'obscurité durant plusieurs minutes, & il avoüe dans ses mémoires, qu'il se crut perdu sans ressource : par bonheur, le bruit aïant cessé quelques momens après, & l'obscurité s'étant dissipée, il eut assez de courage pour reconnoître combien il avoit tort de se laisser ainsi aller à la fraïeur, lui qui avoit tant de raisons de compter sur le secours de la Providence. En même tems il ouvrit sa porte, & alla chercher d'où pouvoient

venir

venir les ténebres étonnantes, qui l'avoient enveloppé en plein jour. On ne devineroit jamais la cause d'un évenement aussi extraordinaire: c'étoit un nombre prodigieux d'oiseaux de diverses especes, qui s'étoient battus dans l'air, & la terre étoit couverte de leurs corps ensanglantez. Ce spectacle lui parut désigner ce qui se passoit alors en *Europe*, & les guerres terribles qui la divisoient.

Quoiqu'il en soit, de peur que la chair de tant d'oiseaux n'infectât l'air en se corrompant, lui & le Singe les porterent de l'autre côté du rocher, où ils les jetterent dans la mer, après que *Quarll* eut plumé ceux dont le duvet étoit bon pour faire un coussin à *Beaufidelle*, dont la chaleur excessive l'incommodoit dans le lit.

Tant de voïages qu'il avoit fallu faire l'avoient fatigué à tel point, qu'il se tint au logis le reste de la journée, & qu'il se coucha dès la nuit fermante. Comme les maux que le combat des Oiseaux lui sembloient présager à sa Patrie, l'avoient rempli d'allarmes, à peine endormi, il songea qu'il voïoit des femmes échevelées & fondantes en pleurs, prendre congé de leurs époux, qui alloient à la guerre. Elles s'attachoient à leur col, & les serroient entre leurs bras, peut-être pour la der-

niere

niere fois de leur vie. D'un autre côté, un pere accablé d'années & de douleur, baignoit de ses larmes un fils unique en lui disant adieu, & on sentoit bien que ce vieillard croïoit perdre en ce jeune homme la consolation de sa vie & le soûtien de sa vieillesse. Ailleurs, une tendre mere étoit obligée de se séparer de son fils, qu'on avoit enrôlé par force; elle avoit le cœur serré, elle ne pouvoit prononcer une seule parole, elle ne pouvoit même pleûrer, & enfin elle tomboit évanoüie & pâle comme la mort entre les bras de cet enfant bien-aimé. La Ville ne présentoit de toutes parts que des spectacles semblables, & *Quarll* s'enfuit à la campagne pour n'en être plus témoin.

Il y étoit à peine, qu'il apperçut quelque chose de non moins lugubre. Imaginez-vous des ruisseaux de sang, des chevaux lâchez qui sembloient reculer d'horreur, d'autres emportant à travers champs un Cavalier mort, qui tenoit encore à la selle par un pied engagé dans l'étrier, & d'autres dont les intestins sortoient, par les blessures profondes qu'ils avoient reçuës. Tels furent les premiers objets qui le frapperent. Le Solitaire avança néanmoins, & il vit à quelque distance une infinité d'hommes environnez de flammes

flammes & de fumée, qui se remuoient avec la même confusion qu'un tourbillon de poussiere. Par tout où ils alloient, il tomboit je ne sais combien d'hommes & de chevaux, morts ou mourans, ou sans bras, ou sans jambes. Dans un autre endroit, les victorieux poursuivoient les ennemis, & les hachoient en pieces, comme un Bucheron qui coupe du menu bois dans les forêts. Des troupes entieres de fuïards se jettoient dans une riviere rapide pour échaper au vainqueur; ils y étoient tous engloutis en un moment.

Tandis que *Quarll* consideroit ces choses en gémissant, il se trouva tout à coup entouré d'une foule de Soldats, qui lui demanderent rudement, en lui appuïant leurs baïonnettes sur la poitrine, s'il étoit *haut* ou *bas*? * Etonné de cette question, & ne sachant qu'y répondre, parce qu'il n'en comprenoit pas le sens, il repondit qu'il étoit *Anglois*: comme ils lui paroissoient l'être aussi, il esperoit se les rendre favorables par cette réponse: au contraire, ils le saisirent avec plus de violence, en lui disant qu'il pouvoit être *Anglois*, & être ennemi de la Patrie.

La fraïeur le réveilla en sursaut; & il crut devoir recommander sa Patrie aux bon-

* De la Haute Eglise ou de la Basse.

tez

tez du Ciel, persuadé que ce devoit être elle dont ce songe désignoit la triste condition. Il passa la journée à composer un matelats pour *Beausidelle*, avec un grand morceau de voile, qu'il emplit des plumes qu'il avoit gardées pour cet effet, & qu'il plaça le soir à côté de son lit. Ce beau Singe ne pouvoit en apparence gueres manquer d'y bien dormir; il n'en étoit pas de même de *Quarll*, qui avoit pensé sans cesse aux maux de l'*Angleterre*, & qui en déploroit la fâcheuse condition, quoiqu'il n'y eût aucune part. Le contraire arriva, ainsi qu'on va voir; c'est-à-dire que *Quarll* n'eut que des songes agréables, & *Beausidelle* que des rêves fâcheux.

Il sembla au premier qu'il étoit dans le *Parc de Saint James*, où il avoit goûté tant de plaisirs, & qui lui sembloit avoir perdu beaucoup de sa premiere beauté. Tandis qu'il s'y promenoit, on apprit la mort d'un grand homme, qui par ses services importans, avoit mérité une des premieres dignitez de la Couronne, & qui avant de mourir, s'étoit substitué un Prince étranger célebre. Cette nouvelle imprévûë causa un changement soudain dans tout ce qu'il voïoit. Les uns étoient pâles & abattus: les autres avoient les yeux rouges, & s'efforçoient de retenir leurs

larmes;

larmes ; la nature même étoit sensible à cette perte, & jusqu'aux arbres & aux herbes du Parc, tout étoit couvert d'une morne pâleur.

Quelque tems après, les arbres & les herbes recouvrerent une nouvelle verdure, & il lui sembla que les chênes qui lui paroissoient border le Mail, produisoient des roses, au lieu des fleurs que ces arbres ont coûtume de porter. Cette nouvelle qui se répandit bien-tôt dans l'*Europe*, attira de toutes parts une infinité de personnes pour admirer cette merveille, & pour se rafraîchir sous l'ombre délicieuse de ces arbres, ce qui lui parut présager la prosperité future de la nation. Il alla se promener ensuite vers le côté septentrional, où il vit avec surprise qu'on laissoit croître une infinité de chardons, dans un lieu où il lui sembloit que tout auroit dû contribuer au plaisir & à l'embellissement. Aïant remarqué la vigueur de cette plante, & la multitude des racines qu'elle poussoit, il jugea qu'on ne pouvoit en nettoïer le terrain, outre que les abeilles aimoient à s'y reposer, peut-être parce qu'elles tiroient plus de miel de leurs fleurs que des autres, dont l'odeur est meilleure. Il s'imagina même que ce pouvoit bien être cette derniere raison qui faisoit épargner

ces

ces plantes épineuſes & peu agréables.

En revenant ſur ſes pas, il rencontra pluſieurs Lords, les uns avec un Cordon bleu, les autres avec un Cordon verd, & tous un inſtrument de jardinage à la main, qui cultivoient la terre entre l'endroit où les chardons croiſſoient, & celui où croiſſoient les chênes. Il ne pouvoit n'être pas ſurpris que tant de grands Seigneurs, qui tiennent au deſſous d'eux, d'avoir l'œil ſur leurs propres terres, s'attachaſſent à cultiver un lieu, qui eſt fait pour l'agrément des moindres particuliers. Il admira donc quelque tems leur adreſſe & leur activité, & il alla enſuite ſe promener au Mail, qu'il trouva rempli d'Etrangers, dont chacun tenoit une roſe, & ſe promenoit d'un air qui marquoit ſa ſatisfaction. Quoique ce ſpectacle lui fit beaucoup de plaiſir, il ne pût s'empêcher de retourner vers l'endroit, où il avoit vû tant d'illuſtres Jardiniers. Quelles furent ſa ſurpriſe & ſa joïe en arrivant? Il ne reconnut plus la place qu'il venoit de traverſer. Ils avoient travaillé avec tant d'adreſſe, que les Chênes & les Chardons avoient confondu leurs racines enſemble, & que les uns & les autres portoient à la fois des roſes & des chardons, tellement qu'il n'y avoit plus de beaux jardins

dins où on ne voulût avoir de ces plantes merveilleuſes.

Sur ces entrefaites, *Quarll* fut réveillé par le bruit que fit ſon Singe, en ſe réveillant lui-même en ſurſaut & d'un air effraïé. Le Ciel eſt appaiſé, dit le bon Solitaire : ce qui vient de ſe paſſer dans mon imagination, déſigne l'heureux changement qui ſe paſſe en *Angleterre*. En même-tems il marqua ſur ſes mémoires l'année de ce ſonge, * & il ſe mit enſuite à déjeûner, après quoi il alla ſe promener avec *Beaufidelle*. J'ai déja inſinué que cet animal devoit avoir eu un ſonge fâcheux, & il ſe tenoit toûjours auprès de *Quarll*, d'une maniere qui marquoit qu'il n'étoit pas encore revenu de ſa fraïeur. Le Solitaire s'étonna d'abord de l'inquiétude où paroiſſoit cet animal, & comme il ne lui arriva rien de remarquable dans cette journée, il n'y ſongea plus, & il alla ſe coucher le ſoir, ſans y faire la moindre attention. *Beaufidelle* approcha ſon lit de celui de ſon Maître autant qu'il pût, & fit deux ou trois fois le tour de la cabane, furetant juſqu'aux moindres coins, avant que d'aller ſe coucher. Il paſſa la nuit aſſez tranquillement : mais le lendemain matin, à la même heure, c'eſt-à-dire vers la pointe

* C'étoit l'année 1707.

du jour, il se réveilla de nouveau en sursant, & réveilla son Maître de même.

Pour cette fois-là, *Quarll* ne put s'empêcher de faire réflexion à ce qu'il voioit, & il résolut d'éprouver la nuit suivante si le coussin n'étoit pas celui qui avoit produit ces songes effraïans: en effet, à peine fut-il endormi, que je ne sais combien d'objets terribles se présenterent à son imagination, & il n'y eut aucun de ses sens qui ne conspirât à l'épouvanter: ainsi il ne doutoit presque plus que le coussin n'eût quelque influence sur son imagination. Comme une expérience unique ne pouvoit lui suffire dans un phénomene aussi extraordinaire, outre qu'il avoit eu souvent des rêves non moins fâcheux, avant de coucher sur la plume, il essaïa encore plusieurs nuits de suite, durant lesquelles *Beaufidelle* dormit tranquillement, au lieu que le sommeil de *Quarll* fut toûjours interrompu par des songes incommodes. La derniere nuit entre autres, il ne rêva que de batailles sanglantes, & de guerres cruelles, où l'*Angleterre* avoit la principale part. Outre des sommes immenses qu'il en coûtoit à ce Roïaume, il voïoit de toutes parts ses chers concitoïens tomber morts sur le champ de bataille, en aussi grande quantite que l'her-

be qu'un faucheur abat dans une prairie. Des ruisseaux de sang inondoient la campagne, & la multitude des cadavres qui rouloient dans une riviere prochaine en faisoient déborder les eaux. A ce triste spectacle, *Quarll* penetré de douleur, leve les yeux & les mains vers le Ciel, qui exauce d'abord sa priere. Il apperçoit la victoire qui renversant mille obstacles, vient voltiger au dessus de l'Armée *Angloise*, & leur promettre une paix suivie de l'abondance. Tout à coup, il s'éleva de la terre une vapeur maligne, qui engourdit les mains des *Anglois*, & qui les mit hors d'état d'emploïer leurs armes victorieuses. L'ennemi reprit courage, & se jetta sur les malheureux restes de l'armée, qu'il tailla en pieces avec une fureur qu'on ne peut décrire.

Quarll, réveillé par la tristesse, fit de longues réflexions sur ce songe, & il n'osoit décider qu'il fut l'effet des plumes; au contraire, il le regardoit comme signifiant quelque chose, & comme prophetique, parce qu'il avoit eu beaucoup d'autres rêves, qu'il se persuadoit être tels. Il ne lui resta plus aucun doute sur cette matiere la nuit suivante: en effet aïant voulu donner le lit de plume à *Beaufideile*, ce Singe aima mieux se coucher à terre,

que de dormir sur les plumes, dont il n'avoit pas encore oublié les qualitez nuisibles. Ainsi dès le lendemain, il les jetta dans la mer, & remplit la toile où il les avoit mises d'une certaine mousse molle & douce, qui croît au pied d'un arbre particulier à cette Isle, & où le Singe dormit fort à son aise.

Me voici maintenant à un triste endroit de la vie du bon Solitaire. Comme il avoit empêché les Aigles de se multiplier, en dénichant leurs œufs, les animaux de l'Isle dont ces oiseaux mangent les petits, s'étoient multipliez à proportion, & le nombre des Singes étoit accru à tel point, que manquant enfin de nourriture, ils venoient en chercher jusques sur les terres de *Quarll*. *Beaufidelle*, à force de bons traitemens, étoit devenu d'une force & d'une grandeur, qu'on ne remarque point dans ceux de son espece. D'abord ce fidelle & courageux animal battit quelques-uns de ces voleurs, & les mit en fuite : mais les Singes revinrent en troupe, pour lui faire peur, ou du moins pour se défendre. Que fait *Quarll*? pour se procurer un nouveau divertissement, il coupe un bâton de la longueur & de la grosseur qu'il falloit à ce Singe, & se met lui-même à faire l'exercice devant lui avec sa massuë. Il n'en fallut

fallut pas davantage à *Beaufidelle*. Imitateur comme les autres Singes, & adroit au-delà de ce qu'ils ont coûtume d'être, il apprit avec tant de succès à se servir de cette arme, qu'il chassoit toûjours les Singes, quand même ils seroient venus une douzaine à la fois pour l'attaquer.

Il ne se réjoüit pas long-tems de ses victoires. Un jour qu'il étoit allé seul chercher de l'eau, selon sa coûtume, n'aïant point la lance qui le rendoit formidable aux autres Singes, ils résolurent de laver leur honte dans son sang, ils se jetterent sur lui en grand nombre, le battirent, le mordirent, en un mot c'étoit fait de lui, sans l'arrivée inopinée de *Quarll*, qui étoit inquiet de ne le voir point revenir, & qui fit d'abord disparoître ces animaux. Imaginez-vous la tristesse du Solitaire, lorsqu'il vit ce Singe bien-aimé nageant dans son sang, & ne donnant d'autre signes de vie que par des cris plaintifs & douloureux. Après avoir versé quelques larmes qu'il ne pût retenir, il prit *Beaufidelle* dans ses bras, & le porta dans sa cabane, où il lui donna d'abord de cette espece de cidre que j'ai décrit ailleurs. Il le mit ensuite dans son lit, l'enveloppa de sa robe d'hyver, alluma du feu, & fit boüillir un peu de cette liqueur avec du

beurre frais, dont il lava ses blessures. Il continua de même huit jours de suite : mais ces soins ne purent sauver cet animal bien-aimé, il mourut, *Quarll* pensa mourir de douleur. Comme il n'avoit plus de compagnie, sa maison lui étoit devenuë insuportable, & les promenades mêmes ne lui plaisoient plus, parce qu'il n'y étoit plus accompagné de son cher *Beaufidelle*.

Il y avoit environ un an qu'il étoit en cette triste situation, lorsque se trouvant un peu fatigué, il se coucha sous un arbre, où étoit perché un certain oiseau, qui évite jusqu'à ceux de son espece, excepté dans le tems qu'ils font l'amour. Ce triste oiseau s'étant enfoncé dans un endroit obscur & épais de l'arbre, se mit à chanter d'un ton mélancolique, qui assoupit *Quarll* en peu de tems. Le Solitaire rêva qu'il voïoit alors un Vieillard assis dans un grand cercle, autour duquel étoient les Signes du Zodiaque. Cet homme paroissoit fort occupé à enfiler de petits grains, dont les uns étoient noirs, & les autres blancs. *Quarll* eut la curiosité de compter combien il en entroit dans chaque collier, & il trouva qu'il y en avoit soixante. Lorsqu'il y eut autant de colliers qu'il y avoit de grains dans chacun, il les mit ensemble,

ble, & se remit à enfiler, mêlant encore les grains noirs & les blancs, selon qu'ils lui venoient sous la main. Il travailla de la sorte, jusqu'à ce qu'il eût composé vingt-quatre rangées de ces colliers, dont il fit une espece d'ouvrage, qui vû d'un côté étoit désagréable, & qui étoit agréable de l'autre. Alors il continua à travailler avec une nouvelle ardeur, & fit tant qu'il se vit enfin trois cent soixante-quatre de ces pieces devant lui, qu'il roula ensemble, après quoi il enfila des grains sur nouveaux frais. *Quarll*, fatigué de ne voir toûjours que la même chose voulut se retirer; mais le Vieillard quittant son ouvrage, le suivit à la hâte, & lui demanda ce qu'il étoit venu regarder? Le Solitaire un peu étourdi de cette brusque question, répondit qu'il avoit admiré son ouvrage, & qu'il esperoit que sa curiosité ne lui auroit point déplu. Non, pourvû que vous aïez sçû en profiter, interrompit le Vieillard. *Quarll* repliqua qu'il n'avoit rien compris à ce mysterieux travail, parce qu'il n'avoit jamais rien vû de semblable. Peux-tu parler de la sorte, toi pour qui j'ai tant travaillé, lui dit rudement l'Inconnu? Sache donc que je suis le Tems. Ces grains blancs & noirs sont les bons & les mauvais momens, dont je compose les minutes, que je rassemble

semble pour faire des heures, lesquelles je réduis en jours, & les jours en années. Tu m'as vû composer la présente année. * Avant que la suivante soit expirée, la *Grande Bretagne* verra monter sur le trône de ses Rois une Famille illustre, qui l'occupera pendant une longue suite de siecles, & qui rendra ce Roïaume heureux & puissant.

En finissant ces mots, le Tems disparut, & *Quarll* se réveilla, plein de joïe du bonheur que ce songe présageoit à sa Patrie, pour laquelle il offrit en même-*tems* des prieres ardentes au Seigneur. L'été il fit beaucoup de tonnerres, & l'hyver fut orageux au dernier point. Les vents jetterent sur ses rochers je ne sais combien de planches, de tonneaux, & de pieces de mâts. En un mot, *Quarll* passa son tems, comme il avoit coûtume de faire.

L'année suivante, en relisant ses Mémoires à son ordinaire, il retomba sur le songe que je viens de décrire. Comme il faisoit ce jour là une chaleur extraordinaire, il se promenoit sous un de ces Berceaux naturels qu'un seul arbre forme. Fatigué, & n'en pouvant plus de chaud, il s'y coucha sur l'herbe, & tomba dans un sommeil doux & profond, pendant

* 1713.

pendant lequel occupé encore du songe prophetique qu'il avoit lû, il songea qu'il voïoit ce Roi promis à l'*Angleterre* assis sur le trône de ce Roïaume. Autour de lui, croissoient je ne sais combien d'Oliviers, dont la verdure & les fruits embellissoient le Palais, & le Prince attiroit seul les regards de la nation. La justice, l'équité, la clemence, l'amour de ses Sujets; enfin les vertus qui font un bon Roi, & qui composoient son caractere, étoient peintes sur son visage, autant que dans ses actions. Après que *Quarll* l'eut admiré long-tems, & eut remercié le Ciel d'avoir donné ce Souverain à l'*Angleterre*, il lui sembla qu'il rencontroit le même phantôme de l'année précedente, je veux dire le tems. Tu viens de voir l'accomplissement de ma prédiction, lui dit ce Vieillard. Maintenant je t'annonce quelque chose de plus.

Avant que vingt-six fois la Déesse des Bleds
Ait de ses dons orné la terre,
La Discorde fuira de l'heureuse Angleterre,
Et les Rois n'auront plus que des Sujets zelez.

Je ne veux pas que tu m'en croïes sur ma parole; tu seras témoin de ce que j'ai fait pour vérifier cet oracle. En même-tems, il le mena dans un endroit d'où il

pouvoit

pouvoit regarder les Cabinets des Princes de l'*Europe*. *Quarll* y vit une infinité de choses qui lui parurent brillantes & magnifiques ; mais toutes étoient dans un extrême désordre, entassées les unes sur les autres, rompuës en je ne sais combien d'endroits, & hors d'état de servir à rien. Ce sont autant de projets contre l'*Angleterre* que j'ai fait, ou que je ferai évanoüir, dit le Vieillard, qui disparut en même-tems. On peut bien penser que *Quarll* ne manqua pas d'écrire ce songe, ni de rendre graces au Ciel pour sa patrie ; c'est en effet la premiere chose qu'il fit, & il a fini ses Mémoires par cet endroit.

EDOUARD DORRINGTON.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le Solitaire Anglois*, ou *Avantures merveilleuſes*, &c. & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'Impreſſion. A Paris le vingt-deux Juillet mil ſept cent vingt-huit.

MAUNOIR.

PRIVILEGE GENERAL.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT: Notre bien amé ETIENNE GANEAU Libraire à Paris, Ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous ayant fait remontrer qui lui auroit été mis en main un Livre qui a pour titre: *Le Solitaire Anglois*, ou *Avantures de Philippe Quarll*, traduit de l'Anglois, qu'il ſouhaiteroit faire imprimer, & donner au Public, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des

presentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus, specifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimé & attachée pour modele sous notredit contre-scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits ; de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages, & interests ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelle ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la

Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil sept cent vingt-cinq, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers-Sécretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le sixiéme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent vingt-huit: Et de notre Regne le treiziéme. Par le Roy en son Conseil.

SAMSON.

J'ai associé au présent Privilege le Sieur Cave-

lier, Libraire de Paris, suivant le Traité fait entre nous, à Paris ce 9. Août 1728. GANEAU.

Registré ensemble la Cession sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris, N°. 189. fol. 160. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du vingt-huitiéme Février 1723. A Paris le treize Août 1728. J. B. COIGNARD, *Syndic.*